



B. NORTINES



CONTES ET LÉGENDES DU PAYS ROUMAIN

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
DU
PAYS ROUMAIN**

Traduits et adaptés

Par

B. Nortines

Éditeur : Nathan

Année de parution : 1946

AVANT-PROPOS

Pour faire un choix – que nous avons voulu aussi varié et représentatif que possible – parmi les nombreuses et pittoresques légendes du pays roumain, nous avons surtout eu recours aux versions d'Ispiresco, Eminesco, Stancesco, et aux recueils publiés par MM. C. Radulesco-Codin et A. Vasiliu, sous les auspices de l'Académie Roumaine, qui a bien voulu nous donner les autorisations nécessaires. Nous lui en exprimons ici notre vive gratitude. Ainsi qu'à Monsieur Al. Busnioceanu, Professeur à la Faculté des lettres de Bucarest, qui a bien voulu, à plusieurs reprises, intervenir en notre faveur. Et à Monsieur Mario Roques, qui a aimablement mis à notre disposition les ressources de la Bibliothèque Roumaine où Monsieur Popovici, lecteur, nous a maintes fois donné de précieux éclaircissements.

B. Nortines.

L'oiseau mage



L était une fois... ce qu'on ne verra plus. Mais si ce n'était arrivé, on ne le conterait point. Quand le tout petit peuplier portait des poires et l'osier des violettes, quand les ours se battaient les flancs de leur queue, tandis que loups et agneaux fraternisaient en s'embrassant, quand on ferrait les puces avec quatre-vingt-dix-neuf kilos de fer à chaque patte et qu'on les lançait dans le ciel pour en rapporter des histoires, quand la mouche écrivait sur les murs...

Plus menteur que moi qui ne me croit pas !

Il était donc un empereur, pieux et bon, et il avait trois fils. Très bienfaisant pour ses sujets, il avait, entre autres, fait élever un monastère dont le renom devait aller au loin. Il l'avait fait orner d'or, de pierreries, de tout ce que les meilleurs ouvriers de son pays estimaient le plus précieux et le plus beau. Devant l'église, comme dans la nef, les piliers étaient de marbre poli d'or ; les

sculptures les plus précieuses, des candélabres de vermeil, d'immenses veilleuses d'argent massif, des livres de choix, formaient le trésor du monastère. Plus l'empereur se réjouissait de le voir si beau, plus il s'attristait de ne pouvoir terminer complètement l'édifice, dont la tour croulait sans cesse.

— Est-il possible, se désolait-il, que je n'arrive point à terminer cette sainte église ? Toute ma fortune y passe et l'église n'est point encore consacrée !

Et il fit publier, dans tout le pays, que l'artisan qui saurait terminer cette tour serait, par l'empereur, comblé de dons et anobli. En même temps il faisait dire des prières dans toutes les églises, et célébrer des offices de nuit, pour que Dieu en sa miséricorde voulût bien lui envoyer un bon artisan.

Au bout de trois nuits, l'empereur eut un songe : si quelqu'un parvenait à ramener de l'autre bord l'oiseau mage, et à le faire nicher dans la tour, celle-ci ne s'écroulerait plus. Il conta ce songe à ses fils, et ce fut à qui se mettrait à son service et partirait le premier à la recherche de l'oiseau.

— Je vois, mes enfants, dit l'empereur, que vous avez tous le désir de faire votre devoir envers Dieu. Mais vous ne pouvez partir tous les trois. Que mon aîné parte le premier ; s'il ne réussit pas, c'est le second qui partira ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que Dieu ait enfin pitié de nous.

Les jeunes gens obéirent sans répliquer, et l'aîné fit ses préparatifs de départ. Il partit donc et, après avoir longtemps marché et dépassé les bornes de l'empire paternel, il s'arrêta pour la nuit dans une jolie clairière. Il alluma du feu et faisait cuire son repas lorsqu'il vit apparaître, tout à coup, un vieux renard qui le pria de ne point mettre son lévrier à ses trousses, mais de bien vouloir lui donner un morceau de pain et un verre de vin et le

laisser se chauffer auprès du feu. Le fils de l'empereur, au lieu d'écouter cette prière, lâcha son lévrier sur le renard. Alors celui-ci fit un signe, et le jeune homme fut transformé en pierre.

L'empereur, voyant que son fils aîné ne revenait pas, céda aux prières du second et lui permit de partir à son tour. Celui-ci fit ses préparatifs, prit des provisions et s'en fut. Au même endroit que son frère il subit le même sort, parce que, lui aussi, convoitant la peau du vieux renard, avait refusé d'écouter sa prière.

L'empereur était fort soucieux de voir que le temps s'écoulait et qu'avec ou sans l'oiseau mage aucun de ses fils ne revenait.

— Père, lui dit un jour son cadet, voici déjà longtemps que mes aînés sont partis et, heureux ou malheureux dans leurs recherches, nous ne les avons pas revus. Donne-moi, je te prie, « de l'argent pour la dépense et des vêtements de rechange », que j'aie aussi tenter ma chance. Si je réussis, tu auras la joie, père, de voir ton désir accompli. Sinon, je n'en serai point humilié.

— Tes aînés, dit l'empereur, n'ont pu parvenir à m'amener cet oiseau merveilleux. Peut-être même ont-ils payé de leur tête leur vaine tentative : les voilà partis depuis si longtemps et aucun ne revient ! Moi, je me fais vieux. Si tu t'en vas aussi, qui m'aidera dans les difficultés du pouvoir et, si je meurs, qui montera sur le trône si ce n'est toi, mon fils ? Reste donc, mon cher enfant, renonce à partir.

— Père et Seigneur, tu sais bien que, de tes ordres, je ne me suis jamais écarté d'une ligne. Si j'ose insister aujourd'hui c'est que je voudrais, s'il est en mon pouvoir, accomplir ce souhait qui ne laisse point ton âme en paix, Seigneur, et que depuis tant d'années, au prix de tant de dépenses, tu t'efforces en vain de réaliser.

Après bien des prières et beaucoup d'insistance, l'empereur se laissa fléchir. Le jeune homme choisit dans l'écurie impériale le

cheval qu'il voulut, prit un lévrier pour compagnon, des vivres en abondance, et partit.

Au bout de quelque temps, les deux autres fils de l'empereur revinrent, amenant avec eux l'oiseau mage, et une esclave dont ils firent une fille de basse-cour. Chacun s'émerveillait de la beauté de l'oiseau, des mille et une couleurs qui se jouaient dans son plumage resplendissant comme miroir au soleil, et la tour de l'église ne s'écroulait plus : l'oiseau y avait fait son nid. Mais l'on ne tarda point à remarquer que ce merveilleux oiseau semblait muet : jamais le moindre gazouillis, ce splendide plumage n'avait point de ramage. Tous ceux qui le voyaient s'en étonnaient, navrés, et l'empereur lui-même, si heureux qu'il fût de voir s'élever la tour, s'attristait de ne point entendre le chant de l'oiseau mage.

Les habitants, tout à la joie de posséder enfin cet oiseau merveilleux et de voir achever leur église, commençaient à oublier le fils cadet de l'empereur. Mais l'empereur, lui, ne l'oubliait point, et se désolait en secret que son plus jeune fils ne fût pas là pour partager l'allégresse générale. Lorsqu'un beau matin, la fille de basse-cour se présenta devant lui :

— Gloire à toi, puissant empereur, dit-elle. Un peuple entier est en extase : l'oiseau merveilleux a retrouvé la voix. À peine un pâtre était-il entré ce matin dans l'église, que l'oiseau s'est mis à chanter de toutes ses forces, à croire qu'il allait s'en rompre le gosier, et il ne se tient plus de joie. C'est la seconde fois qu'à l'entrée de ce pâtre l'oiseau chante à pleine voix, et il cesse dès que le pâtre sort.

— Que l'on m'amène ce berger tout de suite.

— À ce qu'il semble, Sire, c'est un étranger, personne ici ne le connaît. Les fils de Sa Majesté auraient, dit-on, mis des gardes à ses trousses pour le prendre.

— Tais-toi, dit l'empereur, ne parle pas de mes fils. Comment oses-tu les accuser ?

Mais, à son tour, il mit secrètement quelques gardes aux aguets : lorsqu'ils verraient entrer dans l'église ce pâtre qui faisait chanter l'oiseau, ils devraient s'en saisir et l'amener devant le trône. Qui plus est, au premier jour de fête, l'empereur alla lui-même à l'église, pour entendre de ses propres oreilles le chant merveilleux de l'oiseau et voir de ses propres yeux le mystérieux berger. Et, s'il n'avait été présent, la lutte eût été âpre entre ses gens et ceux de ses fils, qui voulaient à toute force s'emparer du jeune homme. Mais l'empereur donna ordre d'amener le berger au palais sans lui faire aucun mal : son cœur semblait tressaillir à le voir si jeune, d'un maintien si modeste, d'un aspect si vaillant.

Dès la sortie de l'église l'empereur, tout ému, s'en fut droit au palais.

— Voyons, mon garçon, dit-il au pâtre, raconte-moi : d'où es-tu ? as-tu des parents ? comment es-tu venu ici ?

— Mon histoire, glorieux empereur, est longue. J'ai des parents, des frères aussi. Pour raconter d'où et comment je suis venu, il me faut du temps. Mais je suis prêt à le faire, si tel est l'ordre de Sa Majesté, et je me présenterai à cet effet devant Elle demain, à la première heure, car maintenant il est bien tard.

— Entendu, mon brave. Demain à la pointe du jour, je t'attends.

De grand matin, le pâtre vint se mettre aux ordres de l'empereur, qui aussitôt le fit paraître devant lui :

— Eh bien, mon garçon, dis-moi donc pourquoi l'oiseau mage chante dès que tu mets le pied dans l'église et se tait dès que tu en repars ?

— Tu le sauras, glorieux empereur, et bien d'autres choses encore. Mais il faut me laisser te conter toute mon histoire.

« J'ai un père, j'ai des frères. J'ai quitté la maison paternelle pour tenter de rendre à mon père la joie qu'il avait perdue en ne parvenant point à réaliser un certain souhait. Au bout de quelques jours de route, j'arrivai dans une jolie clairière d'où partaient plusieurs chemins. Décidant d'y passer la nuit, j'allumai un bon feu, sortis mes provisions, et j'allais commencer à manger quand tout à coup j'aperçus un vieux renard à côté de moi. Je ne sais d'où ni comment il était venu, je n'avais rien vu. On aurait dit qu'il sortait de terre.

— Je t'en prie, me dit-il, laisse-moi me réchauffer à ton feu, je tremble de froid : regarde, les dents m'en claquent. Donne-moi aussi un morceau de pain et un verre de vin pour apaiser la faim et la soif qui me tourmentent. Et, pour que je puisse manger en paix et me chauffer sans crainte, attache ton lévrier.

— Très bien, lui dis-je, viens te chauffer. Voici mes vivres, ma gourde, mange et bois tant qu'il te plaira.

« J'attachai mon lévrier et nous restâmes auprès du feu à causer, le renard et moi. Tout en parlant, je lui contai où j'allais, et le priai même de me dire, si par hasard il le savait, comment je devais m'y prendre pour mener à bonne fin ce que de mon propre gré j'avais entrepris.

— Là-dessus, dit le renard, sois sans crainte aucune. Demain, à l'aube, nous partirons tous deux, et je veux bien être pendu si je ne te fais réussir.

« Nous restâmes auprès du feu, nous nous regalâmes en amis, puis le renard me souhaita « bonne nuit ! » et s'évanouit comme un fantôme. Tout dépité de n'avoir même pas vu de quel côté il avait pris, je me creusais la cervelle à tâcher de comprendre comment il était venu et parti, lorsque je m'endormis.

« Quand le renard vint, au petit jour, il me trouva en

contemplation devant certains rochers qui semblaient figurer deux hommes, deux chevaux et deux lévriers. Mais dès qu'il arriva nous nous préparâmes au départ.

« Le vieux renard fit trois fois la culbute, et j'eus devant moi un beau gaillard, qui faisait plaisir à regarder. Il me conta en chemin que l'endroit où j'avais passé la nuit était sur ses terres, qu'il était marié, avait des enfants, et qu'il avait été ensorcelé et condamné à porter la peau d'un renard jusqu'à ce qu'un homme eût pitié de lui, le laissât se chauffer à son feu et lui donnât un morceau de pain et un verre de vin. J'avais été cet homme, j'avais rompu le sort qui le tenait enchaîné : aussi m'accompagnerait-il, et ne me quitterait-il point que je n'eusse réussi dans mon entreprise.

« De quoi je me réjouis fort, et nous allâmes « jour d'été jusqu'à la nuitée » et, arrivés à une nouvelle clairière, nous y passâmes la nuit. Mon compagnon me dit que le lendemain nous entrerions sur le territoire de certains dragons où je trouverais, croyait-il, ce que je cherchais.

« Le lendemain nous avançâmes, non sans prudence, sur le territoire des dragons et, vers le soir, nous atteignîmes leurs palais. On ne saurait décrire la splendeur qui régnait là : des jardins avec des fleurs et des arbres de toute sorte ; des toitures d'argent qui luisaient comme miroir au soleil, des murs ornés de statues et de fleurs sculptées à même, des corniches dorées, des jets d'eau jaillissants. Heureusement pour nous les dragons n'étaient pas là. Une jeune fille nous accueillit à l'entrée, belle... belle... on l'aurait croquée !

— N'entrez pas en l'absence des dragons, nous dit-elle, il vous arriverait malheur.

« Et elle pleurait de joie, voyant enfin des hommes de ces bords d'où les dragons l'avaient ravie.

« À nos questions, elle répondit que l'objet de nos recherches se trouvait chez d'autres dragons, apparentés à ceux chez qui nous étions.

— Allez, nous dit-elle, j'ai bon espoir : avec l'aide de Dieu vous réussirez. Et, au retour, il faudra m'emmener aussi.

« Puis elle me fit jurer sur ce j'ai de plus cher au monde, la tête de mon père, de ne pas la laisser aux mains des dragons, mais de la ramener sur terre. Et nous partîmes. À vrai dire la jeune fille m'avait bien plu, à moi aussi, dès le premier coup d'œil.

« Nous fîmes halte pour la nuit juste avant d'atteindre le territoire des autres dragons, et le lendemain, au lever du jour, nous pénétrâmes sur leurs terres. À midi nous arrivions à leurs palais, plus beaux encore que les précédents. Nous descendîmes de cheval et, suivant les conseils de la jeune fille, mon compagnon s'en retourna, tandis que j'allais tout droit à l'écurie.

« Les chevaux étaient tous là, au repos. L'un d'eux se retourna, me regarda. Je lui frottai les yeux, lui tirai les oreilles, l'excitai, le bridai et, sautant dessus, je décrochai au passage la cage de l'oiseau merveilleux qui était suspendue au balcon... »

— C'est toi qui as trouvé l'oiseau mage ! s'écria l'empereur. Tu es mon fils cadet, que tout le monde croyait mort !

— C'est bien moi, père !

Et, baissant la main de l'empereur, il le pria de faire venir la fille de basse-cour.

Quand elle fut devant eux :

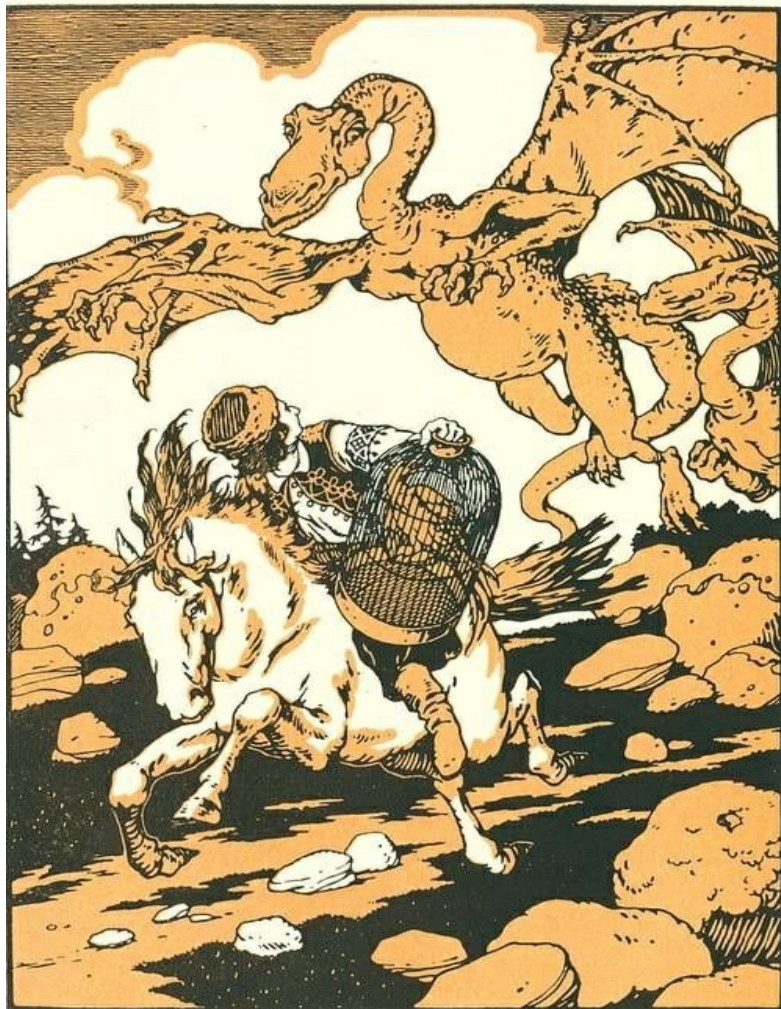
— Voilà, dit-il, la jeune fille dont je parlais tout à l'heure.

— Est-ce possible ! dit l'empereur. Mais comment est-elle arrivée à être fille de basse-cour ?

— Cela, c'est elle qui le dira, car moi je ne le sais point. Ainsi donc, continua-t-il, je saisis la cage, et pris aussitôt la fuite sur le

fougueux coursier des dragons. Mais alors les autres chevaux, ses frères, commencèrent à hennir à qui mieux mieux : ils faisaient un vacarme à vous dresser les cheveux sur la tête. Je gardai mon sang-froid, mais les dragons, attirés par le bruit, se mirent à ma poursuite, et ce fut une fuite éperdue jusqu'aux limites de leur territoire où, heureusement, m'attendait mon compagnon. Car, s'il n'avait été là, je tombais entre les mains des dragons et c'en était fait de moi. Mais mon compagnon étendit la main, rugit : « Arrêtez ! » et les dragons semblèrent pétrifiés et incapables d'avancer d'un seul pas. Mon ami m'étreignit chaudement, m'embrassa, et s'émerveilla à son tour de la beauté de l'oiseau. Cependant les dragons me promettaient monts et merveilles, lune et soleil, si je le leur rendais ; ensuite, voyant que tous leurs artifices étaient vains et que je restais inébranlable, ils me supplièrent de leur rendre au moins le cheval. Je me dis qu'il valait mieux ne pas les désespérer tout à fait et le leur donnai. Puis je partis avec mon compagnon, et l'oiseau que les dragons dévoraient des yeux.

L'OISEAU MAGE



Je saisis la cage et pris aussitôt la fuite.

« Au palais des premiers dragons, la jeune fille nous attendait sur le seuil. Elle fit claquer trois fois un fouet et les palais se renfermèrent tous en une pomme, qu'elle emporta. Je la saisis par la taille, la pris en croupe, et partis au galop. Mais à peine les dragons se furent-ils aperçus de sa disparition qu'ils étaient derrière nous, avec une gueule ouverte de rage du ciel jusqu'à la terre et des hurlements à vous glacer le sang ! Je ramassai tout mon courage, donnai de l'éperon à mon cheval et, avec mon compagnon, nous fuyions comme le vent. Mais les dragons venaient comme la pensée... Mon compagnon, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de leur échapper, s'arrêta, leva la main sur eux et les transforma en rochers. Nous continuâmes notre route et fûmes bientôt revenus à la clairière d'où nous étions partis et qui appartenait au renard. Après nous être reposés et avoir rendu grâce à Dieu de l'heureux succès de notre entreprise, je demandai à mon compagnon ce qu'étaient les blocs de pierre que j'avais remarqués là.

— Ah, me fut-il répondu, si je te le dis, tu le regretteras ; mais si je ne te le dis pas, tu le regretteras aussi.

— Dis-le-moi donc, je t'en prie, répliquai-je.

— Ce sont tes frères, m'apprit-il. Au lieu de faire comme toi et d'accueillir charitablement ma prière, ils ont lancé leurs lévriers sur moi, prolongeant ainsi le sort odieux qui me condamnait à porter la peau du renard. Et moi je les ai pétrifiés.

— Par affection pour moi, lui dis-je, au nom de notre amitié, je t'en prie, fais-en des hommes à nouveau.

— Ton amitié m'est chère, répondit-il. Qu'il soit donc fait selon ton désir. Mais tu le regretteras.

« Et en une seconde, je ne sais quel geste il fit de la main, un frisson sembla parcourir la pierre et mes frères revinrent à la vie,

tout étonnés de se trouver en face de nous.

« Nous prîmes congé de mon compagnon, et nous voilà sur le chemin du retour.

« Mais mes aînés, semble-t-il, ne me pardonnaient point mon succès.

— Frère, me dirent-ils quand nous eûmes cheminé quelque temps, nous voilà fatigués et il fait bien chaud. Il y a, près d'ici, un étang que nous connaissons : allons-y boire un peu et nous rafraîchir.

« Je les suivis de confiance. L'aîné but ; le second but ; quand vint mon tour, je m'étais agenouillé sur le bord, comme ils l'avaient fait eux-mêmes, pour tâcher d'atteindre l'eau avec ma bouche, quand tout à coup je sentis une horrible douleur aux jambes. Je voulus me retourner pour en voir la cause : impossible de me mettre debout : mes frères m'avaient coupé les deux jambes à hauteur du genou et continuaient leur route, sourds à mes prières et à mes gémissements !

« Je restai trois jours et trois nuits dans le voisinage de l'étang. Mon pauvre cheval, chaque fois qu'il voyait quelque bête féroce s'avancer vers moi, me soulevait de ses dents par mes habits et fuyait aussi loin qu'il pouvait, ruant avec une vigueur telle qu'aucun fauve n'osait l'approcher.

« Le quatrième jour, enfin, nous rencontrâmes un aveugle, qui lui aussi avançait péniblement, à tâtons.

— Qui va là ? demandai-je.

— Un malheureux infirme, répondit-il. Et il me conta comment ses frères lui avaient arraché les deux yeux. Je lui contai comment les miens m'avaient coupé les jambes. Alors :

— Tu ne sais pas ? dit-il, unissons-nous et lions amitié. Moi j'ai des jambes, toi tu as des yeux : je marcherai pour toi, tu verras

pour moi, et je sais que nous devons trouver, dans ces parages, un scorpion géant dont le sang peut guérir toutes les maladies.

« Nous tombâmes d'accord et fîmes route ensemble, jusqu'à ce qu'enfin nous découvrîmes la demeure du scorpion, lequel était absent. L'aveugle me posta derrière la porte et me dit de sabrer le scorpion dès qu'il entrerait. Lui-même se cacha derrière le poêle. Nous n'eûmes pas à attendre longtemps, le scorpion rentrait furieux, sentant qu'on avait pénétré chez lui. Son aspect m'épouvanta, mais à peine fut-il entré et bien à ma portée que, d'un coup terrible, je tranchai ses trois têtes à la fois.

« Je m'enduisis aussitôt de son sang encore chaud et, approchant mes jambes du genou, elles s'y collèrent comme si elles n'en avaient jamais été séparées. J'en baignai également les yeux de l'aveugle qui, sur-le-champ, recouvra la vue. Et, rendant grâce au ciel, nous partîmes chacun de notre côté.

« Je n'ai pas voulu rentrer directement à la maison et me suis engagé comme pâtre, pensant qu'il valait mieux laisser à Dieu le soin de désigner les coupables. Et mon espoir n'a pas été déçu, car sa puissance est grande et droit son jugement. »

— À toi de nous conter, dit l'empereur à la jeune fille, comment tu es devenue fille de basse-cour et esclave.

— Après avoir coupé les jambes à leur frère cadet, l'un des fils de Sa Majesté s'empara de moi et l'autre de l'oiseau mage. Je pleurais à chaudes larmes d'être séparée du plus jeune fils de Sa Majesté, que je ne voyais point avec indifférence, moi qui avais été témoin de sa bravoure. Mais les deux aînés voulaient me forcer à épouser l'un d'entre eux, qui promettait de me prendre pour femme aussitôt arrivés à la cour.

« J'ai résisté à toutes leurs tentatives de violence, et j'ai préféré être gardeuse d'oies et esclave à la cour de Sa Majesté plutôt que

d'aller ailleurs, parce que j'étais sûre que Dieu ne laisserait pas périr le juste. Et aujourd'hui, je bénis le ciel de m'avoir montré comment une bonne action ne périt jamais. »

— Peux-tu me prouver, dit l'empereur, que tu es bien celle que tu prétends être ?

— Cette pomme, répliqua-t-elle en la lui montrant, peut prouver à chacun qui je suis. Les fils aînés de Sa Majesté n'en ont point eu connaissance, car ils me l'auraient prise et je ne l'aurais jamais revue.

Elle sortit en terrain libre, claqua trois fois d'un petit fouet au-dessus de la pomme, et des palais s'élevèrent, qui n'avaient point leurs pareils dans tout l'empire.

L'empereur lui-même s'en émerveilla. Mais lorsqu'il voulut fêter le retour de son cadet :

— Père, dit celui-ci, avant de remercier Dieu d'être revenu sain et sauf, je voudrais que nous allions, mes frères et moi, nous faire juger par lui.

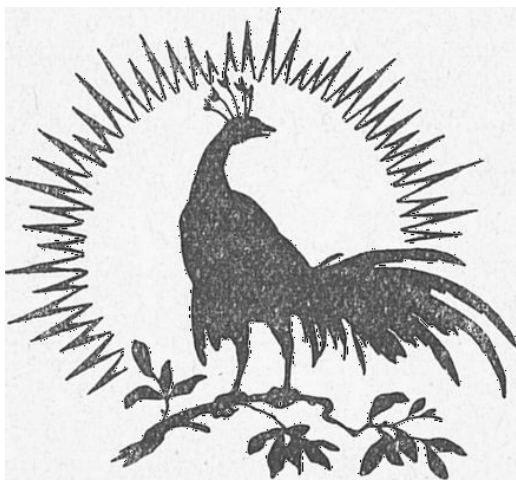
L'empereur ne put s'y opposer. On amena les deux aînés, qui tombèrent à genoux et implorèrent le pardon du plus jeune.

— Si Dieu vous pardonne, dit-il, je vous pardonnerai aussi.

Force leur fut d'en passer par où il voulait. Devant l'église, à égale distance l'un de l'autre, on plaça trois troncs d'arbres évidés ; chacun des fils s'entraça dans l'un d'eux et, de sa fronde, lança en l'air une grosse pierre. Celles des deux aînés retombèrent sur leur tête avec une violence telle qu'ils en moururent sur-le-champ. Mais la pierre du cadet tomba devant lui.

Il se fit un grand concours de peuple pour assister au jugement de Dieu. Et l'empereur, après avoir célébré le mariage de son fils avec la prétendue fille de basse-cour, le fit monter sur le trône à sa place.

Et s'il n'est point mort, c'est qu'il règne encore.



Le diable et le loup



QUE de choses, mes amis, le diable n'a-t-il pas faites en ce monde ! Mais à quoi bon ? puisqu'il n'a pu leur donner souffle de vie. Il a bien fait le char : mais va le sortir de la maison ! Il a fait le moulin : encore fallait-il que le traquet joue. Il a fait la maison : elle était sans lumière. Il a fait le feu : il ne s'allumait pas.

C'est Dieu seul qui a appris aux hommes à se servir des inventions du diable, et leur a donné vie, écartant le Malin d'un signe de croix bien placé.

En fin de compte, le diable créa le loup.

— Eh bien, anime-le ! dit le Bon Dieu. Tu sauras bien faire ça, tout de même ?

— Je ne peux pas, Seigneur.

— Tu ne peux pas ? Eh bien, attends...

Et, du coup, Dieu-le-Père souffla de tout son Esprit sur le loup, et le mit en vie. Puis il cria :

— Vas-y, loup, dévore le diable !

La bête n'en attendait pas plus. D'un bond elle fut sur Satan, y planta ses crocs et n'en laissa pas miette. C'est depuis lors, dit-on, que les diables sont condamnés à être mangés par les loups. C'est surtout la période de bénédiction des eaux, de la nuit de la Saint-Basile à *Boboteaza*⁽¹⁾, qui est la grande terreur des démons. Car ils ont leur gîte coutumier dans les eaux et, n'y pouvant rester sous les bénédictions, émigrent sur terre ferme, et tombent dans la gueule des loups, qui se vengent de les avoir vainement cherchés toute l'année en les croquant à belles dents.

Or l'on raconte qu'un jour, il y a bien longtemps, un jeune berger, tout seulet et pauvre, s'en fut couper des bûches au bois.

On était justement entre la Saint-Basile et *Boboteaza*.

Notre berger coupait son bois au bord d'un lac. Il coupe une branche, il en coupe deux... À la neuvième, vers les midi, voilà-t-il pas qu'il entend un cri épouvantable !...

Il regarde de tous côtés pour voir d'où vient ce cri, et se signe d'ébahissement : sur le bord du lac courait, à toutes jambes, un jeune gars qui, en courant, criait :

— Sauve-moi, mon bon, sauve-moi, je te revaudrai cela !

— Eh quoi, mon vieux, qu'y a-t-il ? Qui as-tu à tes trousses ?

— Qui ? Tu ne vois donc pas que le loup va me manger ?

Et en effet, derrière le gars un loup venait, ventre à terre, tous crocs dehors, prêt à l'engloutir.

— Hou ! Hou ! Au loup ! Au secours ! se mit, de toutes ses forces, à crier le berger. Et le loup, effrayé, ne songeant plus qu'à s'enfuir, lâcha le garçon.

— Grand merci, mon bon, de m'avoir sauvé, dit l'autre. Maintenant, que puis-je faire pour toi ?

— Rien. Mais qui es-tu donc ?

— Eh bien, mon brave, je vais te l'apprendre. Je suis le diable,

et je courais et criais de la sorte parce qu'il est de notre destinée d'être mangés par le loup cette semaine-ci. Puisque tu m'as sauvé, je veux te rendre un service à mon tour.

— Quel service ?

— Prends-moi comme domestique. Je resterai trois ans, et je ferai ta fortune.

— Eh bien oui, après tout ! Je suis quand même seul et garçon : ça me fera une compagnie.

Et il l'emmena. Le diable s'en allait au marché et, invisible à tous, prenait ce qu'il voulait et l'apportait au berger, qui s'enrichit peu à peu jusqu'à être le plus cossu de la région. Les trois ans étaient presque écoulés quand, un beau jour, le diable dit à son maître :

— Hé, mon maître, qu'en dis-tu, te voilà bien pourvu maintenant ?

— Bien pourvu, en effet.

— Il ne te manque plus rien ?

— Plus rien.

— Eh si, mon maître, il te manque encore quelque chose : il faut te marier, te ranger, prendre femme.

— Bon, bon, je me marierai. Mais avec qui ?

— Voilà. J'irai avec toi chez les parents de la jeune fille qui te plaira. Je serai là pendant que vous parlerez. Personne ne me verra que toi. Si je m'en vais, tu sortiras aussi.

Et, le dimanche suivant, ils allèrent à la *hora*(2). Le gars y trouva une fille tellement à son goût que, le soir même, il s'en fut la demander. Le diable s'en vint de conserve, invisible à tous sauf à son maître. On échangea les propos d'usage, et on allait tout juste décider les fiançailles quand, froufrou ! voilà le diable dehors. Et le gars, penaud et contrarié, de sortir après lui.

— Hé, diable, pourquoi es-tu donc sorti ? Celle-là était très bien.

— Je ne dis pas, mais elle n'était pas pour toi.

Ils vont en trouver une autre. Le diable sort de nouveau, et le gars derrière lui, mais encore plus à contre-cœur.

— Et maintenant, diable, pourquoi es-tu sorti ?

— Pourquoi ? Eh bien, la première avait six diables en elle. Combien aurait-il fallu que tu la battes, mon maître, pour les en faire sortir ? Et si, par malheur, elle était morte sous les coups ? La seconde n'en avait déjà plus que trois, mais ce n'était tout de même pas encore ça.

— Alors, laquelle prendre ?

— Allons-en voir une troisième. Je n'entrerai que si elle me plaît, et tu seras seul à me voir.

Ils allèrent donc. Cette fois le diable entra, on se mit d'accord, on célébra les fiançailles, puis le mariage. Et quelle belle vie ensuite, mes amis ! C'était du bon pain que cette petite femme-là.

Vint la Saint-Basile. Le gars n'était pas tranquille :

— Dieu sait, se disait-il, ce que me réserve le Malin ! Je ne suis pas méchant ; mais qu'un diable puisse me rendre service sans arrière-pensée, j'ai peine à le croire. Si je pouvais plutôt me débarrasser de lui... C'est que son temps s'achève ces jours-ci...

La voix du diable, dans la cour, vint interrompre ces réflexions.

— Maintenant, mon maître, je m'en vais, disait-il justement, car les trois ans sont révolus.

— Eh bien, me voilà frais ! pensa le berger, Où va-t-il emmener mon âme ?

Puis, tout haut :

— Bien, bien, tu peux partir. Mais allons d'abord dans la forêt, veux-tu, ramener un traîneau de bois.

— Allons-y.

Ils allèrent dans la forêt au lac. Les loups, sentant le diable, étaient tout en émoi, couraient de-ci de-là, préparant leurs crocs. Quant à Satan, il ne lâchait pas notre gars d'une semelle car le lac, en cette saison, ne lui était point un refuge. Son maître, entamant un tronc, lança un grand cri d'appel, puis dit :

— Mets donc un peu ta main dans la fente, diable, que je prenne mon coin pour tenir l'écart jusqu'à ce que j'aie fini d'abattre le tronc à la hache.

Bon gré mal gré – où pouvait-il donc fuir ? – le diable mit sa main dans la fente du tronc. Aussitôt, au lieu d'aller chercher son coin, notre gars d'enlever même sa hache, laissant Satan bien coincé et qui criait comme un damné. Or, plus il criait, plus les loups approchaient... Le jeune homme fit mine de s'éloigner.

LE DIABLE ET LE LOUP



Or, plus il criait, plus les loups approchaient.

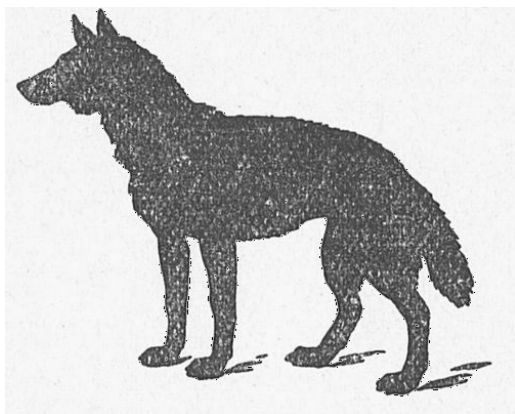
— Ha ! éclata le diable, ne pouvant plus se dominer, tu m'as joué. Mais comme j'allais t'avoir tu me fais périr au bois. Mais moi j'aurais fait tomber ta tête sur la grand'place, que tout le monde te voie bien !

— Ah ! c'est comme cela, diable ? Eh bien, je pensais tout de même te laisser échapper. Mais, puisqu'il en est ainsi, reste où tu es, Satan, tu y es très bien !

Et notre berger de pousser en hâte, vers la maison, les bœufs de son traîneau. Miracle ! aucun loup ne s'approchait de lui. Tandis qu'ils se jetaient en masse sur le diable, proie toute offerte, et faisaient leur office.

Que vous dire de plus ?...

*Me l'ont mené au pont en os,
Sens dessus dessous, craquant des os,
Me l'ont mené au pont d'airain,
Chair à pâté, âme de chien.*



Ileana Simziana et la Vaillante des Vaillants



L était une fois, etc. Il était une fois un empereur, grand et puissant, qui avait battu tous les empereurs ses voisins et avait étendu au loin son empire, « jusqu'où le diable sèvre ses enfants ». Et chacun des vaincus devait lui donner un fils, pour le servir pendant dix ans.

Pourtant l'un de ces vaincus, tant qu'il fut jeune, ne s'était point laissé battre : il avait su faire flèche de tout bois, « se faire barque et pont à la fois », et sauver toujours son pays du désastre. Sous le poids des ans il fut bien obligé, lui aussi, de faire sa soumission à son puissant voisin. Mais comment lui envoyer un fils ? Il n'avait que trois filles. Et il cherchait et se tourmentait, dans la crainte que l'autre empereur ne le crût vindicatif et rebelle et ne vînt lui prendre son empire, les laissant mourir, ses filles et lui, dans la misère et l'infamie.

Les jeunes filles, voyant leur père soucieux, en conçurent à leur tour du souci et cherchèrent par tous les moyens à l'égayer. Mais

rien n'y faisait. Alors l'aînée prit son courage à deux mains et un jour, à table, demanda à son père ce qui le fâchait.

— Est-ce notre conduite qui ne te plaît point ? Sont-ce tes sujets, Seigneur, qui par leurs querelles te causent tant d'affliction ? Dis-nous, père, quel est le serpent qui empoisonne ainsi ta vieillesse, et nous te promettons de nous sacrifier nous-mêmes si cela peut te soulager tant soit peu. Car tu sais bien, père, que tu es toute notre vie, et que nous t'avons toujours obéi aveuglément.

— Cela est vrai, et je n'ai point à me plaindre à ce sujet : vous n'avez jamais été à l'encontre de mes volontés. Mais vous ne pouvez point, mes chères enfants, chasser la douleur qui emplit mon âme. Vous êtes des filles, et un fils seul pourrait me tirer du besoin où je me trouve.

— Pourquoi donc, père, reprit la fille aînée, nous cacher la cause de ton chagrin ? Dis-la-nous. Pour ma part, vois-tu, je suis prête à donner ma vie pour toi.

— Que pouvez-vous faire, chères enfants innocentes ! Depuis que vous êtes au monde vous avez eu la quenouille, l'aiguille et le métier entre les mains : vous savez filer, coudre et tisser. Pour me sauver, il faudrait un brave qui sache brandir la masse d'armes, manier l'épée avec adresse, et chevaucher comme un dragon furieux.

— Explique-nous quand même, père. Le ciel va-t-il donc s'écrouler si nous savons, nous aussi, la cause de ta tristesse ?

Ainsi pressé de toutes parts, l'empereur céda :

— La cause de ma tristesse, la voici, mes enfants. Tant que j'ai été jeune, vous le savez, personne n'a pu s'attaquer à mon empire qui ne s'en soit retourné d'où il était venu avec sa courte honte. Maintenant la maudite vieillesse a desséché mes forces, mon bras affaibli ne peut plus faire trembler l'ennemi en brandissant le

glaive. Le coursier que j'avais acquis au péril de ma vie est bien vieux, lui aussi, ce n'est plus qu'une pauvre rosse morveuse qui végète à grand'peine. Autrefois, ma seule vue faisait fuir l'ennemi, mais aujourd'hui... Enfin, vous savez que j'ai fait ma soumission au plus puissant empereur de la terre. Or la coutume, chez lui, veut que chacun des empereurs ses vassaux lui envoie un fils pour le servir dix ans, et moi je n'ai que vous !

— J'irai moi, père, dit la fille aînée, et ferai tout en mon pouvoir pour te contenter.

— Je crains bien que tu ne reviennes bredouille, ma fille, et cela peut encore créer des complications telles que personne ne pourra plus jamais rien y débrouiller...

— Ce que je sais, père, c'est que tu n'auras pas à rougir de moi. Cela, je te le promets.

— Eh bien alors, prépare-toi à partir.

À ces mots la jeune fille ne se sentit plus de joie. Vive et rapide, elle commença ses préparatifs de départ, choisit le plus fier cheval des écuries impériales, les vêtements les plus riches, et prit des vivres pour un an.

Lorsque son père la vit prête, il lui donna quelques conseils pour qu'on ne pût découvrir son sexe, lui apprit tout ce que doit savoir un brave qui s'en va servir un tel maître, l'avertit de se garder de toute médisance, de toute calomnie, si elle ne voulait s'attirer la haine et le mépris des autres fils d'empereurs.

— Que Dieu soit avec toi, ma fille, lui dit-il enfin, et souviens-toi de mes conseils.

La jeune fille partit comme une flèche, elle ne se tenait plus de joie. En une seconde elle fut hors de vue et, si elle ne s'était arrêtée plus loin pour attendre les seigneurs de sa suite et les chariots de provisions, ils se seraient égarés faute de pouvoir la rattraper.

Mais, sans qu'elle s'en doutât, son père prit les devants par un autre chemin et, beaucoup plus loin, se porta à sa rencontre. Il jeta un pont d'airain, se transforma en loup et se cacha sous le pont. Quand sa fille fut sur le point de passer il se montra tout à coup, tous crocs dehors en un grondement féroce et, dardant sur elle des yeux qui luisaient comme deux torches, il se précipita pour la mettre en pièces. La pauvre petite, dont le sang se glaçait d'épouvante, perdit la tête, et si le cheval n'avait fait un bond de côté le loup eût planté ses crocs dans sa chair. Elle tourna bride et revint sur ses pas en une fuite éperdue. Mais son père fut de retour avant elle et, venant à sa rencontre, lui dit :

— Ne te disais-je pas, ma fille, que toutes les mouches ne font pas de miel ?

— C'est vrai, père. Mais je n'ai point pensé qu'allant me mettre au service d'un empereur, je devrais aussi lutter contre des bêtes féroces et sauvages.

— S'il en est ainsi, dit l'empereur, reste à la maison auprès de tes fuseaux et de tes laines. Dieu aura peut-être pitié de moi et ne me laissera pas mourir déshonoré.

Peu de temps après la seconde fille demanda à partir, elle aussi, et jura qu'elle emploierait toutes ses forces pour mener son entreprise à bonne fin.

Après bien des prières et des promesses, l'empereur céda et la laissa partir. Mais elle eut le même sort que son aînée et son père, l'accueillant au retour, lui dit :

— Ne t'avais-je point dit, ma fille, que tout ce qui brille n'est pas or ?

— C'est vrai, père, tu me l'as bien dit. Mais ce loup était trop affreux ! Il ouvrait une gueule comme pour m'engloutir toute, et ses yeux étaient comme des flèches qui me perçaient la poitrine.

— Reste donc à la maison, répondit l'empereur, occupe-toi des balais et de la marmite.

Quelque temps après, un jour que l'on était à table, la cadette parla :

— Père, laisse-moi essayer à mon tour. Laisse-moi, je t'en supplie, aller tenter ma chance.

— Après l'échec de tes aînées, je m'étonne que tu oses te proposer, petite fille qui sais à peine manger ta bouillie ! Et il essaya par tous les moyens de lui ôter l'envie de partir. Mais ce fut en vain.

— Pour l'amour de toi, père, dit-elle encore, je me mettrai en quatre pour réussir. Mais, si Dieu m'est contraire, je n'aurai pas de honte à devoir rebrousser chemin.

L'empereur résista encore, chercha des prétextes, mais finit quand même par céder aux prières de sa fille.

— Eh bien soit, dit-il enfin. Essaie, et voyons comment tu t'en tireras. Je rirais bien de te voir revenir la tête basse !

— Tu en riras, père, comme tu as ri de mes sœurs, et sans que pour cela elles soient déshonorées.

Nantie du consentement de son père, la jeune fille songea d'abord au conseiller qu'elle pourrait choisir parmi les plus anciens seigneurs. Et elle se souvint tout à coup des exploits de jeunesse de son père, et de son fameux cheval. Elle alla donc à l'écurie choisir un cheval à son tour. Elle les passa tous en revue et aucun n'arrêtait son regard, encore qu'étalons et chevaux fussent les plus beaux de l'empire. Elle découvrit enfin, qui gisait dans un coin, tout décrépît, plein de morve et de gale, l'ancien cheval de son père. Et, prise de pitié, elle ne pouvait s'en éloigner.

Alors le cheval parla :

— C'est sans doute par amour pour l'empereur, maîtresse, que tu

me regardes aussi gentiment. Ah ! quel brave c'était en sa jeunesse. Que de victoires nous avons remportées ensemble ! Mais, depuis qu'il a vieilli, personne ne m'a plus monté et, si tu me vois aussi efflanqué, c'est que personne ne sait me nourrir comme lui. Aujourd'hui même, vois-tu, qu'on me panse dix jours à ma guise, et dix de ces chevaux-ci ne me vaudront pas !

— Comment faut-il donc te panser ? demanda la jeune fille.

— Qu'on me lave chaque matin avec de l'eau puisée avant le jour, qu'on me donne mon orge bouillie dans du lait pour que je puisse la broyer, et chaque jour, aussi, un boisseau de braise.

— Si je savais que tu puisses m'aider dans mon entreprise, j'aurais bien envie de te panser comme tu le dis...

— Maîtresse, dit le cheval, essaie : tu ne le regretteras point.

Car c'était un cheval enchanté.

La jeune fille lui donna tous les soins qu'il avait demandés. Le dixième jour un long frisson secoua le vieux pelage, et le cheval se dressa tout fringant, gras comme une pastèque, alerte comme un chamois. Il regarda joyeusement la fille de l'empereur et dit :

— Que Dieu te donne chance et succès, ma chère maîtresse, pour m'avoir soigné, et m'avoir permis d'être encore une fois en ce monde ce que je voulais être : Dis-moi maintenant ce qui te préoccupe et ce que je dois faire.

— Je veux aller me mettre au service du tout-puissant empereur, notre voisin, et il me faut un guide et un conseiller. Lequel de nos seigneurs dois-je choisir ?

— Si tu vas avec moi, dit le cheval, sois tranquille, tu n'as besoin de personne. Je te servirai comme j'ai servi ton père ; il faudra seulement m'écouter.

— S'il en est ainsi, nous partons dans trois jours.

— À l'instant même, si tu l'ordonnes, répondit le cheval.

La fille de l'empereur fit aussitôt ses préparatifs de départ. Elle se vêtit proprement mais simplement, alla trouver son père et prit congé de lui :

— Dieu te garde, père, et te conserve en bonne santé !

— Bon voyage, ma fille, et surtout n'oublie jamais mes conseils. Quel que soit le danger où tu te trouves, pense à Dieu, c'est de lui que nous vient tout bienfait et toute aide.

La jeune fille promit et partit.

Comme pour ses deux aînées, l'empereur prit une autre route, devança la jeune fille, et l'attendit au pont d'airain. Mais en chemin le cheval dit à la jeune fille par quels artifices son père s'efforçait de mettre sa vaillance à l'épreuve, et ce qu'elle devait faire pour s'en tirer à son honneur. Arrivée au pont, le loup se jeta sur elle, et il était terrifiant avec ses yeux fous qui lui sortaient des orbites, sa gueule béante, sa langue de fauve enragé, ses crocs féroces et ses grondements ! On l'eût dit affamé depuis un mois. Mais, au moment où il allait enfoncer ses redoutables griffes, la jeune fille donna de l'éperon à son cheval, chargea le loup glaive en main et, s'il ne lui eût livré passage, elle l'eût bel et bien taillé en pièces. Car elle ne plaisantait point, ayant mis sa confiance en Dieu et décidée, qu'on le voulût ou non, à mener à bien son entreprise.

Elle passa le pont, fière comme un preux. Son père, saisi de sa vaillance, prit un autre chemin et, la devançant de beaucoup, jeta un pont d'argent, se transforma en lion, et l'attendit là.

Le cheval dit à la jeune fille quel obstacle elle allait rencontrer et comment elle devait s'y prendre pour venir encore à bout de cette épreuve. Au pont d'argent le lion parut, avec ses terribles griffes en faucille, une gueule béante à engloutir cheval et cavalier, des crocs longs comme défenses d'éléphant. Les bois tremblaient, les champs résonnaient de ses effroyables rugissements, et son

énorme tête, avec cette crinière tout hérissée en broussaille, eût suffi à elle seule à glacer un adversaire d'effroi ! Mais la fille de l'empereur, encouragée par son cheval, chargea le lion sabre au clair et, s'il ne s'était réfugié sous le pont, elle l'eût mis en morceaux. Alors elle passa, rendant grâce à Dieu et se demandant ce qui l'attendait encore.

ILEANA SIMZIANA



Mais la fille de l'empereur chargea le lion sabre au clair.

Elle qui, depuis sa naissance, n'était jamais sortie de la maison s'étonnait, et s'arrêtait toute saisie devant les beautés de la campagne. Tantôt elle aurait voulu descendre de cheval et faire un bouquet de ces fleurs qui couvraient les vallées et les collines, et qu'elle n'avait jamais vues ; tantôt se reposer à l'ombre d'un grand arbre feuillu où des milliers d'oiseaux chantaient si doucement qu'on aurait voulu s'endormir ; tantôt enfin, aller vers une de ces sources, pures comme une larme, qui jaillissaient d'un rocher au flanc des montagnes, qu'elle regardait de loin avec envie, attirée par leur murmure, et qu'elle aimait à entendre serpenter ensuite parmi les fleurs et la verdure du printemps. Mais le cheval ne la laissait point s'arrêter, la poussait au contraire à aller de l'avant, lui disait qu'il fallait d'abord s'assurer la victoire et que son père lui tendrait encore un piège. Et il lui apprit, en même temps, comment elle pourrait triompher une fois de plus.

La jeune fille écoutait le cheval de toutes ses oreilles, et lui obéit en tous points : elle s'était toujours si bien trouvée de ses conseils !

Son père la devança de nouveau, jeta un pont en or, se transforma en une hydre à douze têtes, et se cacha sous le pont. Quand la jeune fille voulut passer, l'hydre lui barra la route, avec des contorsions affreuses et des claquements de queue ; ses gueules vomissaient du feu, ses langues semblaient des flèches enflammées. La pauvre enfant sentit un frisson l'envahir et ses cheveux se dresser d'horreur, mais le cheval, voyant qu'elle perdait la tête, la réconforta à nouveau et lui rappela ce qu'elle devait faire. Elle se reprit un peu, donna de l'éperon et, serrant les rênes de sa main gauche, le glaive dans la droite, se jeta sur le monstre.

Le combat dura une heure. Le cheval dirigeait constamment sa maîtresse sur le côté, pour qu'elle pût trancher une des têtes de l'hydre ; mais l'ennemi se défendait bien, lui aussi. La jeune fille

réussit enfin à blesser l'hydre qui, culbutant trois fois sur elle-même, redevint homme.

La brave fillette, voyant son père devant elle, ne pouvait en croire ses yeux. Mais l'empereur la prit dans ses bras, la baisa au front, et dit :

— Je vois, ma fille, que tu es une vraie vaillante, toi ! Tu as bien fait de prendre ce cheval, car sans lui tu aurais dû rebrousser chemin comme tes sœurs. J'ai grand espoir que tu mènes à bonne fin la mission dont tu t'es volontairement chargée. Mais n'oublie pas mes conseils, et obéis en tous points au coursier que tu as choisi. Puissions-nous nous revoir en bonne santé !

— Dieu t'entende, père, dit la jeune fille, et te conserve bien portant.

Elle lui baisa la main, et ils se séparèrent.

Après bien du chemin, la voyageuse arriva à de hautes montagnes et y trouva deux dragons, qui luttaient depuis neuf ans sans arriver à se vaincre l'un l'autre. C'était un combat à mort. Lorsqu'ils la virent, la prenant pour un jeune preux, l'un cria :

— Fât Frumos, Fât Frumos(3), viens m'aider à abattre mon ennemi ! Peut-être pourrai-je, une autre fois, te rendre service à mon tour.

Et l'autre dit aussi :

— Viens, Fât Frumos, débarrasse-moi de ce démon ! Et je te donnerai un coursier sans rate, qui s'appelle Clair-de-Soleil.

La jeune fille demanda à son cheval auquel des deux il fallait porter secours :

— À celui qui t'a promis Clair-de-Soleil, lui fut-il répondu. C'est un meilleur cheval que moi : il est mon cadet.

Alors elle se jeta, glaive en main, sur l'autre dragon et, d'un seul coup, le transperça de part en part.

Celui qu'elle venait de mettre hors de danger étreignit son sauveur et le remercia. Puis il l'emmena, afin de tenir sa promesse et de lui donner Clair-de-Soleil. Ils arrivèrent donc chez le dragon ; sa mère, le voyant sain et sauf, ne se sentait plus de joie, et ne savait assez remercier Fât Frumos d'avoir sauvé son fils.

La fille de l'empereur demanda à se reposer des fatigues de la route. On lui donna une chambre et on la laissa seule. Alors, sous prétexte d'aller panser son cheval, elle s'en fut lui demander s'il allait lui arriver quelque chose, et le cheval lui dit ce qu'elle aurait à faire.

La mère du dragon sentit qu'il y avait là quelque anguille sous roche. Elle dit à son fils que le brave qui l'avait sauvé devait être une fille, et qu'une vaillante comme elle était bonne à prendre pour femme. Mais son fils déclara que rien au monde ne lui ferait croire que jamais main de femme pût brandir un glaive comme le brandissait Fât Frumos. La mère du dragon voulut alors en avoir le cœur net. Elle mit, le soir venu, un bouquet de fleurs au chevet de chacun : là où les fleurs se faneraient il y avait un homme, là où elles resteraient fraîches, une femme.

La fille de l'empereur, suivant le conseil de son cheval, se leva juste avant l'aube, à l'heure où tout dort du plus profond sommeil, et tout doux, tout doux, sur la pointe des pieds, entra dans la chambre du dragon, mit son propre bouquet à la tête du lit, prit l'autre, le mit chez elle, se recoucha et s'endormit profondément.

Le matin, à peine réveillée, la mère du dragon courut chez son fils et vit les fleurs fanées. Puis elle alla dans la chambre de la jeune fille, dès que celle-ci fut levée et, toute déçue, y trouva des fleurs également fanées. Néanmoins elle ne fut pas convaincue : « Impossible ! dit-elle à son fils. La douceur des paroles qui coulent de sa bouche, cette taille frêle et mignonne à croquer, cette

chevelure fine et abondante qui tombe en boucles sur ses épaules, le charme de sa figure, ces beaux yeux, grands et vifs à vous faire perdre la raison, cette petite main, ce pied de fée, tout enfin est d'une fille, quand bien même elle se cache sous des habits guerriers. » Et ils décidèrent de tenter encore une épreuve.

Après qu'on se fut souhaité le bonjour, selon l'usage, le dragon emmena la jeune fille au jardin. Il lui montra ses différentes espèces de fleurs, l'invitant à en respirer le parfum. Mais la jeune fille se souvint des conseils du cheval, comprit la ruse, et demanda un peu sèchement au dragon pourquoi il la menait au jardin, de grand matin, comme une femme, pour lui faire admirer des fleurs et lui dire des fadaises, alors qu'il aurait d'abord fallu passer à l'écurie, voir si les chevaux y étaient bien soignés.

Le dragon rapporta cette réponse à sa mère qui, point convaincue malgré tout, finit par le décider à tenter une dernière épreuve. Il devait conduire Fât Frumos dans la chambre aux armes et l'inviter à en choisir une : si le choix portait sur une arme ornée de pierreries c'était, à n'en pas douter, le choix d'une femme.

Après déjeuner le dragon conduisit Fât Frumos dans la chambre aux armes. Il y avait là, rangées avec art, des armes de toute sorte, les unes simples, les autres ornées de pierreries. La fille de l'empereur, après les avoir regardées et examinées presque toutes, choisit un sabre un peu rouillé, mais à la bonne lame recourbée en croissant. Puis elle dit à ses hôtes qu'elle voulait partir le lendemain.

Ce choix dépitait fort la mère du dragon, qui enrageait de n'avoir pu découvrir la vérité. Elle dit à son fils que, malgré les apparences, c'était sûrement une fille, et encore des plus malignes. Mais, ne trouvant plus d'échappatoire, ils allèrent à l'écurie et donnèrent Clair-de-Soleil à la fille de l'empereur, qui prit aussitôt

congé d'eux et continua sa route.

En chemin le cheval dit à la jeune fille :

— Maîtresse, jusqu'ici tu as suivi tous mes conseils, et tu t'en es bien trouvée. Suis-les cette fois encore, tu ne t'en repentiras point. Je me fais vieux maintenant : si j'allais broncher ?... Prends mon frère, Clair-de-Soleil, pour continuer ta route. Aie confiance en lui comme en moi-même, tu ne le regretteras pas. Il est bien plus jeune et plus alerte que moi et t'apprendra, aussi bien que moi, ce qu'il faut faire en cas de besoin.

— Il est vrai que j'ai réussi toutes les fois que j'ai suivi tes conseils. Et, si je ne savais combien tu as été fidèle à mon père, je ne t'écouterais pas cette fois-ci ! Pourtant je veux bien avoir en ton frère la même confiance qu'en toi ; mais qu'il me prouve d'abord son attachement.

— Fie-toi à moi, maîtresse, dit Clair-de-Soleil. Je serai fier d'être monté par une vaillante comme toi, et je ferai mon possible pour que mon frère ne te manque pas trop. Je veux aussi lui épargner, le pauvre, les soucis et les dangers du voyage que tu as entrepris : car il se fait vieux et nous aurons, sache-le, bien des difficultés et des dangers à surmonter. Mais avec l'aide de Dieu, si tu suis mes conseils, tu triompheras de tout et mèneras ton entreprise à bonne fin.

Alors la fille de l'empereur se sépara en pleurant de son vieux cheval et monta Clair-de-Soleil.

Ils chevauchaient depuis bien longtemps lorsqu'elle aperçut tout à coup, à terre, une tresse de cheveux dorés. Elle arrêta son cheval, et lui demanda s'il fallait prendre cette tresse. Le cheval répondit : « Si tu la prends, tu t'en repentiras ; si tu ne la prends pas, tu t'en repentiras aussi. Mieux vaut encore la prendre. » La jeune fille la prit, la mit sur son sein et continua sa route.

Elle passa des collines, des montagnes, des vallées, laissa derrière elle de vertes forêts touffues, des champs couverts de fleurs qu'elle n'avait jamais vues, des sources d'eau limpide et fraîche, et elle arriva enfin à la cour du puissant empereur.

Les autres fils d'empereurs qui étaient à la cour vinrent à sa rencontre, et ils ne pouvaient se détacher d'elle, tant sa parole et sa figure avaient de charme.

Le lendemain elle se présenta devant l'empereur, et lui dit pourquoi elle était venue. Celui-ci fut tout joyeux de voir arriver un gentil preux d'aussi belle mine et, ravi de ses réponses respectueuses et pleines de sagesse, il le prit en amitié et l'attacha à son service personnel. Mais la jeune fille ne put se lier avec les jeunes gens ses compagnons, qui étaient pour la plupart prétentieux, fainéants et écervelés : aussi lui en voulaient-ils et lui gardaient-ils rancune de la faveur que lui témoignait l'empereur.

Un beau jour elle s'amusa à faire sa propre cuisine, et elle était à table lorsque deux des autres fils d'empereurs vinrent la voir. Ils s'attablèrent donc avec elle, et les mets leur plurent tant qu'ils s'en léchaient les doigts. Ils la complimentèrent sur ses talents de cuisinier, disant qu'ils n'avaient de leur vie rien mangé d'aussi bon.

À leurs camarades ils racontèrent qu'ils avaient mangé chez le nouveau venu mieux que chez l'empereur même, et que la cuisine était faite par lui. Alors tous allèrent lui demander de cuisiner un jour pour eux. Et comme justement, ce jour-là, les cuisiniers s'étaient enivrés et qu'il n'y avait même pas de feu dans l'âtre, elle finit par céder à tant de prières et leur fit des plats succulents. Quand on les apporta à l'empereur, il ne put s'en rassasier. Mais, lorsqu'il appela le cuisinier chef, pour lui ordonner de n'en plus faire que de pareils, celui-ci raconta qu'il les avait confectionnés, et

l'empereur en demeura pensif.

Puis les autres fils d'empereurs vinrent lui raconter que le nouveau venu, un jour qu'ils banquetaient ensemble, s'était vanté de savoir où était *Ileana Simziana aux belles tresses d'or, qui fait verdier les champs et fleurir les fleurs*(4), et d'avoir même un morceau de ses tresses. Ce qu'entendant, l'empereur manda aussitôt la vaillante :

— Tu sais où est Ileana Simziana et tu ne m'en as rien dit, lui reprocha-t-il, toi à qui j'ai témoigné plus d'affection et d'estime qu'à tous les autres !

Il demanda à voir la tresse d'or, et ajouta : — Ordre de l'empereur : tu m'amèneras celle à qui appartient cette tresse, si tu ne veux point que ta tête aille rouler là où sont tes pieds !

La pauvre fille cherchait vainement à placer un mot : l'empereur lui coupa la parole. Elle s'en fut conter à son cheval ce qui s'était passé, et le cheval dit :

— Ne t'effraie point, maîtresse. Cette nuit même mon frère m'a fait savoir que celle à qui appartient la tresse d'or a été ravie par un dragon. Mais elle ne veut à aucun prix l'épouser avant qu'il ne lui ait ramené son haras de juments, et le dragon a beau se torturer l'esprit, il ne sait comment s'y prendre pour la satisfaire. Ileana se trouve maintenant dans les marécages de la mer. Va demander à l'empereur de te donner vingt navires, et les plus belles marchandises comme cargaison.

La jeune fille ne se le fit pas dire deux fois et s'en fut trouver l'empereur :

— Honneur et longue vie à toi, illustre empereur ! La mission dont tu m'as chargée, je m'en acquitterai, si tu veux bien me donner vingt navires, et de l'argent pour les charger des plus belles marchandises.

— Qu'il soit fait selon ton désir, répondit l'empereur, pourvu que tu m'amènes Ileana Simziana.

Les vaisseaux aussitôt prêts, on les chargea de marchandises. La fille de l'empereur s'embarqua sur le plus beau navire avec Clair-de-Soleil, et l'on partit. Ni vent ni vagues ne purent les arrêter et, après plusieurs semaines de navigation, ils arrivèrent aux marécages de la mer. La jeune fille, emportant une paire de babouches toutes brodées d'or et ornées de pierreries, débarqua avec Clair-de-Soleil et se mit à explorer le rivage. Ils aperçurent tout à coup des palais qui tournaient sur eux-mêmes pour être toujours face au soleil, et se dirigèrent de leur côté. En chemin ils rencontrèrent trois esclaves du dragon qui gardaient Ileana Simziana et qui, lorsqu'elles virent les merveilleuses babouches, ne purent en détacher leurs yeux. La fille de l'empereur prétendit être un marchand qui avait perdu sa route en mer.

Les esclaves s'en furent conter à leur maîtresse la rencontre qu'elles avaient faite. Et Ileana elle-même, à peine eut-elle de sa fenêtre aperçu le marchand, qu'elle sentit son cœur battre très fort sans savoir au juste pourquoi, et une grande joie l'envahir à l'idée qu'elle allait peut-être échapper au dragon. Car il était absent : elle l'avait envoyé à la recherche de ses juments.

Au récit des esclaves, elle alla trouver le marchand, qui attendait à la grille, pour voir elle aussi les fameuses babouches. Mais, lorsque le marchand lui dit avoir sur ses navires des marchandises encore plus belles et plus précieuses, elle finit par céder à ses prières et accepta d'aller à bord. Étant occupée à choisir, elle ne s'aperçut pas que les rameurs avaient éloigné le vaisseau du rivage ; et, grâce au bon vent qu'envoya Dieu alors, les navires filaient comme des flèches. Se voyant tout à coup au milieu de la mer, Ileana Simziana fit semblant d'être désolée, et gronda le

marchand de l'avoir trompée. Mais au fond d'elle-même elle priait Dieu de l'aider à échapper au monstrueux dragon.

Ils arrivèrent heureusement au rivage. Mais hélas ! la satanée mère du dragon, apprenant par ses esclaves qu'un marchand avait enlevé Ileana Simziana et fuyait par mer avec elle, s'était mise à leur poursuite. Et, à peine débarqués, ils l'aperçurent qui arrivait derrière eux telle une lionne, la gueule ouverte du ciel à la terre, vomissant des flammes comme un brasier.

Ileana Simziana comprit tout de suite qui les poursuivait. Elle le dit au marchand, qui l'avait prise en croupe sur Clair-de-Soleil, et se mit à pleurer à chaudes larmes.

La fille de l'empereur demanda à Clair-de-Soleil ce qu'elle devait faire pour échapper à ces flammes, qui commençaient à les brûler. Et Clair-de-Soleil répondit :

— Prends dans mon oreille gauche la pierre d'argile qui s'y trouve, et jette-la derrière toi.

Ainsi fit-elle, et ils continuèrent leur route comme l'éclair, tandis que derrière eux une montagne rocheuse s'élevait jusqu'au ciel.

La mère du dragon, s'agrippant de roc en roc, parvint à franchir la montagne et les serrait de près. Mais Ileana Simziana la vit, et avertit le marchand qui tira une brosse de l'oreille droite du cheval, son conseiller, et la lança en arrière. Une forêt touffue s'éleva, où n'aurait pu se glisser même le petit d'un fauve.

La mère du dragon, broyant des arbres, s'accrochant à des branches, sautant de cime en cime, parvint quand même à passer, et reprit sa poursuite comme un tourbillon. Ce que voyant, la fille de l'empereur demanda de nouveau conseil à son cheval, qui dit de prendre l'anneau de fiançailles au doigt d'Ileana Simziana et de le jeter en arrière. À peine l'eut-elle fait qu'une muraille de granit s'éleva jusqu'au ciel.

La mère du dragon, voyant bien qu'elle ne pourrait ni passer par-dessus cette muraille ni l'entamer, pensa périr de dépit. De rage et de douleur elle parvint à se hisser jusqu'à hauteur du trou que l'anneau avait laissé dans le mur, et de sa gueule immonde, se mit à souffler des flammes qui auraient atteint les fugitifs à trois heures de distance, pour les faire griller. Mais eux s'étaient assis au pied de la muraille, et se moquaient bien du feu de la sorcière.

La mère du dragon souffla tant et si fort, et si vainement, qu'elle en creva de rage sur place, en vrai démon qu'elle était. Ils attendirent qu'elle fût bien morte, puis le marchand mit son doigt dans le trou de l'anneau, comme le lui avait appris Clair-de-Soleil : la muraille disparut et l'anneau lui resta au doigt. Narguant la dépouille de leur ennemie, qu'ils laissèrent aux corbeaux, ils continuèrent leur route, et finirent par arriver à la cour de l'empereur.

Ils se présentèrent devant lui. L'empereur accueillit en grande pompe Ileana Simziana : il était fou de joie, et en devint amoureux au premier coup d'œil. Mais Ileana, en son for intérieur, n'était que tristesse et affliction : elle se désolait du mauvais sort qui lui donnait ainsi des maîtres successifs, tous plus odieux et plus laids les uns que les autres. Son cœur était tout à Fât Frumos, qui l'avait sauvée des mains du dragon, et elle n'avait d'yeux que pour lui.

Lorsque l'empereur voulut la forcer à l'épouser, elle lui dit :

— Illustre empereur, règne en paix sur ton empire. Mais moi je ne peux pas me marier tant qu'on ne m'aura rapporté mon haras au complet, les juments et l'étalon.

L'empereur aussitôt manda Fât Frumos :

— Tu iras me chercher, ordonna-t-il, le haras de ma bien-aimée. Que les juments y soient toutes, et l'étalon aussi. Il y va de ta tête.

— Puissant empereur, je viens à grand'peine de m'acquitter, au

péril de ma vie, de la mission dont tu m'avais chargé. Il est, à cette cour, tant de vaillants fils d'empereurs : Sa Majesté qui, au dire de chacun, a l'amour de la justice et la crainte de Dieu, ne pense-t-elle pas qu'il serait juste qu'un autre fût chargé de cette nouvelle mission ? Comment saurais-je trouver ces juments ? Où pourrais-je bien les prendre ?

— Je n'en sais rien. Sors-les de terre, sors-les de l'herbe verte, d'où tu veux enfin ; mais il me faut le haras de juments. Pars à sa recherche, et sans un mot de plus !

La fille de l'empereur s'inclina et sortit. Elle alla confier à Clair-de-Soleil les ordres qu'elle avait reçus, et le cheval dit :

— Va chercher neuf peaux de buffles, goudronne-les bien, et couvre-m'en. Ne crains rien, avec l'aide de Dieu tu parviendras encore à mener cette nouvelle mission à bonne fin. Mais sache que l'empereur finira par payer chèrement, lui aussi, sa conduite.

La jeune fille fit ce qu'avait demandé le cheval, et ils partirent. Après un long et pénible voyage ils arrivèrent aux rivages où paissaient les juments. Ils y trouvèrent un dragon, l'ancien ravisseur d'Ileana Simziana, qui errait comme un fou à la recherche du haras. Apprenant qu'Ileana lui avait été enlevée, et que sa mère était morte du dépit de n'avoir pu atteindre le ravisseur, le dragon se mit à jeter feu et flammes : il ne se sentait plus, il n'y voyait plus de rage. Et, lorsqu'il comprit qu'il avait justement le ravisseur devant lui, la colère et la douleur lui firent perdre tout sang-froid. Avec un rugissement de lion il se jeta sur la fille de l'empereur, qui gardait son calme et que le cheval encourageait. Quelle lutte ! Le cheval protégeait la jeune fille des coups du dragon : lorsqu'il le voyait prêt à frapper, il s'élevait d'un coup plus haut que le coursier du dragon, et l'épée n'atteignait que l'air ; mais quand se levait le glaive de sa maîtresse, Clair-de-Soleil fonçait subitement

sur la monture de l'adversaire, et le glaive taillait dans le vif. Ils combattirent à croire que le sol s'enfoncerait sous eux ! Enfin la fille de l'empereur put donner un coup oblique, qui trancha la tête du dragon. Ils laissèrent son cadavre aux corbeaux et aux pies, continuèrent leur route, et arrivèrent enfin à l'endroit même où paissaient les juments.

Là, le cheval dit à la jeune fille de grimper dans un arbre et de regarder à son tour. Elle obéit. Alors Clair-de-Soleil hennit trois fois, et les juments se rassemblèrent autour de lui. Tout à coup parut l'étalon, couvert d'écume et renâclant avec rage. Il vit Clair-de-Soleil au milieu de ses juments, se précipita furieusement sur lui, et la lutte s'engagea, épouvantable. Lorsque l'étalon chargeait Clair-de-Soleil il n'attrapait que les peaux de buffles, mais lorsque Clair-de-Soleil chargeait l'étalon il mordait à pleine chair. Et de se battre, de se battre, jusqu'à ce qu'enfin l'étalon, tout déchiré et sanglant, fut bien vaincu, tandis que Clair-de-Soleil échappait sain et sauf, grâce aux peaux de buffles. Alors la fille de l'empereur descendit de l'arbre, se remit en selle, et ils partirent, poussant devant eux tout le troupeau, tandis que l'étalon se traînait à grand'peine par-derrrière.

La jeune fille fit entrer le haras dans l'enceinte impériale, et alla prévenir l'empereur. Ileana Simziana sortit du palais et appela ses bêtes par leur nom. À sa voix l'étalon se secoua, et du coup retrouva toutes ses forces, sans trace de blessure.

Ileana Simziana dit à l'empereur de faire traire les juments, pour qu'ils pussent prendre un bain de leur lait(5). Mais personne ne pouvait s'approcher d'elles : elles ruaient à éventrer l'impudent. Ce que voyant, l'empereur s'adressa de nouveau à Fât Frumos, avec ordre de traire les juments.

La pauvre fille, désespérée de voir que c'était toujours sur elle

que retombaient les tâches les plus difficiles, et se sentant la conscience bien nette, éleva une prière à Dieu, confiante qu'il l'aiderait cette fois encore. Et il se mit à pleuvoir à seaux, avec une violence telle que les juments eurent tout de suite de l'eau jusqu'au jarret. Puis, aussitôt après, il gela à pierre fendre, et elles ne purent plus bouger du tout. Voyant ce miracle, la jeune fille remercia Dieu d'abord, de l'aide qu'il lui apportait, puis elle se mit à traire les juments.

L'empereur se consumait d'amour pour Ileana Simziana : il la regardait comme on regarde un cerisier mûr. Mais elle ne lui accordait aucune attention, et de jour en jour, sous un prétexte quelconque, remettait le mariage. Enfin elle lui dit :

— Je vois, illustre empereur, que tous mes souhaits ont été accomplis. J'en ai encore un ; puis nous nous marierons, je te le promets.

— Ma petite colombe, dit l'empereur, mon empire et moi-même sommes humblement soumis à tes ordres. Ne tarde plus une heure à exprimer ton désir car, tu le vois, je me meurs d'amour. Tes beaux yeux languissants me font perdre la tête et rêver tout éveillé : j'en deviens stupide !

— Eh bien, dit Ileana Simziana, apporte-moi le vase baptismal qui est conservé dans une petite église au-delà du Jourdain, et je serai ta femme.

Aussitôt l'empereur appela de nouveau Fât Frumos, et lui ordonna de faire en sorte d'accomplir au plus vite le souhait d'Ileana Simziana.

La jeune fille s'en fut aussitôt trouver Clair-de-Soleil.

— Voici la dernière épreuve, dit celui-ci, et la plus lourde. Mais aie confiance en Dieu, maîtresse : la fin approche, pour l'empereur aussi !

Ils firent leurs préparatifs et partirent.

Le cheval, qui savait tout (ce n'était pas pour rien qu'il était sorcier !), dit à sa maîtresse :

— Ce vase se trouve sur un autel, dans une petite église, sous la garde de nonnes qui ne dorment ni jour ni nuit. Mais, de temps à autre, un ermite vient prêcher parmi elles et, tandis qu'elles l'écoutent, une seule reste de garde. Si nous pouvions arriver juste à ce moment-là, ce serait une chance ; sinon, Dieu sait combien il nous faudra attendre, car c'est le seul moyen.

Ils allèrent donc jusqu'au Jourdain, le traversèrent, et parvinrent à la petite église. Leur étoile voulut que juste avant eux arrivât l'ermite, qui avait aussitôt appelé toutes les religieuses au chapitre. Celle qui restait, fatiguée d'une longue garde, sentit le sommeil l'envahir. Mais, par précaution, elle se coucha en travers de la porte, se disant qu'ainsi personne ne pourrait entrer à son insu.

Clair-de-Soleil dit à sa maîtresse ce qu'elle devait faire pour se saisir du vase sacré. La jeune fille se glissa tout doucement jusqu'au mur, et le suivit sur la pointe des pieds jusqu'à la porte. Là, légère comme une chatte, elle sauta par-dessus le seuil sans même effleurer la religieuse profondément endormie, prit le vase baptismal, sortit comme elle était entrée, remonta à cheval, et tourna bride à toute allure.

La nonne se réveilla au bruit, fut debout d'un bond, s'aperçut aussitôt du larcin et se prit à se lamenter. C'était à vous remuer les entrailles. Les autres religieuses, accourues, joignirent leurs lamentations aux siennes devant le malheur qui les frappait. Mais l'ermite, voyant que c'en était fait du vaisseau sacré, se tourna du côté par où la fille de l'empereur s'était enfuie avec Clair-de-Soleil, s'agenouilla et, levant les mains, lança cette malédiction :

— Seigneur, Seigneur Dieu, fais que l'impie qui a osé porter sa

main sacrilège sur le saint vase de ton baptême devienne femme si c'est un homme, et homme si c'est une femme !

La prière de l'ermite fut aussitôt exaucée, et la fille de l'empereur devint un beau gaillard, qui faisait plaisir à regarder.

Quand il se présenta à l'empereur, celui-ci resta tout étonné du changement. Il ne pouvait en croire ses yeux : son messenger semblait avoir plus de prestance, plus de hardiesse qu'au départ ! Lui remettant le vase baptismal, Făt Frumos dit :

— Puissant empereur, j'ai accompli toutes les missions dont tu m'as chargé. Je pense avoir maintenant terminé mon service. Sois heureux et règne en paix, aussi longtemps que le voudra la miséricorde de Dieu.

— Je suis content de tes services, dit l'empereur. Sache qu'après ma mort, c'est toi qui monteras sur mon trône, car je n'ai point d'héritier jusqu'ici. Et si Dieu m'en donnait un, tu serais sa main droite.

Ceci fut dit en présence de tous les hauts dignitaires et des autres fils d'empereurs.

Ileana Simziana, voyant son dernier souhait exaucé, résolut de se venger de l'empereur, qui avait toujours chargé son cher Făt Frumos de toutes les entreprises dangereuses où il aurait pu périr. Pourquoi, pensait-elle, l'empereur n'était-il pas allé lui-même quérir le vase sacré ? Ce lui eût été plus facile, puisque tout le monde lui devait obéissance.

Elle ordonna de faire chauffer le lait de ses juments, pour que l'empereur et elle, pussent s'y baigner ensemble. Et, quand ils furent au bain, elle fit venir l'étalon pour leur souffler de l'air frais. Mais l'étalon soufflait d'un naseau, vers elle, de l'air frais, et de l'autre, vers l'empereur, un air si brûlant que ses entrailles mêmes en furent consumées et qu'il mourut sur-le-champ !

La mort du puissant empereur fit grand bruit dans tout l'empire, et l'on accourut de toute part pour lui faire des funérailles vraiment impériales. Puis Ileana Simziana dit à Făt Frumos :

— C'est toi qui m'as amenée ici, toi qui m'as ramené mes juments, toi qui as tué mon ravisseur, le dragon, toi qui m'as apporté le vase baptismal : c'est toi qui seras mon mari ! Allons nous baigner ensemble, puis nous nous marierons.

— Puisque tu m'as choisi, répondit Făt Frumos, je t'épouserai. Mais dans notre maison, sache-le, je veux que ce soit le coq qui chante !

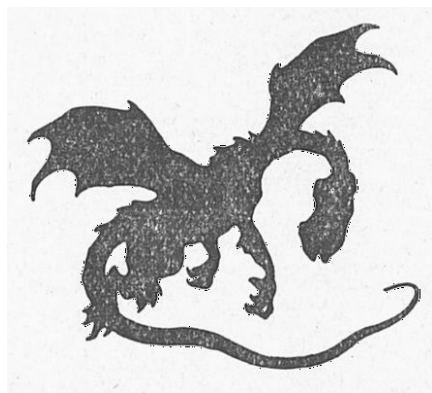
Ils tombèrent d'accord et entrèrent au bain. Ileana fit venir son étalon pour attédir le lait, le nouvel empereur fit aussi venir Clair-de-Soleil, et les deux chevaux rivalisèrent de zèle : c'était à qui rendrait le bain plus agréable à son maître.

Le lendemain Ileana Simziana et Făt Frumos se marièrent. Puis ils montèrent sur le trône de l'empire. Les festivités durèrent trois semaines, et tous se réjouissaient de la vaillance et des exploits du nouvel empereur que Dieu leur avait donné.

Ils régnèrent avec justice et piété, protégeant les pauvres et n'opprimant personne. Et s'ils ne sont pas morts ils règnent encore.

J'ai assisté moi aussi, bouche bée, à toutes les fêtes, du dehors, bien sûr, car il n'y a point de place pour qui n'est pas invité, et comment l'aurais-je été ?

*Et puis je suis monté en selle
Et vous ai conté la nouvelle.*



Le trou du vent



L était un pauvre homme, mais très pauvre, et qui avait une ribambelle d'enfants.

Pendant une famine, il dut travailler toute une semaine pour avoir une seule mesure de blé. Il s'en alla le faire moudre et, comme il sortait du moulin avec sa mesure de farine, un grand vent s'éleva qui la lui dispersa toute. Fou de rage : « Ah ! mais je ne vais pas me laisser faire comme cela, moi ! »

cria-t-il. Et il fit un gros bouchon de paille et s'en fut.

— Où t'en vas-tu, compère ? lui demandait-on.

— Je m'en vais boucher le trou du vent, qui m'a pris toute ma mesure de farine.

— Mais où le trouveras-tu ?

— Où qu'il soit, j'irai !

Marchant toujours, ne voilà-t-il pas qu'il rencontre le Bon Dieu et saint Pierre, qui en ce temps-là se promenaient parfois sur terre.

— Où t'en vas-tu, brave homme ?

— Voilà, je m'en vais de par le monde.

Mais le Bon Dieu lui dit :

— Ne va pas plus loin, mon ami. Prends cette noix, mais, jusqu'à ce que tu sois rendu à ta maison, ne dis point : « Noix, veux-tu t'ouvrir ».

Notre homme, la noix en poche, prit le chemin du retour. La nuit venue il demanda, dans une chaumière, la permission de coucher là.

— D'où viens-tu, l'ami ? lui dit l'autre.

— Je m'en allais boucher le trou du vent, et puis voilà qu'en route j'ai rencontré un fou qui m'a donné une noix. Mais il ne faut pas que je dise : « Noix, veux-tu t'ouvrir »... Qu'est-ce que ça peut bien signifier ?

Alors l'hôtesse, perfide : « Voyons ta noix », dit-elle. Et, la prenant, elle la lui change. Puis dans un coin, secrètement, elle s'en va dire : « Noix, veux-tu t'ouvrir ». Et à ces mots, puissance divine, il sortit de la noix un bétail innombrable, brebis, chevaux, agneaux, toute une fortune !

Notre brave homme, le lendemain, aussitôt rendu, de dire à son tour : « Noix, veux-tu t'ouvrir. » Mais il pouvait attendre !

— Hé, que la foudre de Dieu tombe sur ce sale vent et que le diable emporte ce vieil imbécile ! Je m'en vais boucher le trou du vent et rosser le vieux qui s'est moqué de moi.

Et il rencontra de nouveau le Bon Dieu. Seulement le Bon Dieu, en sa puissance, avait pris un autre aspect, et notre homme ne le reconnut point.

— Où t'en vas-tu, l'ami ?

— Boucher le trou du vent, et tuer le vieux qui s'est moqué de moi.

— Tiens, mon ami, prends cet âne. Mais garde-toi de dire, avant d'être rendu : « Mon âne, fais de l'or ».

— Je m'en garderai.

Et, revenant sur ses pas, il s'arrête à la même chaumière. Cette fois-ci on lui donne à boire et à manger, et après avoir bien riboté il s'endort sur son banc. Mais il y avait près de là un camp de tziganes. L'hôte s'en va acheter leur âne et, pendant la nuit, change celui de notre homme.

Celui-ci, le lendemain, se lève, prend son âne et s'en retourne chez lui : « Allons, mon âne, fais de l'or ».

Ah bien oui ! De rage, le pauvre homme prend une barre de fer et éventre l'âne. Bien en vain !

— Ah, cette fois, le bandit ne m'échappera point !

Il repart de nouveau, à la recherche du vieux et pour boucher le trou du vent, et il rencontre encore une fois le Bon Dieu :

— Tiens, mon ami, prends cette béquille. Mais, avant d'être rendu chez toi, ne dis point : « Béquille, prends ta marche. »

Il revient sur ses pas avec sa béquille, et s'arrête à la même chaumière. On le régale encore mieux que la fois d'avant, et l'homme et la femme décident, s'ils peuvent encore lui prendre sa béquille, de le tuer ensuite pour qu'il ne les soupçonne pas.

— Écoute, femme, dit le mari, descendons à la cave avec cette béquille et fermons bien la porte. Puis nous dirons : « Béquille, prends ta marche ».

Ils s'enferment donc à la cave. Mais voilà que la béquille se met à leur taper dessus et à les battre comme plâtre !

— Hé, l'ami, on te rendra et âne et noix, mais tire-nous de là, je t'en supplie !

Notre homme les laissa d'abord être bien battus, puis il prit l'âne, la béquille et la noix et s'en retourna chez lui.

Il était devenu si riche que le bruit en parvint jusqu'à l'empereur. Il avait tant d'or qu'il pouvait en semer, et le blé qui poussait était

tout en or. Ce qu'apprenant, l'empereur envoya deux émissaires pour lui demander de la semence : il voulait aussi avoir un champ d'or. Mais notre homme n'entendait point de cette oreille :

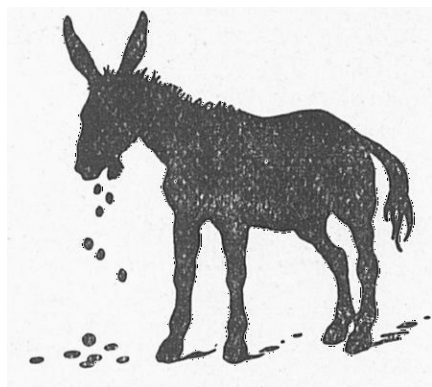
— Qu'on dise à l'empereur que je refuse. Nous verrons bien ce qui m'arrivera.

À cette nouvelle, l'empereur se mit fort en colère et prépara son armée pour partir en guerre contre l'insolent. Il prit la tête comme de juste et, arrivé devant la maison de notre homme, lui cria de se montrer. Lui, qui s'habillait toujours en bon paysan, mit sa béquille sous son gros manteau de laine soutachée et parut sur le seuil. L'empereur ressentit quelque honte à venir avec tant de milliers d'hommes lutter contre un seul :

— Eh bien, l'ami, dit-il, à toi d'abord. Montre ce que tu peux...

— Très bien, empereur, viens là. Béquille, prends ta marche : deux fois pour chaque soldat, neuf fois pour l'empereur !

La béquille du Bon Dieu, frappant toujours à la tête, affola si bien l'empereur et ses soldats qu'ils furent trop heureux de se sauver, laissant notre homme vivre en paix, dans une abondance comme j'en souhaite à mes enfants.



L'homme de pierre



Il était une fois,... ce qu'on ne verra plus. Mais si ce n'était arrivé, on ne le conterait point. Quand le tout petit peuplier portait des poires et l'osier des violettes, quand les ours se battaient les flancs de leur queue tandis que loups et agneaux fraternisaient en s'embrassant, quand on ferrait les puces avec quatre-vingt-dix-neuf kilos de fer à chaque patte et qu'on les lançait dans le ciel pour en rapporter des histoires, quand la mouche écrivait sur les murs...

Plus menteur que moi qui ne me croit pas !

Il était donc un empereur et une impératrice, jeunes et beaux tous les deux, mais qui n'avaient pas d'enfants.

Un jour, un moricaud lippu vint trouver l'empereur et lui dit : « J'ai appris, illustre empereur, que l'impératrice n'a pas d'enfants. Qu'elle boive une infusion des herbes que voici, elle en aura. » L'empereur fit donner au moricaud un cheval de ses écuries

et de magnifiques habits dorés, et il remit les herbes à l'impératrice qui appela sa cuisinière et, sans lui dire ce qu'étaient ces herbes, lui en fit préparer une infusion. La cuisinière obéit, mais, dans son ignorance, avant de présenter l'infusion à l'impératrice, elle y goûta. Et, lorsque les temps furent révolus, l'impératrice et la cuisinière mirent au monde, en même temps, deux petits seigneurs plus beaux que le jour : l'un s'appela Dafin et l'autre Afin⁽⁶⁾.

Un jour l'empereur, partant en guerre, laissa les pouvoirs à son fils et lui remit un gros trousseau de clés :

— Toutes les pièces qu'ouvrent ces clés, mon fils, tu peux y entrer, dit-il. Mais de celle qu'ouvre la clé d'or, ne t'en approche pas : il t'arriverait malheur.

Après le départ de l'empereur, son fils fit le tour des différentes pièces : il y vit des monceaux de pierreries superbes, mais elles ne l'attiraient pas. Devant la chambre à la clé d'or il s'arrêta, songeant aux ordres de son père... L'impatience l'emportant, il entra. Il n'y avait là qu'une lunette de cristal. Mais lorsqu'il regarda à travers cette lunette, il vit un palais tout en or, si éblouissant qu'on aurait plutôt pu regarder le soleil ; et dans ce palais, *la princesse Kyriline, frêle jeune fille, fleur de beauté, belle comme une fée.*

Il resta longtemps à la contempler. Puis il remit la lunette en place et quitta la chambre, les yeux pleins de larmes.

L'empereur, victorieux, fut bientôt de retour. Mais il ne vit point son fils s'avancer joyeusement à sa rencontre : l'impératrice l'accueillit seule, et lui apprit que le jeune homme était malade. L'empereur comprit aussitôt d'où venait cette maladie. Il appela tous les docteurs et doctresses du monde, mais ils furent unanimes à lui dire que, tant qu'on ne lui donnerait pas la princesse Kyriline pour femme, le jeune homme ne guérirait point. L'empereur envoya

ambassade sur ambassade à la princesse, mais ce fut en vain : son père ne voulait pas la marier.

Ce qu'apprenant, le fils de l'empereur décida d'aller demander lui-même la main de la princesse Kyraline. Il le dit à son inséparable Afin, et un beau jour ils partirent tous deux et furent bientôt hors de vue. Ils allèrent longtemps, « jour d'été jusqu'à la nuitée », et arrivèrent enfin chez la mère du Crivätz, ou Vent du Nord. Ils frappèrent à la porte : une vieille toute ridée vint leur ouvrir, et leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils la prièrent de leur donner l'hospitalité jusqu'au lendemain, et de leur dire le chemin qui conduisait à l'empire de la princesse Kyraline.

La vieille les regarda avec compassion et leur dit :

— Je vous laisserais entrer bien volontiers, mais je crains que mon fils n'arrive, et il vous transformerait en glaçons. Allez plutôt chez ma sœur cadette : elle pourra peut-être vous donner l'hospitalité et vous indiquer votre chemin.

Les deux jeunes gens, reprenant leur route, arrivèrent chez la mère du Vent Furieux. Mais ils ne purent davantage s'y arrêter, et arrivèrent enfin chez la mère du Vent Printanier. Ils frappèrent à la porte : une femme élancée, jeune et belle, leur ouvrit et, voyant le fils de l'empereur, lui dit :

— Je sais, cher Fât Frumos, que tu veux aller demander la main de la princesse Kyraline. Mais tu ne pourras arriver à son empire sans l'aide de mon fils : reste donc chez moi avec ton compagnon. Il faut seulement que je vous cache bien, car si mon fils apprenait qu'il y a ici des hommes de l'autre bord, il vous tuerait.

Là-dessus elle frappa trois fois dans ses mains et un oiseau d'or, aux yeux d'émeraude, au bec de diamant, sauta à bas du poêle où il était perché, cacha les deux jeunes gens sous ses ailes, et remonta à sa place.

Sur ces entrefaites, on entendit le doux bruissement d'un vent qui amenait un parfum de roses et de romarin : la porte s'ouvrit toute seule, et un beau jeune homme entra, aux longs cheveux d'or, aux ailes d'argent, qui tenait à la main une houlette de toutes sortes d'herbes et de fleurs tressées. À peine entré :

— Mère, dit-il, cela sent l'homme ici.

— Il te semble, mon chéri. Que feraient donc ici des hommes de l'autre bord ?

Le Vent s'apaisa, se mit à table et, après avoir bu une jatte de lait de biche et de l'eau de violettes dans un vase d'albâtre, il se prit à conter de bonne grâce.

Ce que voyant, sa mère lui demanda :

— Dis-moi, mon fils, où est donc l'empire de la princesse Kyraline, et comment faudrait-il faire pour parvenir à l'épouser ?

— Ah ! mère, il n'est pas facile de répondre à ta question. Mais enfin, pour te faire plaisir...

« L'empire de la princesse Kyraline est à dix ans de route d'ici. On ferait pourtant le chemin en un clin d'œil, en allant dans la forêt noire, où coule le torrent de bitume qui lance jusqu'au ciel des jets de pierres et de feu, et en montant sur le tronc qui permet aux mauvaises fées de traverser le torrent...

« Mais qui m'entend et le raconte à d'autres aura les jambes pétrifiées jusqu'aux genoux...

« Une fois dans l'empire de la princesse Kyraline, l'audacieux devra faire du tronc un cerf en or, et se cacher dedans pour arriver à la chambre de la princesse et l'enlever...

« Mais qui m'entend et le raconte à d'autres sera pétrifié jusqu'à la ceinture...

« Une fois qu'il l'aura épousée, la mère du Crivatz, dépitée, enverra un marchand ambulant qui vendra de belles chemises, plus

fines que toiles d'araignées. La princesse Kyraline en achètera et, si elle ne prend soin de les mouiller de larmes de tourterelle, à peine aura-t-elle passé une chemise qu'elle en mourra...

« Qui entend ceci et le raconte à d'autres sera pétrifié des pieds à la tête. »

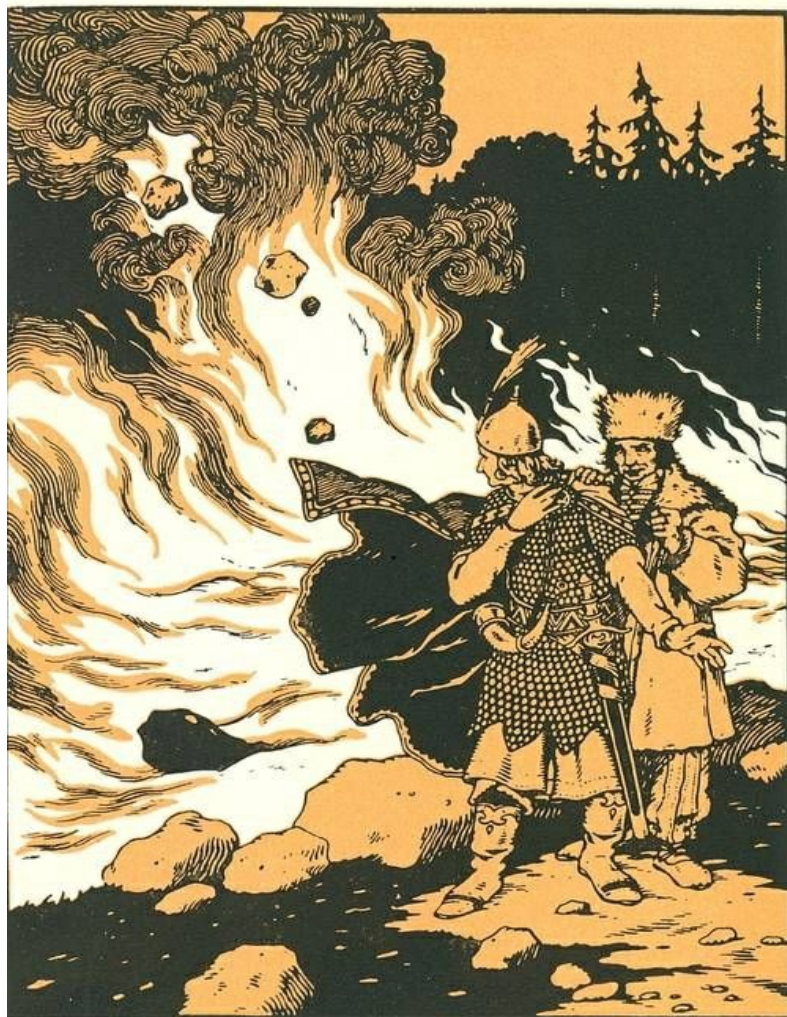
Tandis que le Vent contait, le fils de l'empereur s'était endormi. Mais son ami, lui, ne dormait pas et avait tout entendu.

Le lendemain, quand le Vent Printanier fut sorti, Dafin, le fils de l'empereur, demanda à la mère du Vent si elle avait pu apprendre quelque chose. Mais elle, craignant d'être pétrifiée aussitôt, lui dit qu'elle n'avait rien appris du tout.

Alors les deux jeunes gens reprirent leur route, « jour d'été jusqu'à la nuitée ». Vers le coucher du soleil, ils entendirent un grand mugissement, un vacarme assourdissant, et virent un gros torrent de bitume enflammé qui lançait des pierres jusqu'au ciel. Le fils de l'empereur s'effraya fort, mais le fils de la cuisinière lui dit :

— Ne crains rien, entre avec moi dans cette forêt et fais, en tout point, comme je te l'indiquerai.

L'HOMME DE PIERRE



Ils virent un gros torrent de bitume enflammé.

Vers le milieu de la forêt Afin aperçut le tronc enchanté. Ils l'enfourchèrent tous deux, piquèrent trois fois de l'éperon, et le tronc devint un chariot traîné par douze chevaux de feu qui, en un instant, s'élevèrent aussi haut que le Vent Furieux et redescendirent tout droit devant la porte de la princesse Kyraline.

Les jeunes gens mirent pied à terre, tandis que le chariot redevenait tronc. Ils se trouvaient devant un palais de saphir, dont les portes étaient en bois de cyprès ; et à une fenêtre se tenait la princesse Kyraline, en une robe d'or brodée de perles fines. À peine eut-elle aperçu le fils de l'empereur qu'elle en tomba malade d'amour, mais malade à en mourir.

Son pauvre père essaya de tout pour la sauver, rien n'y fit. Enfin une vieille vint, qui dit :

— Longue vie à toi, illustre empereur ! Si tu veux que la princesse guérisse, cherche donc le cerf d'or qui chante mieux que tous les oiseaux ensemble, et garde-le au palais trois jours seulement : tu verras comme elle se remettra.

L'empereur fit crier par ses hérauts, dans tout l'empire, que l'on recherchât le cerf d'or. Au bout de trois jours, Afin frappa trois fois sur le tronc enchanté, qui devint un beau cerf en or. Il y fit entrer Dafin, et s'installa devant le palais.

L'empereur, l'apercevant, descendit lui-même, et s'informa si le cerf n'était pas à vendre.

— À vendre, non, mais à louer, répondit Afin.

— Eh bien, que demandes-tu pour me le laisser seulement trois jours ?

— Un millier de pièces d'or.

Le marché aussitôt conclu, l'empereur fit entrer le cerf dans la chambre de la princesse Kyraline et s'en fut à ses affaires.

Dès que le cerf se vit seul avec la princesse, il se mit à chanter,

avec tant d'âme que les pierres et le bois en pleuraient. La princesse Kyraline s'endormit, et le fils de l'empereur sorti du cerf le temps de la baiser au front, puis y rentra.

Le lendemain la princesse raconta à ses femmes avoir rêvé deux fois qu'un beau jeune homme l'embrassait. Alors l'une d'elles, plus avisée, lui dit :

— Dès que le cerf chantera, Madame, faites semblant de vous endormir ; et, quand vous sentirez que quelqu'un vous embrasse, mettez la main sur lui.

À la tombée de la nuit, le cerf se mit à chanter, douloureusement. La princesse Kyraline fit semblant de dormir, et quand Fât Frumos vint l'embrasser, elle le serra dans ses bras, disant : « Tu ne m'échapperas plus désormais, je t'ai trop attendu ! » Sur quoi nos tourtereaux se becquetèrent jusqu'au matin.

Vers midi l'empereur entra avec le fils de la cuisinière, qui devait reprendre le cerf. Mais la princesse Kyraline pleurait toutes ses larmes et ne voulait à aucun prix s'en séparer. Alors Afin lui dit tout bas :

— Demande à accompagner le cerf jusqu'à la sortie de la ville. Il y a là un char, attelé de douze chevaux de feu, qui nous attend pour nous mener dans l'empire de Fât Frumos, ton bien-aimé.

Aussitôt la princesse Kyraline adressa cette requête à l'empereur, qui y accéda ; et l'on conduisit le cerf, en grande pompe, jusqu'aux confins de la ville. Là, Afin frappa trois fois sur le flanc du cerf, et il en sortit un char attelé de douze chevaux de feu. Prenant la princesse Kyraline d'une main et Dafin de l'autre, il sauta dans le char, en un instant ils furent hors de vue et, après un long voyage, ils finirent par arriver à nos bords et dans leur pays.

L'empereur, apprenant le retour de son fils, vint au-devant de lui avec une nombreuse escorte, puis les accompagna au palais. Il y eut

une noce vraiment impériale, qui dura trois jours et trois nuits ; après quoi l'empereur fit monter Dafin sur le trône à sa place.

Un jour que la princesse Kyraline était à sa fenêtre et regardait sur la route, elle vit un marchand ambulant qui avait des chemises à vendre. Elle le fit monter, lui acheta deux chemises plus fines que toiles d'araignées et, sans tarder, en revêtit une. Mais elle tomba bientôt si malade qu'on la croyait perdue.

Ce qu'apprenant Afin, le fils de la cuisinière, entra vers minuit dans la chambre où dormait la jeune impératrice, l'aspergea abondamment de larmes de tourterelle, et s'en fut. Mais les gardes qui veillaient à la porte allèrent l'accuser auprès de l'empereur Dafin d'avoir jeté un sort à l'impératrice.

Dafin, fou de colère, ordonna que son ami de toujours fût décapité. Arrivés au lieu de l'exécution, Afin dit :

— Que Dieu te donne longue vie, empereur ! Au nom de l'amour fraternel que je t'ai toujours témoigné, rassemble, je t'en prie, tous les hauts dignitaires de l'empire, car j'ai quelque chose de très grave à dire devant eux. Après quoi tu pourras me faire décapiter.

L'empereur fit aussitôt assembler le conseil de l'empire, auquel assistait aussi la princesse Kyraline. Puis il fit amener Afin :

— Eh bien, dis, scélérat, ce que tu as à dire !

Alors Afin commença en ces termes : « Il était une fois un fils d'empereur qui, s'étant pris d'amour pour une princesse des autres bords... », et il conta tout au long leur histoire, tout ce qui s'était passé chez le Vent Printanier et comment il avait agi en conséquence. Mais, lorsqu'il en arriva au moment où ils avaient enfourché le tronc enchanté et passé le torrent de bitume, Afin était de pierre jusqu'aux genoux...

Il continua néanmoins et, lorsqu'il arriva au moment où il avait fait entrer Dafin dans le cerf en or, il était de pierre jusqu'à la

ceinture...

L'empereur et l'impératrice, voyant son innocence, pleuraient et le suppliaient de s'arrêter. Mais il continua, et lorsqu'il eut fini de raconter comment, pour sauver la vie de la princesse Kyraline, il avait aspergé celle-ci de larmes de tourterelle, Afin était pétrifié des pieds à la tête.

Dafin et la princesse le pleurèrent trois jours et trois nuits. Et ils firent mettre dans leur chambre le corps pétrifié de leur bienfaiteur, pour l'avoir toujours sous les yeux.

Des années passèrent, et un enfant leur naquit.

Un matin, Dafin empereur conta à l'impératrice qu'il avait rêvé d'une femme, tout habillée de blanc, qui lui disait : « Si tu veux ramener à la vie ton bon frère Afin, sacrifie ton enfant et enduis la pierre de son sang. »

L'impératrice répondit qu'elle avait fait le même rêve et, sans hésiter, ils sacrifièrent leur enfant. À peine fut-elle touchée par le sang qu'un frisson secoua la pierre et Afin, revenant à la vie, dit :

— Ah ! Seigneur, que j'ai dormi d'un lourd sommeil !

— Eh ! frère, répondit l'empereur, tu dormirais encore si nous n'avions sacrifié notre enfant pour t'asperger de son sang.

Alors Afin se fit une entaille au doigt, et laissa couler son sang sur le pauvre petit, qui se ranima aussitôt.

L'empereur, de joie, ordonna par tout l'empire de grandes réjouissances.

*J'y fus, et puis montai en selle
Pour vous conter aussitôt la nouvelle.*



Les deux compères



LS se sont rencontrés à un carrefour, chacun un sac sur le dos. Pacala avait de la mousse dans le sien, et Tandala des noix de galle.

— Bien le bonjour.

— Bien le merci.

— Qu'as – tu dans ton sac ?

— De la laine, dit Pacala, que je m'en vais vendre. Et toi ?

— Des noix, que je porte au marché, moi aussi.

Ils marchèrent de conserve, un moment, en silence.

— Sais-tu à quoi je pense, l'ami ? dit Pacala.

— À quoi ?

— Si on changeait de sac ?

— Oui, mais sans avoir regardé dedans, dit Tandala, avec la même arrière-pensée.

Et de changer. Et de s'en aller bien vite, chacun de son côté, pour n'être pas découverts, se disant :

— Hi ! que j'ai donc bien attrapé l'autre !

À peine seul, chacun ouvre son sac. Mais Pacala trouve des noix de galle, et Tandala de la mousse.

Les voilà revenus sur leurs pas, en courant :

— Dis donc, tu prétendais me donner des noix ! Pourquoi m'as-tu trompé ?

— Et toi, tu n'as pas parlé de laine ? Pourquoi m'as-tu donné de la mousse ?

Et de s'injurier, pleins de dépit. Puis, se calmant :

— Allons, l'ami, faisons alliance.

— Tope-là ! Nous sommes faits pour nous entendre.

Ils échangent leur sang, se jurent à la vie à la mort, et repartent ensemble, frères. Chemin faisant ils rencontrent un pope, qui était à cheval :

— Où allez-vous, les garçons ?

— Trouver notre subsistance où nous pourrons.

— Voulez-vous entrer à mon service ?

— Pourquoi pas ?

— Quels gages demandez-vous ?

— Trois cents *lei*(7) Mais qu'aurons-nous à faire ?

— Ah, mes amis ! j'ai une vache : elle fait bien ses neuf lieues en paissant chaque jour, puis ses neuf charretées de bouse ! Je vous donnerai ce que vous demandez pour vous occuper d'elle : que l'un la mène paître et l'autre nettoie l'étable. D'accord ?

— D'accord. Nous serons mieux que nous n'avons jamais été, même dans le sein de notre mère !

Et les voilà engagés.

Pacala, prenant la vache par son licou, la mena sur une colline et l'y lâcha pour la faire paître. Tandala resta à nettoyer l'étable.

Pauvre de lui, sur la colline ! La vache n'y prit qu'une poignée d'herbe, puis s'en fut continuer sur une autre colline, puis sur une

autre encore, et ne reprit le chemin du logis que le soir, ses neuf lieues faites. Les jambes et les os de Pacala en savaient quelque chose !

Tandala, lui, nettoyait la bouse, dont il y avait certes neuf charretées. Mais il ne fallait pas que sa bêche ou sa pelle touchât le sol. Au moindre effleurement, attrape ! Gifle du pope.

Les deux compères se retrouvèrent le soir.

— Comment as-tu passé la journée, à l'étable ?

— Hi ! comme au paradis du Bon Dieu. On prend le fumier avec une petite pelle, et à chaque pelletée le bon pope te donne une hostie. Et ainsi de suite : une petite pelletée, une hostie... Mais toi, sur la colline ?

— Hé, hé, j'étais bien mieux que toi ! Cette vache est sage comme une image. Elle ne faisait que me suivre. Si j'avais pensé qu'elle fût aussi tranquille, j'aurais emporté ma peau de mouton pour me coucher dessus ou, si je ne dormais pas, une chaise que j'aurais simplement changée de place de temps à autre, quand la vache n'aurait plus rien eu à paître autour d'elle.

Puis, au bout d'un instant :

— Tu sais, dit Pacala, je suis vraiment ankylosé d'être tant resté sur place. On peut peut-être changer, demain : je resterai à l'étable et tu prendras la vache.

— Entendu ! répond Tandala, tout joyeux.

Et le voilà parti sur la colline, une porte sur le dos en guise de bois de lit, et une chaise à la main, pour bien se reposer.

Se reposer ? Ah, le pauvre ! La vache le promena ses neuf lieues jusqu'au soir ; et lui tirait la langue à courir après elle, avec sa porte sur le dos et sa chaise à la main !

Cependant Pacala, à l'étable, voyait trente-six chandelles sous les gifles que lui administrait le bon pope en guise d'hosties.

— Hé là, frère, dit-il le soir à Tandala, en fait de petite pelletée et d'hostie, ç'a été une gifle à chaque pleine pelle. Ce n'est pas ce que tu disais !

— Je suis heureux de t'entendre ! Et toi, qui m'as presque estropié avec ta dégingandée de vache, bonne à jeter aux loups...

Et de se lancer injures et reproches. Après quoi ils se réconcilièrent.

Les voilà tous deux maintenant qui complotent, la nuit tombée :

— Va donc, frère, écouter à la fenêtre : que dit le bon pope de nous ?

C'est Pacala qui s'en va épier. Or qu'entend-il ?

— Femme, femme(8), appelait le pope, va donc voir si ces coquins-là dorment. Aujourd'hui, si la bêche de Pacala enfonce tant soit peu davantage près du pilier est de la maison, elle frappait les bords du chaudron aux bonnes pièces.

— Ah ! père pope, se dit Pacala, c'est donc pour cela que tu ne voulais pas que je touche le sol de ma bêche ! Et, s'en retournant auprès de Tandala :

— Vite, couchons-nous dans la crèche et ronflons. Vite !

La femme du pope, les voyant couchés, rentra dans la maison. Et Pacala, derrière elle, s'en fut de nouveau écouter à la fenêtre.

— Eh bien ? demanda le pope.

— Ils dorment à poings fermés, à couper du bois dessus sans qu'ils se réveillent. Nous pouvons être tranquilles.

Aussitôt Pacala d'aller retrouver Tandala :

— Tu sais, là, près du pilier, il y a un chaudron plein d'argent. Allons le déterrer.

Ils vont au lieu dit avec bêche et pelle et, à peine touche-t-elle le sol, que la bêche heurte le bord du chaudron. Ils le sortent à eux deux, l'attachent à une longue perche et les voilà partis, pas mal en

fonds, après n'avoir servi que deux jours !

Ils marchent et marchent encore puis, arrivés à une petite clairière au milieu d'une forêt, ils s'arrêtent, fatigués, et posent le chaudron auprès d'eux. Tandala s'étend, pour que Pacala lui cherche ses poux. C'est, comme on sait, le meilleur moyen de s'endormir. Et Tandala s'endort.

Pacala n'en attendait pas plus :

— Dieu est bon ! À moi le chaudron.

Et, se levant doucement, il pose sur un bonnet la tête de Tandala endormi, prend sur son dos le chaudron suspendu à la perche et décampe sans bruit, à travers la forêt.

Oui, mais derrière lui ?... Tandala, à son réveil, ne trouve plus ni frère ni chaudron. Que devenir ?

Il cherche dans un tilleul, y découvre de jeunes branches, en coupe une, se tresse de l'écorce un bon fouet et, le faisant tourner et claquer, part, en criant comme un charretier après ses bœufs :

— Ho, le Gris ! Allons, le Cornu !

Au bout de quelque temps, veine ! n'entend-il pas :

— Hé, l'ami, hé !

— Quoi donc ?

— Arrête voir.

Aussitôt Tandala de recommencer ses cris de « Hue ! » et de « Ho ! » et de rester sur place.

Déconvenue de Pacala, sortant du fourré avec son chaudron :

— Oh ! que le diable t'emporte ! C'était toi ?

— Et qui voulais-tu que ce soit ? Où pensais-tu donc aller sans moi, avec le chaudron ?

Force fut à Pacala de s'entendre avec son compère. Et les voilà partageant pièce à pièce : une à toi, une à moi... Mais ils eurent beau faire, Pacala finit tout de même par s'en tirer avec deux liards

de plus !

Après quoi ils s'en retournèrent chacun chez soi, car ils étaient mariés l'un et l'autre.

Mais la femme de Tandala ne cessait de harceler Pacala :

— Donne-moi, donne-moi ces deux liards.

Et Tandala à l'unisson.

— Laisse donc, disait Pacala, je te les donnerai.

— Quand ?

— Mais ces jours-ci.

Et « ces jours-ci » ne venaient toujours pas, et Tandala ne sortait plus de chez Pacala.

Quelle idée ne vint-il pas un beau jour à Pacala, plus malin que jamais :

— Dis donc, femme, je ne sais plus comment me débarrasser de Tandala. Je vais faire semblant de mourir, et l'on me conduira à l'église.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le voilà dans son cercueil, à l'autel, et sa femme de retour à la maison.

À peine y était-elle qu'elle entendit devant le porche :

— Hé, belle-sœur, hé ! mon frère est-il là ?

Et de répondre, pleurant et se lamentant :

— Hélas, le pauvre, il est mort ! Je l'ai conduit tout à l'heure à l'église.

— Ça, je n'en crois rien ! Je vais y voir.

Tandala s'en fut à l'église, et se mit aux aguets derrière la porte :

— S'il n'est pas mort, il faudra bien toujours qu'il sorte...

Mais, autre complication ! Le bedeau de l'église faisait partie d'une bande de voleurs qui cambriolaient chaque jour quelque part. Ils étaient onze, douze avec le bedeau. Cette fois, ils venaient de mettre la main sur beaucoup d'or. Au moment de le partager :

— Allons à l'église, dit le bedeau, c'est là seulement que nous pourrons faire un bon et juste partage.

— D'accord.

Ils y allèrent donc, et firent douze tas égaux de jaunets bien sonnants, qui resplendissaient à vous aveugler. À la vue de tout cet or, Tandala, accroupi près de la porte, se mit à frapper du pied et à crier de toutes ses forces :

Debout les morts !

Au voleur ! Du renfort !

Debout les morts !

Au voleur ! Du renfort !

Aussitôt Pacala de ne faire qu'un bond, et de se jeter avec son cercueil sur les voleurs qui, ne songeant certes plus à leur or, s'enfuirent à qui mieux mieux dans le plus grand désarroi.

Alors Pacala vint auprès des tas d'or. Et Tandala fit de même.

— Tu vois, mon vieux ? Si je n'avais pas fait le mort, arrivais-tu à pareille fortune ?

— Et toi, y arrivais-tu si je n'avais été à la porte de l'église ?

Et de prendre chacun six tas égaux.

— Mais maintenant, dit Tandala, donne-moi mes deux liards : tu as de quoi.

Ah bien oui ! Jamais de la vie. Et les voilà de nouveau aux prises, se disputant et se battant en plein milieu de l'église, comme des païens qu'ils étaient.

Cependant les voleurs, un peu calmés, avaient fini par se retrouver. Alors le capitaine :

— Nous avons sûrement dû avoir des visions ! Ce ne pouvaient pas être des morts qui ressuscitaient ainsi dans l'église. Tiens, dit-

il à l'un d'entre eux, va donc voir. S'il n'y a personne, ce serait dommage de perdre notre or. Et il vaut mieux en avoir le cœur net.

Le voleur s'en fut regarder, du coin de la porte. Nos deux compères avaient cessé de se battre, mais continuaient à se quereller pour les deux liards. Ce que voyant, l'autre courut chez son capitaine :

— Capitaine, il y a tant de morts que tout ce que nous avons laissé ne leur a encore pas suffi, et ils se disputent comme des sourds pour deux liards !

— Allons donc, tu dois te tromper, dit le capitaine.

— Viens voir de tes propres yeux, si tu ne me crois pas.

Le capitaine y fut et passa la tête pour mieux voir. Or que vit-il ?

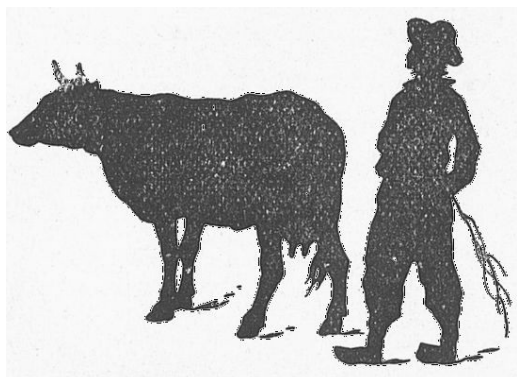
Pacala et Tandala se disputaient toujours avec autant de feu, et faisaient un tel vacarme qu'on eût dit l'église pleine de gens !

Et comme le capitaine avançait encore la tête, Pacala, hop ! lui enleva son chapeau au vol, criant à Tandala :

— Tiens, voilà pour tes deux liards !

L'autre, épouvanté, s'enfuit du coup, tête nue, pour ne plus revenir.

Et Pacala et Tandala, réconciliés, n'eurent plus qu'à reprendre le cours de leurs fraternels exploits – en attendant que Dieu les punît à leur tour !



La jeune fille qui portait malheur



L était une fois... ce qu'on ne verra plus. Mais si ce n'était arrivé, on ne le conterait point. Quand le tout petit peuplier portait des poires et l'osier des violettes, quand les ours se battaient les flancs de leur queue, tandis que loups et agneaux fraternisaient en s'embrassant, quand on ferrait les puces avec quatre-vingt-dix-neuf kilos de fer à chaque patte et qu'on les lançait dans le ciel pour en rapporter des histoires, quand la mouche écrivait sur les murs...

Plus menteur que moi qui ne me croit pas !

Il était donc un empereur, lequel avait douze fils. Quand il se mettait à table avec ses enfants, cela faisait une pleine couronne. Et il était toujours de bonne humeur, car tout lui souriait. Les empereurs ses voisins enviaient sa tranquillité : mais c'est qu'aussi il était bon, ne faisait point de mal à son peuple, n'opprimait ni la veuve ni le miséreux.

Un désir, pourtant, lui rongait l'âme à lui aussi : il aurait voulu avoir une fille, une au moins après tant de garçons !

Et voici qu'un beau jour Dieu, une fois de plus, réalisa son souhait, et sa femme mit au jour une fille, belle... belle à n'avoir pas sa pareille au monde.

L'empereur s'attendait donc à être désormais pleinement heureux. Hélas, pour lui comme pour le commun des hommes se vérifia, une fois de plus, le dicton : « En ce monde nul n'est venu pour être heureux complètement ! »

Les affaires de l'empire languissaient. Plus exactement, elles rétrogradaient. Tantôt c'était tel empereur qui menaçait le nôtre de la guerre s'il ne faisait telle ou telle chose ; tantôt ses sujets étaient sur le point de se révolter ; tantôt son bétail entraît sur les terres d'un autre empereur qui l'annexait comme bétail égaré ; ou bien les bêtes mouraient. Enfin toute une série de misères, qui se suivaient sans interruption : le pauvre empereur ne savait plus à quel saint se vouer. Il avait beau, avec ses douze fils, faire tous ses efforts pour rétablir la paix et la bonne volonté et mettre un terme aux maux qui sévissaient : c'était un vrai déluge.

Il finit par mander un astrologue, afin de tâcher de savoir pourquoi tout allait à rebours sans qu'il parvînt à y remédier. L'astrologue vint, consulta les étoiles, et le lendemain dit à l'empereur d'observer, trois nuits de suite, comment dormaient ses enfants.

Quand il revint, trois jours plus tard, l'empereur lui apprit que ses fils dormaient les bras au-dessus de la tête, ou sur le côté, ou bien les mains sur la poitrine, ou encore sur le dos, bras allongés ; tandis que sa fille dormait à plat ventre, ou bien toute pelotonnée sur elle-même, ou encore en chien de fusil...

— Voilà celle qui porte malheur à ton empire, dit l'astrologue. Si

tu ne l'éloignes, de toi-même et de tes enfants il restera bientôt moins que poussière.

L'empereur se rendait bien compte que les dires de l'astrologue correspondaient assez à la réalité, et qu'en fait ses affaires allaient mal depuis qu'il avait sa fille. Mais que faire ? Certes, il voulait sauver ses douze enfants. Mais celle-là aussi était son enfant : il n'aurait voulu en sacrifier aucun. Il finit enfin, la mort dans l'âme, par céder, ainsi que l'impératrice, aux conseils des philosophes qui disaient « que mieux valait sacrifier un être et en sauver douze, que d'arriver tous ensemble à la misère et à la honte ».

L'empereur parla donc à son homme de confiance. Il fut décidé que celui-ci annoncerait qu'il allait à la chasse, et emmènerait la jeune fille avec lui ; d'autant qu'elle avait souvent dit qu'elle aimait voir chasser. Puis il la laisserait dans la forêt. Mais il fallait que la petite ne se doutât de rien.

L'empereur avait le cœur brisé, et l'impératrice sentait son âme se fendre en préparant le panier de provisions, au fond duquel elle mit du linge de rechange et quelques bijoux. Quand la voiture fut prête, on y déposa le panier et une cruche d'eau, puis la jeune fille y monta à son tour avec l'homme de confiance...

Ils arrivèrent à une forêt profonde, cependant qu'au palais l'empereur, l'impératrice et les frères de la petite se lamentaient à fendre l'âme. Une fois là, ils laissèrent la voiture sur le chemin et, emportant cruche et panier, partirent à travers bois à la recherche du gibier. La jeune fille s'arrêta dans une clairière, pour cueillir des fleurs et s'en faire un bouquet, tandis que son compagnon, entraîné de-ci de-là par la chasse, s'éloignait peu à peu et enfin, rejoignant la voiture, y montait et repartait à toute allure.

La jeune fille, levant les yeux, s'aperçut qu'elle était seule. Elle fit « hou-hou ! »... appela, cria : personne ne répondit. Que faire ?

Voyant que la nuit tombait, elle monta à un arbre et regarda de tous côtés : n'apercevrait-elle point une chaumière, quelque signe de vie ?...

Enfin, à force de se tourner et de se retourner, elle vit luire, tout au loin, une petite étoile de lumière. Alors elle descendit de l'arbre et, traînant son panier d'une main, sa cruche de l'autre, s'en fut tout droit vers la lumière qu'elle avait aperçue. C'était un pauvre lumignon, fiché dans un vieux pot cassé, qui brûlait dans une chaumière. La fille de l'empereur frappa à la porte, et on lui ouvrit. Une vieille mendicante habitait là, que la jeune fille pria de lui donner abri. La pauvre vieille l'accueillit, mais lui dit qu'elle n'aurait pas de quoi lui donner à manger, car elle ne possédait au monde qu'une poule, un chat et un petit chien.

La jeune fille ouvrit son panier et partagea ses provisions avec la vieille. Le lendemain, au réveil, lamentations : la vieille avait trouvé sa poule morte ! Elle n'avait plus qu'à mourir de faim elle-même, disait-elle : le petit œuf que pondait chaque jour sa poule faisait toute sa nourriture. La pauvre fille lui donna un de ses bijoux pour acheter une autre poule. La vieille, d'assez mauvaise grâce, finit par accepter et cessa de grogner...

La nuit suivante, c'est le petit chien qui mourut.

— Ma fille, dit la vieille, il te faut plier bagage et quitter cette maison. Depuis que tu es arrivée les malheurs n'arrêtent pas. Ce chien, je ne l'aurais vendu pour rien au monde : il me gardait ma chaumière, et depuis tant d'années !

— Laisse, bonne mère, ne te tourmente pas. Je vais te donner de quoi en acheter un autre. Et tu auras même encore de l'argent de reste.

Et elle lui donna un autre bijou.

Le lendemain le chat était mort lui aussi !

— Quitte ma maison, petite, dit la vieille, et n’y reviens plus. Je vois que tu es de bonne famille, je vois que tu as des bijoux ; mais qu’est-ce qu’une pareille richesse ! J’aime mieux ma pauvreté, et y vivre en paix. Depuis que tu es venue, j’ai le cœur serré de tout ce qui m’arrive ! Va-t’en, ma pauvre petite, et reprends avec toi tout ce que tu as apporté de bon et de mauvais dans ma maison.

La jeune fille dut se soumettre et se prépara au départ. Mais elle quitta ses riches vêtements, et pria la vieille de lui donner quelques-unes de ses hardes. La vieille chercha derrière les oreillers, sur le lit, après les poutres du plafond et finit par ramasser quelques haillons qu’elle donna à la pauvre fille. Elle avait hâte de la voir partir, et sortit même de la maison les vêtements que la jeune fille avait quittés.

Celle-ci s’en fut donc, vêtue en mendiante, et se mit à errer de par l’épaisse forêt, à la recherche d’un sentier qui la ramènerait quelque part. Elle parvint ainsi à une bergerie, laquelle était déserte, les trois bergers qui l’habitaient étant sortis tous trois avec leurs troupeaux. La fille de l’empereur balaya la cabane, la rangea, fit du feu et suspendit au-dessus le chaudron à *mamaliga*⁽⁹⁾. Elle lava aussi la vaisselle, les seaux et les baquets où les bergers recueillaient le lait. Puis elle se cacha.

Quand les bergers rentrèrent, ils furent bien étonnés. Ils regardèrent de tous côtés, mais ne virent personne. Alors :

— Quiconque nous a ainsi rendu service, dirent-ils, si c’est un garçon est désormais notre frère, et si c’est une fille notre sœur.

À ces mots la jeune fille se montra et les pria de l’accueillir parmi eux, « car elle était une pauvre malheureuse qui n’avait ni feu ni lieu ».

Les bergers l’accueillirent et lui dirent ce qu’elle aurait à faire. Quand ils rentrèrent, le soir, ils trouvèrent de nouveau le repas

prêt, les baquets à fromage propres, et tout en bon ordre à la bergerie. Mais l'un des bergers se plaignit que ses brebis, depuis le matin, semblaient languir... Était-ce une maladie, un commencement de rage ? Il n'en savait encore rien.

Le lendemain, un autre se plaignit que les siennes avaient la clavelée, et Dieu sait combien en réchapperaient...

Le jour suivant, le troisième rentra avec quelques bêtes à peine. Il raconta que, passant sur un pont qu'il traversait tous les jours avec son troupeau, une brebis, prise tout à coup d'on ne sait quelle panique, avait sauté dans le torrent ; après elle une autre, puis une autre encore, tant et si bien que presque toutes, enfin, étaient allées se noyer ! Le pauvre garçon avait fait des efforts désespérés pour les arrêter, mais autant arrêter le diable ! Quand les brebis prennent peur, il n'y a plus rien à faire. C'est à peine s'il avait pu en sauver quelques-unes, qu'il ramenait...

Les pauvres gens ne purent s'empêcher de remarquer que, depuis trois jours que la jeune fille était chez eux, ils n'avaient eu que des déboires. Ils se dirent que leur sœur adoptive devait porter malheur, que c'était un vrai fléau qui s'était abattu sur eux, et décidèrent de la chasser :

— Sœurette, lui dirent-ils, il te faut partir de chez nous comme tu es venue, et t'en aller où la pitié de Dieu te conduira, car nous ne pouvons plus te garder. La pauvreté est entrée avec toi dans notre cabane. Les pertes que nous avons subies en ces trois jours, il nous faudra plus de dix ans pour les réparer.

La jeune fille ne put rien leur répondre : elle voyait bien, elle-même, qu'ils avaient raison. Elle se leva donc et, leur demandant pardon du mal qu'elle leur avait fait sans le vouloir, s'en fut au petit bonheur, à travers champs, tout droit devant elle. Elle allait ainsi, le cœur très lourd, tout en pleurs, lorsqu'elle aperçut un

palais au loin. Elle allongea le pas pour tâcher d'y arriver avant la nuit... C'était la demeure d'une riche moricaude, un peu sorcière.

La fille de l'empereur pria les domestiques de la laisser entrer. La moricaude qui, de sa fenêtre, l'avait vue arriver, la fit amener devant elle, sut aussitôt qui elle était, la fit baigner, habiller proprement, et la prit à son service.

Un beau jour la moricaude chargea la jeune fille de l'épouiller... Car on dit que les moricauds, si propres soient-ils, ont toujours des poux, tant leurs cheveux sont épais, laineux et drus. La jeune fille qui, depuis sa naissance, n'avait jamais rien vu de pareil, fut prise d'un tel dégoût qu'elle eut envie de cracher. Mais où ? Elle regarda à droite, elle regarda à gauche, et ne vit que de belles choses précieuses qu'elle n'eut pas le courage de souiller. Et elle ne pouvait s'éloigner : sa maîtresse s'était endormie, la tête sur ses genoux. Alors elle cracha dans les cheveux de la moricaude.

Celle-ci, en vraie magicienne, le sentit aussitôt et se leva d'un bond. Mais elle regarda seulement la jeune fille avec pitié, et dit :

— Si je ne savais qui tu es, tu verrais ce qu'il t'en coûterait de ta conduite ! Mais je sais, et je te pardonne. Dis que l'on attelle et prépare-toi : nous allons sortir.

Le temps qu'elles fussent prêtes, la voiture était avancée. La moricaude dit au cocher où il devait les conduire et, en route, apprit aussi à la jeune fille où elles allaient et ce qu'elle aurait à y faire.

À peine avait-elle fini de parler que la voiture était déjà dans la cour d'un immense palais. Elles descendirent, et la moricaude alla droit à une chambre où se trouvaient deux hommes. L'un, jeune et gras, était renversé sur un lit tout en or et jouait avec deux bobines de soie ; l'autre, un vieillard, marchait de long en large sans un instant de répit. Tout voué par le labeur, il était maigre, en

haillons, ratatiné à n'avoir presque plus forme humaine... Le jeune représentait la chance de la jeune fille, et le vieux celle de la moricaude.

À peine eut-elle aperçu le jeune homme qui jouait avec les bobines de soie que la fille de l'empereur, se précipitant sur lui comme le lui avait enseigné la moricaude, lui arracha ses bobines et prit la fuite. Elle sortit en hâte du palais, monta en voiture, et le cocher, fouettant ses chevaux, ne les arrêta que devant la demeure de la moricaude. Le temps que le gros lourdaud se levât, sortît du palais et se mît à sa poursuite, il ne put la rejoindre et en fut, tout quinaud, pour sa peine. Tandis que la voiture, revenant chercher la moricaude, la ramenait chez elle à son tour.

Or, juste à ce moment, l'empereur du pays, qui était célibataire, avait décidé de se marier. Sa fiancée lui avait demandé de lui faire faire une robe d'une soie extrêmement précieuse. L'empereur avait fini par trouver cette soie, et l'avait même donnée à tailler. Mais, ô rage ! il manquait tout juste un petit morceau. Que faire ? L'empereur fit chercher de toute part, mais on ne trouvait plus de soie pareille dans tout l'empire. Alors, la robe de la mariée ? Si on ne la faisait point à son idée, la fiancée n'en voulait pas. Si on ne trouvait pas le morceau qui manquait, la robe restait inachevée. Qu'une semblable bagatelle fit tout échouer ? Jamais !

L'empereur fit donc continuer les recherches, et l'on apprit que chez la moricaude se trouvait un morceau de soie exactement pareil à celui que l'on cherchait, et juste de la dimension qu'il fallait. C'était dans les bobines que la jeune fille avait arrachées à son paresseux de bon sort que se trouvait ce morceau de soie...

L'empereur l'envoya acheter. La moricaude lui dit qu'elle vendrait le morceau de soie à qui lui donnerait un poids d'or équivalent. On mit donc le morceau de soie sur l'un des plateaux

d'une balance, lequel aussitôt s'abaissa fortement. On mit des ducats sur l'autre plateau, mais il restait toujours en l'air. On en mit, on en mit encore et on en remit : le bras de la balance ne s'abaissait pas. Les envoyés de l'empereur mirent tout l'or qu'ils avaient sur eux : en vain.

Ils allèrent alors trouver l'empereur, qui s'étonna fort et envoya plusieurs sacs de ducats. Mais ses messagers revinrent lui dire que l'endiablée balance ne s'abaissait pas d'un fil...

L'empereur, emportant encore quelques sacs de ducats, s'en fut alors voir de ses propres yeux cette incroyable merveille.

À peine entré chez la moricaude, il aperçut la fille de l'empereur, celle que son père avait chassée, et elle lui resta au cœur... C'est qu'elle n'était point laide ! Elle avait de l'attrait, du charme, elle était instruite... dame, une fille d'empereur ! Seule la chance lui avait manqué.

L'empereur vit donc la balance à son tour : le bras qui portait le plateau plein d'or était tout en haut. Il y mit un des sacs qu'il avait apportés : rien. Il en mit un autre, un troisième : la balance ne voulait toujours rien savoir. Il les mit tous : le bras semblait fixé en l'air ! Alors, de dépit, il monta lui-même par-dessus les sacs d'or. Aussitôt le bras de la balance s'abaissa tout juste au niveau de l'autre bras, celui dont le plateau portait le morceau de soie !

— Ce qui signifie, dit l'empereur qui, en empereur qu'il était, avait tout de suite compris, que ce morceau de soie ne saurait s'acheter qu'avec ma personne ?...

— C'est bien à peu près cela, ô empereur, dit la moricaude.

— Eh bien, alors, je romprais volontiers mes fiançailles avec certaine mijaurée, si je savais que la belle à qui ce morceau appartient voulût de moi...

— Comment pourrais-tu croire qu'elle ne veuille point de toi, ô

empereur, répondit encore la moricaude, puisque ce même morceau de soie, qui est à elle, te veut ?

Et de fil en aiguille ils n'eurent pas de peine à se mettre d'accord, et ce furent bientôt les noces, en tendresse et en gaieté. Les parents et les frères de la jeune fille, la sachant enfin sauvée, ne se sentaient plus de joie. Ils vinrent, eux aussi. Et il y eut d'impériales réjouissances, dont on parla longtemps et au loin.

*Et suis moi-même monté en selle
Pour vous en conter la nouvelle.*

Stan-le-Roc



L était une fois, à ce que l'on raconte, un homme cossu et considéré, comme on en trouve encore quelques-uns aujourd'hui. Il possédait un petit troupeau, une petite terre, une maisonnette, en un mot tout ce qu'il lui fallait.

Il avait pourtant un souci ; car d'homme sans souci, d'hiver sans froid, on n'en voit point ! Ce souci, qui le rongait, c'est qu'il n'avait pas d'enfants. Et il priait Dieu nuit et jour le pauvre, et à deux genoux, de lui en accorder : mais en vain. Il n'avait presque plus d'espoir, et même il chantait, mélancoliquement :

*Seigneur, Seigneur,
Que tu me causes de pleurs !
On dirait Dieu endormi, la tête sur un monastère,
Tant il écoute peu ma prière !*

Un jour qu'il allait ainsi, songeant aux joies de ceux qui ont des

enfants et à son propre chagrin, il rencontra le Bon Dieu et saint Pierre.

— Où vas-tu donc, mon ami ? dit le Bon Dieu.

— Ah ! Seigneur, je vais me pendre de désespoir, répondit l'homme.

— Pourquoi ce désespoir, mon ami ? Que désires-tu ? Dis-le-moi, car je peux combler tous tes souhaits. Que voudrais-tu ?

— Des enfants, Seigneur, je voudrais avoir des enfants.

— Et puis quoi encore ?

Stan – c'était son nom – répondit de nouveau qu'il voudrait avoir des enfants.

— Je te demande encore une fois, dit le Bon Dieu : que voudrais-tu d'autre ?

Et Stan répondit pour la troisième fois qu'il voudrait avoir des enfants.

— Bien, dit le Bon Dieu, tu auras donc des enfants comme tu l'as demandé.

Et Stan rentra chez lui.

Mais qu'y trouva-t-il, Seigneur ! La maison et la cour débordaient d'enfants : il y en avait la centaine, ni plus ni moins, qui tous l'appelaient père et lui demandaient à manger ! Manger, bien sûr ; mais où trouver tant d'argent ? « Comment nourrir semblable ribambelle ? » se demandait notre homme, perplexe. Tout ce qu'il avait, sauf la maison, il le vendit pour acheter de la farine, puis il s'en alla par le monde, gagner de quoi nourrir sa marmaille.

Il arriva un soir à une bergerie, à la lisière d'une épaisse forêt. Il y avait quelques agneaux au bercail, et dans la fromagerie une douzaine de bergers vigoureux, plus larges d'épaules les uns que les autres.

— Bonsoir, les gars, dit Stan, entrant.

— Salut, compère, répondirent les bergers.

On lui avança un escabeau, en signe d'hospitalité, et ils échangèrent quelques propos. Stan leur dit qu'il était parti de chez lui pour chercher à gagner de quoi nourrir sa centaine d'enfants. Les bergers lui contèrent, entre autres, que le pâturage était bon, et qu'ils n'auraient point à se plaindre s'il n'avait pris fantaisie, depuis quelque temps, à un toqué de dragon de leur voler chaque nuit trois brebis.

— Oh ! dit Stan. Et vous ne pouvez pas vous défendre contre lui ?

— Hélas ! non, répondirent les bergers.

— Eh bien, passons un marché. Que me donnerez-vous si je vous débarrasse de ce fléau ?

Et il fut entendu qu'on lui donnerait le tiers du troupeau entier, s'il réussissait à en écarter le dragon.

Alors, après avoir dîné d'une sorte de bonne fondue au maïs, le plat des bergers, Stan se mit aux aguets dans l'étable. Vers minuit, le dragon vint et tâcha de s'y introduire. Mais Stan lui cria rudement :

— Hé là, doucement, hé, qu'y a-t-il donc ?

Le dragon se mit à rire aux éclats.

— Qui es-tu, toi qui prétends m'empêcher d'entrer ?

— Moi, je suis Stan-le-Roc, qui mange des pierres et du dragon. Mais toi, qui es-tu ?

— Moi je suis le dragon. Mais, puisque tu prétends manger des pierres et du dragon, viens, nous allons nous mesurer.

— Si tu veux, dit Stan. Voyons qui de nous deux pourra, d'une pierre, extraire de l'eau.

Le dragon prit un gros morceau de roc et le réduisit en miettes,

mais il n'en put extraire une goutte d'eau. Alors Stan prit une motte de fromage à la pie qu'il avait dans sa besace et, dès qu'il serra, le petit-lait se mit à couler entre ses doigts :

— Eh bien tu vois, dragon, fais-en autant si tu le peux !

Et le dragon, qui ne s'était aperçu de rien, répondit :

— Tu es plus fort que moi, je le reconnais. Mais dis-moi, ne veux-tu pas entrer à notre service ? Il y a longtemps que ma mère cherche un domestique comme toi.

— Hé, hé ! dit Stan. Et quel salaire me donnerais-tu pour un an ?

— Une besace pleine d'or, répondit le dragon.

Le marché fut conclu. Stan rentra dans la bergerie, dit aux bergers qu'ils étaient à jamais débarrassés du dragon, et les pria de mener chez lui sa part du troupeau pour que ses enfants ne mourussent pas de faim, car lui-même s'était mis pour un an au service du dragon. Les bergers s'engagèrent à conduire chez Stan sa part du troupeau. Ils tinrent promesse tout aussitôt, voyant bien qu'il n'y avait pas à plaisanter ; et Stan suivit le dragon, pour une année qui, en ce temps-là, avait trois jours.

La mère du dragon avait préparé trois seaux d'eau bouillante pour échauder les brebis que son fils devait lui rapporter. Mais, dès qu'ils entrèrent, le dragon s'en fut dire à l'oreille de sa mère qu'il fallait désormais faire son deuil des brebis, vu qu'il avait trouvé à la bergerie Stan-le-Roc, qui était fort à tirer de l'eau d'une pierre.

— Et qui est ce Stan-le-Roc ? demanda la vieille.

— Le voilà. Je l'ai engagé comme domestique pour une année.

— Bon, dit la vieille, c'est bon. Mesurez-vous maintenant, que je voie, moi aussi, quel est le plus fort.

Le dragon prit sa masse d'armes, qui pesait quatre-vingt-dix-neuf quintaux, et la lança à une poste de distance. Puis il dit :

— Eh bien, Stan, allons chercher la massue et voyons jusqu'où tu peux la lancer à ton tour !

— Voyons, dit Stan. Mais il faut prendre des vivres au moins pour trois jours, car je tiens à te montrer tout ce que je peux.

Ils prirent donc des vivres et se mirent en route, et ils allèrent, et ils allèrent... Lorsque enfin ils atteignirent la masse, Stan était tellement fatigué qu'il s'assit dessus.

— Que fais-tu donc, Stan ? dit le dragon. À ton tour de lancer.

— Tout de suite, dit Stan. J'attends seulement que la lune ait passé, crainte de l'atteindre et de l'abîmer, ou que ta massue n'y reste. Car j'ai justement dans la lune un frère qui est forgeron et, si ta masse tombe entre ses mains, je sais bien que tu ne la reverras plus !

— Laisse donc, laisse donc, dit précipitamment le dragon. Plutôt que de faire tant de dégâts, c'est moi qui vais lancer la massue à ta place !

— Comme tu veux, dit Stan. Et le dragon de lancer la masse tout droit à la maison !

Un jour s'était écoulé.

Le soir le dragon conta à sa mère tout ce qui s'était passé, et ils n'en finissaient pas de s'extasier sur la force de Stan.

Le lendemain la vieille les envoya chercher de l'eau. Ils prirent chacun une peau de buffle entière, cousue en forme d'outre : c'était ce qui servait à apporter l'eau, il n'y avait pas d'autre récipient. Arrivés à la fontaine, le dragon emplit les deux peaux de buffle et se préparait à repartir.

— Oh ! là, là, dit Stan, qui est-ce qui va apporter un peu d'eau, comme cela, tous les jours ? Si je suis à ton service, au moins je veux bien te servir. Et, tirant son couteau de sa ceinture, il se mit à creuser un sillon tout autour de la fontaine.

— Mais que fais-tu là ? demanda le dragon, stupéfait.

— Eh quoi ! dit Stan, je veux emporter toute la fontaine d'un coup.

— Je t'en prie, dit le dragon, arrête. Tiens, j'aime mieux porter ton outre avec la mienne, mais n'abîme pas cette fontaine que nous avons depuis des temps immémoriaux !

— À ta guise, dit Stan. Mais il ne faudra pas dire que je ne fais pas bien mon service.

Deux jours avaient ainsi passé.

Le soir, le dragon conta de nouveau à sa mère les événements de la journée, et ils n'en revenaient pas.

Le troisième jour, la vieille les envoya chercher du bois. Quand ils furent dans la forêt, le dragon déracina un arbre et voulut rentrer avec sa charge. Stan, lui, était très occupé à lier ensemble des ramilles de charme pour en faire une corde, et tirer... quoi, Seigneur ? C'est ce que lui demanda le dragon.

— Eh quoi ! répondit Stan, suis-je fou de ramasser des brindilles comme les tziganes ? Moi je veux t'apporter d'un coup toute la forêt à la maison, pour que tu ne puisses pas dire que je t'ai mal servi.

— Ah non ! dit le dragon, tu ne feras pas cela. Déraciner d'un coup toute cette belle forêt ? J'aime mieux rapporter un arbre pour toi, en plus du mien !

— Comme tu voudras, dit Stan. Seulement, ne va pas dire que je ne t'ai pas loyalement servi.

Et le dragon de mettre encore un arbre sur son dos et de prendre en soufflant le chemin du retour, tandis que Stan suivait posément, frais comme un boyard.

Les trois jours avaient passé. L'année était accomplie, et l'heure venue pour Stan de recevoir sa besace d'or. Mais le soir, après

dîner, la vieille dit à son fils :

— Si ce Stan sort vivant d'ici, c'en est fait de nous. Cette nuit, pendant qu'il dort, va lui donner de ta masse sur le front, tu m'entends bien, en plein front : qu'il meure sur le coup. Ce n'est pas seulement tout cet or, qu'on lui doit, qui me chagrine. Je regretterais surtout de le voir échapper vivant : nous n'oserions plus sortir de chez nous !

Stan, derrière la porte, avait tout entendu ; mais sans trop s'effrayer, car il connaissait la bêtise du dragon. Il s'en alla installer dans son lit une grosse bûche de bois, l'enveloppa bien de sa couverture, et lui-même se glissa sous le lit. Vers minuit, le dragon pénètre dans la chambre, sabre de son mieux la bûche dont il croit entendre les gémissements, l'achève d'un formidable coup de massue et s'en va allègrement trouver sa mère.

— Eh bien, tu l'as tué ?

— Je l'ai rayé du nombre des vivants, dit fièrement le dragon.

Et le matin, à leur grand étonnement, voilà Stan qui se lève, s'étirant tout ce qu'il pouvait et bâillant à se décrocher la mâchoire – une gueule à les avaler, quoi !

— Bon repos, cette nuit, Stan ? demanda la vieille.

— Très bon, maîtresse, bien merci. Seulement j'ai cru rêver, comme ça, qu'il y avait des puces qui me piquaient, et une espèce de rat qui me passait sur la figure !

Les autres ne pouvaient assez s'étonner de sa force, et la vieille lui dit :

— Tu t'es bien conduit, Stan, mon garçon. Tu as fait ton année très honnêtement. Voici tes gages, une besace d'or. Rentre chez toi et dépense en paix.

Mais Stan, qui voyait bien que le dragon et sa mère avaient peur de lui, dit d'un ton ferme :

— Moi je pensais bien rester deux ou trois ans à votre service, pour avoir que rapporter à mes enfants. Qu'est-ce que cette petite besace pour ma centaine de mioches ! Gardez-moi au moins une année encore.

Mais le dragon et la vieille avaient si peur de Stan qu'ils décidèrent de lui donner deux, et même trois besaces d'or, pour s'en débarrasser. Le dragon dit :

— Tu auras deux besaces d'or, Stan, mais va-t'en et laisse-nous en paix.

Stan refusa.

— Écoute, Stan, dit la vieille, nous te donnerons trois besaces d'or, mais tu vas être bien gentil et t'en aller, car nous n'avons plus besoin de domestique.

Stan réfléchit un instant.

— Eh bien soit ! dit-il enfin. Si vous me donnez trois besaces pleines d'or, je partirai. Mais il faut encore que le dragon me les porte jusque chez moi.

Ils tombèrent d'accord. Le dragon chargea trois besaces d'or sur son dos et suivit Stan.

Il soufflait si fort sous le poids de sa charge que, lorsqu'il respirait, un coup de vent formidable portait Stan en avant puis l'attirait en arrière !

Longtemps le dragon marcha en silence. Enfin, n'y tenant plus, il demanda à Stan :

— Pourquoi cours-tu sans cesse en avant et reviens-tu ensuite en arrière ?

Et Stan de répondre, sans se démonter :

— Je me sens des ailes, et je voudrais voler jusqu'à la maison. Mais je vois bien que tu ne peux pas me suivre et je reviens en arrière, avec une forte envie de t'appliquer mon poing sur la figure

pour t'apprendre à marcher quand tu es avec moi !

Et, tout tremblant, le dragon continua de suivre Stan.

Aux approches de la maison, tous les enfants vinrent à leur rencontre, hurlant de faim.

— Que disent ces enfants ? demanda le dragon à Stan.

— Ah, dit Stan, des enfantillages ! Ils disent qu'ils mangeraient bien du dragon.

Du coup le dragon se débarrassa de sa charge et détala à toutes jambes, sans demander son reste !

Que raconta-t-il à sa mère, je n'en sais plus rien. Je sais seulement que les enfants de Stan, ce matin-là, ne crièrent plus famine. Beaucoup d'entre eux sont morts, car cela se passait il y a bien longtemps. Mais ceux qui ne sont pas morts vivent pour sûr encore.



L'empereur des poissons



L était une fois... ce qu'on ne verra plus. Mais si ce n'était arrivé on ne le contera point, et notre histoire tournerait court.

Il était un homme qui s'occupait de pêche. Et il avait un fils dont il voulait faire un pêcheur comme lui, n'ayant point, bien sûr, d'autre métier à lui apprendre. Il lui arriva de ramener un jour, d'un coup de filet, un grand et beau poisson dont les écailles étincelaient comme pierreries. Il le déposa sur le bord de l'étang, sous la garde de son fils, et s'en retourna pêcher.

À peine notre homme s'était-il éloigné que le poisson se mit à parler :

— Petit gars, petit gars, disait-il d'une voix douce et pleine de larmes, rejette-moi dans l'eau ! Je suis l'empereur des poissons, et je te revaudrai largement le bien que tu me feras.

Le jeune garçon, émerveillé, pris de pitié – car les accents de la pauvre bête eussent ému un cœur de pierre – rejeta le poisson dans l'eau. Lequel aussitôt de s'ébattre, de plonger, de revenir à la

surface, puis de disparaître pour de bon.

Au bout d'un moment le pêcheur revint, tout pestant et jurant car il n'avait plus pris le moindre fretin.

— Dis donc, est-ce que ce poisson-là vaut au moins quelque chose ? demanda-t-il à son fils.

— Je l'ai rejeté à l'eau, père. Il m'a parlé et m'a supplié de le laisser aller, disant qu'il était l'empereur des poissons.

Le pêcheur, du coup, passa sa colère en administrant une volée à son gars. Et v'lan ! et v'lan ! malgré les « aïe » et les « hélas » il ne s'arrêta point qu'il n'eût le bras fatigué. Ce soir-là ils ne rentrèrent à la maison que pour faire maigre ; et bien plus encore qu'une veille de Pâques, car ils ne mangèrent miette.

Le lendemain, pour un rien, ne voilà-t-il pas notre pêcheur qui recommence à rouer son fils de coups ! Et d'en prendre si bien l'habitude qu'un beau jour le pauvre en eut assez et prit, lui aussi, la clé des champs.

Il alla longtemps, tout droit devant lui, et finit par arriver à une ville. À peine y était-il entré qu'un nain, adossé contre un mur, vint à lui et lui souhaita le bonjour. Lui, seulet le pauvre, fut tout heureux de lier amitié avec le nain. Et ils se jurèrent de ne plus se séparer, et de tout partager désormais.

Partager... oui, mais quoi ? Ils n'avaient pas un sou vaillant ! Ils décidèrent alors d'entrer en service, trouvèrent à se placer tous deux chez le même maître, se mirent vite d'accord pour les gages, et tope-là !

Un jour que le nain, ayant fini son travail, se tenait devant la porte cochère, il vit un homme à cheval, suivi de cinq autres chevaux et d'un domestique. Le lendemain, vers la même heure, l'homme aux chevaux repassa avec un autre domestique, le lendemain avec un autre encore, et ainsi de suite chaque jour. Ce

qu'observant :

« Mais que fait-il donc de ses anciens domestiques ? » se dit le nain. Et il n'arrivait point à trouver d'explication. Jusqu'à ce qu'enfin, un beau jour, il décida de suivre le convoi pour en avoir le cœur net.

Il s'en fut donc au marché et attendit. Vint le richard, à cheval. Il engagea un homme, qui était là à se croiser les bras, le fit monter en selle, et les voilà partis, le nain après eux. On passa d'abord par une belle prairie, toute pleine de fleurs. Puis l'on entra dans une forêt, où l'on chemina longuement et où l'on s'arrêta, enfin, devant un arbre. L'on mit pied à terre. Le richard tira une corde d'un sac, l'attacha à une pointe de fer fichée dans l'arbre, et y fit grimper son domestique.

Lequel, grimpant jusqu'au plus haut sommet, y trouva... quoi ? Un énorme panier plein de pierres précieuses. À se signer d'ébahissement !

— Hé là, bon sang, ça vous crève les yeux toutes ces pierreries, que le diable emporte ! disait le domestique dans l'arbre.

— Allez, amène, disait le richard, au lieu de tant hurler là-haut.

Le domestique descendit le panier que son maître, après l'avoir vidé dans des besaces, lui rendit pour le remonter.

Il obéit. Mais, au moment de redescendre, pas plus de corde que sur ma main !

— Accroche-moi donc cette corde, boyard, que je descende. Je ne m'en vais pas sauter d'ici, pour aller me casser quelque chose et m'estropier !

Le richard rangeait ses sacs sur les chevaux et ne répondait rien.

— Hé là, n'entends-tu point ? Assez plaisanté ! dit encore le domestique.

Il en dit bien d'autres... Mais le richard, qui faisait toujours

semblant de ne pas entendre, sauta en selle et prit le galop.

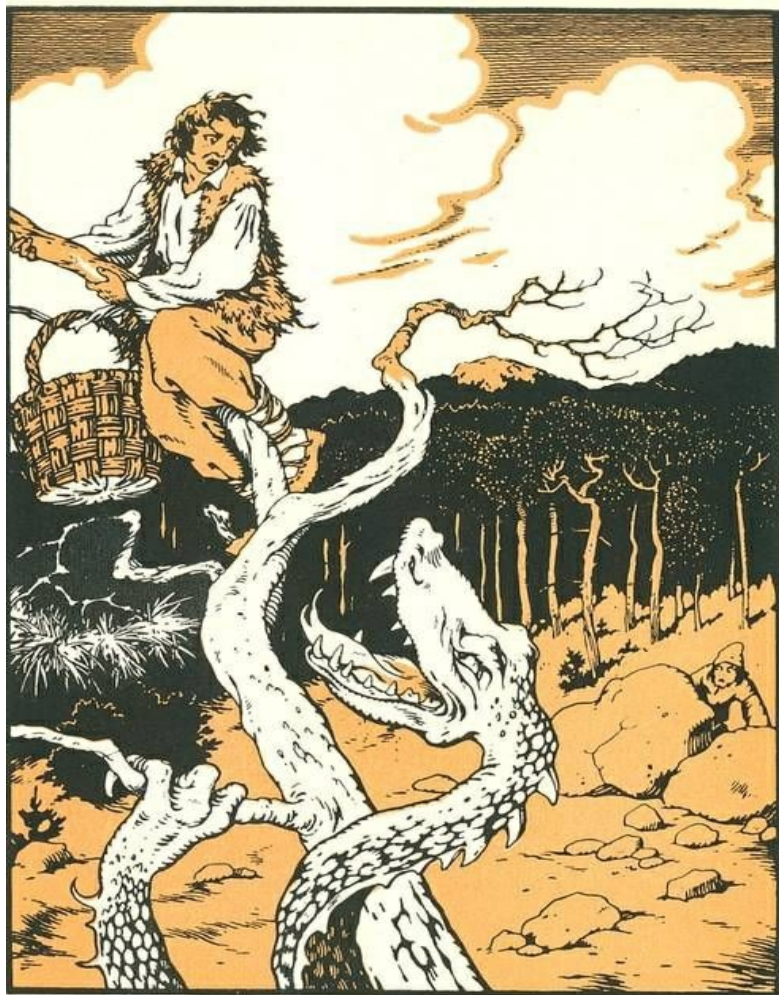
— Hé, boyard, hé ! Arrête, mais arrête donc !... Viens m'aider à descendre, dis donc, il n'a pas été convenu que tu me laisserais ici !

Le boyard, ah bien oui ! faisait crépiter de vitesse les sabots de ses chevaux !

Se voyant seul, et que ce n'était point une plaisanterie, le malheureux se mit à pleurer à fendre l'âme. Mais le nain se garda bien de se montrer, voulant voir la suite.

Or, tandis que l'autre continuait à se lamenter, d'une cavité au pied de l'arbre sortit un monstre à effroyable gueule, qui grimpa, sans se presser, jusqu'au sommet de l'arbre, y ouvrit sa gueule toute grande, découvrant des dents grosses comme des pelles, et ne fit qu'une bouchée du pauvre malheureux. Après quoi il ouvrit à nouveau sa gueule, et en déversa des pierreries, rouges, vertes et blanches, jusqu'à ce que le panier fût plein à nouveau. Puis il redescendit et rentra dans son antre.

L'EMPEREUR DES POISSONS



Un monstre, à effroyable gueule, grimpa jusqu'au sommet de l'arbre...

Alors le malheureux nain, que terreur et pitié avaient littéralement cloué sur place, prit ses jambes à son cou sur le chemin de la ville.

Le lendemain, quand le richard passa au marché avec ses chevaux, qui croyez-vous qui vint lui proposer d'aller l'aider dans la forêt ? Notre nain en personne qui savait, pauvre, ce qu'il savait, et avait son idée en tête.

Le voilà engagé, le voilà à cheval. Il traversa la ville avec le richard, traversa la prairie, chemina dans la forêt et arriva enfin à l'arbre en question. Aussitôt le richard suspendit la corde, le nain y grimpa, prit le panier selon les instructions de son maître, et le descendit.

Le richard vida les pierreries dans ses besaces et voulut faire remonter le panier. Mais le nain refusa : « il avait le vertige, il ne monterait plus ».

— Eh bien, qu'est-ce que je fais du panier ? demanda, très fâché, le richard.

— Ce que tu en fais ? Il n'y a qu'à le remonter toi-même, et voilà !

Eh oui ! Mais, s'il montait, il faudrait aussi redescendre, il n'était pas fou de rester là-haut ! Et, s'il redescendait sans laisser personne, trêve de pierreries également !...

— Mais monte donc, voyons, tu auras une poignée de pierreries, disait-il au nain.

Le nain : – Point !

— Allez, monte, c'est notre marché.

— Hé là, bonne Vierge, comme le sol tourne sous moi ! hurlait le nain pour toute réponse, se roulant par terre.

À bout de ressources et d'arguments, le richard finit par prendre le panier pour le remonter.

C'est ce qu'attendait le nain. À peine eut-il, du coin de l'œil, vu le boyard en haut de l'arbre que, son vertige disparu comme par enchantement, il se précipita sur la corde et la décrocha, laissant l'autre perché.

— Laisse la corde, dis donc ! Qu'est-ce que tu fais ? Laisse la corde, que je descende !

— Tu es très bien là où tu es, répondit le nain, se mettant en selle.

— Hé, le nain, hé, à toi les besaces pleines ! Remets seulement la corde, que je puisse descendre...

Le nain n'entendait rien. Quand il fut bien en selle, prêt à partir, il se retourna :

— Reste perché là-haut, compère ! Bien le bonjour ! cria-t-il et, donnant de l'éperon, il prit le chemin du retour.

Le pauvre richard se débattait vainement sur son arbre : point d'issue. Sauter, il n'y pouvait songer : on n'en eût même plus trouvé les miettes ! Alors il se prit à pleurer à son tour, tant et si bien que le monstre l'entendit, s'en vint et l'avala... Ce fut sa triste fin.

Le nain voulait maintenant aller à la maison du richard. Mais comment faire ? Il ne la connaissait point... Les chevaux, laissés à leur guise, l'y conduisirent tout droit. Il trouva porte close mais, en cherchant bien, découvrit la clé dans un des sacs et entra. Il eut un éblouissement à voir toutes les richesses entassées là. Vite remis néanmoins, il vida ses sacs et s'en fut à la recherche de son camarade.

Il le trouva triste et inquiet, et qui se réjouit à sa vue comme à celle du Bon Dieu !

— Qu'es-tu devenu, où as-tu été ? ne se lassait-il de demander.

— Je te dirai cela tout à l'heure, lui répondit le nain. Pour

l'instant, demande tes gages et viens avec moi.

Le fils du pêcheur s'en fut aussitôt trouver son maître et donner son congé.

— Mais tu as eu des visions, ou quoi alors ? Qu'est-ce qui te prend, de vouloir t'en aller ainsi de but en blanc ?

— Il faut me donner mon dû, il faut me donner mon dû, répétait le garçon. Je veux m'en aller.

— Il est fou, pensa le maître. Mieux vaut le payer, et m'en débarrasser avant qu'il ne m'ait fait quelque vilaine histoire... Tiens, mon garçon, lui dit-il enfin, le payant, va, et que Dieu te garde !

Le jeune homme s'en fut donc, avec le nain, à la maison du feu boyard. Il resta cloué sur place à la vue de toutes ces richesses, que le nain lui dit être les leurs.

— Ah ! ça, camarade, tu te moques de moi ?

— Jamais de la vie.

— Toutes ces richesses sont à nous ?

— Toutes sans exception.

— Ça, alors, mon vieux, tu as été admirable ! dit-il enfin, quand le nain lui eut tout raconté.

De cette rapide fortune, digne d'un officier turc⁽¹⁰⁾, on parla bientôt autant que d'un pope à cheveux courts.⁽¹¹⁾

Cependant l'empereur du pays, qui voulait marier sa fille, faisait publier partout que celui-là serait son gendre qui arriverait à passer une nuit dans la chambre de la princesse. Car elle avait été mariée quatre-vingt-dix-neuf fois et, à chaque fois, on ne retrouvait plus du mari, le lendemain matin, que les ossements : sans qu'on parvînt à savoir quel était l'agresseur !

Ce qu'apprenant le nain, fort avisé, s'en fut sans retard au palais, parler de son ami qui voulait, disait-il, tenter de devenir le gendre

de l'empereur. L'empereur accepta joyeusement : que l'ami vînt au plus vite. S'il en réchappait, la princesse serait sa femme.

Le nain s'en fut en hâte chercher le jeune homme, l'amena au palais, et le soir, quand le fils du pêcheur et la princesse se retirèrent, il les suivit dans leur chambre et s'étendit par terre.

Pendant la nuit il se leva, transporta son camarade, endormi aux côtés de la princesse, dans un autre lit, tira son glaive et se mit aux aguets. Il y était à peine, qu'il vit sortir de la princesse un immense serpent, auquel d'un coup il trancha la tête. Alors il réveilla son ami et dit :

— Tu te rappelles notre accord, frère ? Quoi que nous ayons, de moitié...

— C'est vrai, répondit le jeune homme.

Alors le nain se précipita, glaive en main, sur la princesse, disant qu'il allait la tailler en deux pour en prendre sa part. Celle-ci, de terreur, eut une sorte de hoquet, et un œuf lui sortit de la bouche. À deux reprises encore, le nain fit semblant de se jeter sur elle, et elle vomit encore deux œufs...

— Maintenant, dit le nain, prends ta femme et sois heureux. Le serpent, que le diable emporte ! avait encore laissé en elle ces trois œufs qui seraient devenus trois autres serpents.

Car le nain n'était autre que le poisson naguère rejeté à l'eau par le fils du pêcheur et qui, tenant promesse, l'avait fait riche et gendre d'empereur !

S'étant découvert :

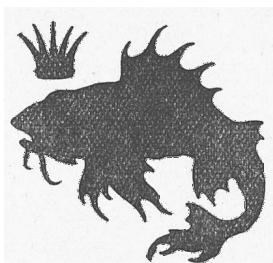
— Et maintenant adieu, dit-il encore, jouis de ta femme et de tous ces biens.

Et il disparut.

Quand, au point du jour, l'empereur trouva les jeunes gens sains et saufs, ce fut une joie sans fin. On n'arrêta point, sept jours et sept

nuits durant, de rire et de chanter. Je fus, moi aussi, de la fête, trop heureux d'y trouver une petite place,

*Et me suis tant goinfré
Que j'en suis tout enflé,
Et suis resté pansu
Comme un grillon ventru !*



Iniia Diniia et l'enfant Destiné



L était une fois... mais oui, bien sûr, sans quoi on ne le conterait point, et je n'ai pas plus envie de bavarder pour rien qu'une puce de claquer ! Je ne suis point, il est vrai, du temps même des contes, mais à peine de deux ou trois jours plus jeune. Et comme j'étais en train de naître quand les contes passaient devant notre porte, j'en ai saisi un par la queue, l'ai jeté chez nous, et le voici.

Il était, dit-on, un empereur si riche, si riche qu'il n'avait pas d'égal sous le soleil. On trouvait l'or et l'argent chez lui à pleins tonneaux. Et il n'avait qu'une seule fille, toute jeune et jolie, qui un beau jour lui dit :

- Je voudrais, père, que tu me fasses construire un monastère.
- Je veux bien, ma petite.
- Oui, mais un monastère tout en pièces d'or et d'argent. Dieu merci, tu peux le faire.

Comment son père eût-il refusé ? Il était bourré d'argent comme un rayon de miel. Il engagea les meilleurs ouvriers, on vit

transporter à pleins seaux des pièces d'or et d'argent, et bientôt le monastère fut prêt, pas bien large, peut-être, mais assez haut.

— Père, dit encore la jeune fille, je ne m'en vais pas habiter seule ici. Il faut me trouver douze compagnes, de mon âge et de ma mine.

L'empereur voulut encore satisfaire ce désir. Mais, malgré toutes ses recherches, il ne put amener au monastère que onze jeunes et jolies filles.

— Et la douzième ?

— Je ne l'ai point trouvée.

— Est-il possible ?

— À vrai dire, j'ai bien trouvé une douzième qui vous ressemble. Mais elle ne pouvait venir. Sa mère n'ayant vécu que trois jours après avoir mis au monde un garçon, la jeune fille doit maintenant s'occuper de son petit frère.

— N'est-ce que cela ? Et sur toute l'étendue de ton empire, père, on ne peut trouver quelqu'un qui se charge d'élever un enfantelet ? Qu'on m'amène sans tarder la jeune fille et l'enfant.

Aussitôt dit, aussitôt fait. On envoya des serviteurs quérir la jeune fille et son petit frère, une merveille d'enfant. À peine la fille de l'empereur l'eut-elle vu, qu'elle fit amener une femme à qui elle ordonna :

— Prends cet enfant en charge, et fais-le-moi grandir en un jour autant que d'autres en un mois, en un mois autant que d'autres en un an.

— Ce sera fait.

— Et, à un an, le garçon était déjà grandelet, marchait, parlait, comme un autre à dix ou douze ans.

La fille de l'empereur s'appelait Iniia Diniia. Après avoir bien cherché, elle décida que le garçon s'appellerait Destiné.

Apprenant qu'il se tenait, en un lointain pays, grande école impériale, Iniia Diniia pria son père d'y conduire Destiné :

— Car, dit-elle, à ce que je vois, ce sera, par l'esprit, un homme comme il n'y en a guère.

Et l'empereur fit atteler, et s'en fut avec le garçonnet, « par delà neuf mers, neuf terres, neuf régions azurées », jusqu'à l'école désignée. Il y laissa le garçon, avec quelque argent, et reprit seul le long chemin du retour. Mais, au départ, Iniia Diniia avait dit à Destiné :

— Si longtemps que tu restes dans cette école, n'y parle jamais de moi. Car tu ne serais pas près, alors, de rentrer à la maison !

Destiné, à l'école, à peine l'eut-on un peu mis au courant, faisait l'admiration de tous. Le maître lui-même n'en revenait pas :

— Ah ! disait-il, il n'avait pas encore été donné à mes yeux de voir, à mes oreilles d'entendre un élève pareil. Ce sera un grand homme quelque jour.

Au bout d'un an, Destiné savait tout ce qu'on pouvait lui apprendre. C'est tout juste s'il ne dépassait pas son maître. Il s'en fut, alors, trouver l'empereur à qui appartenait l'école :

— Puissant empereur, dit-il, je vais m'en retourner chez nous. Tout ce qu'il y avait à apprendre, je l'ai appris. Il n'y a plus de raison pour que je reste en pays étranger.

— Eh ! mon garçon, dit l'empereur, si tu veux t'en aller, personne ne peut te retenir de force. Mon petit, ajouta-t-il, s'adressant à l'un de ses fils qui avait été le camarade de Destiné, offre donc à ce garçon un verre d'eau-de-vie. C'est bon pour la route.

Le jeune homme apporta l'eau-de-vie. Au moment d'y tremper ses lèvres :

— Grand merci, prononça Destiné, et à ta santé, noble prince !

Et il avala son verre d'un trait.

— Encore un, dit l'empereur.

Destiné remercia et but à la santé de l'empereur.

— Encore un, voyons, reprit l'empereur.

— Vive l'armée impériale, s'exclama Désiré, et à la santé de la noble impératrice !

— Un dernier, dit encore l'empereur, car le voyage est long.

— Vive le peuple entier de l'empire, cria cette fois Destiné, et à la santé d'Iniia Diniia !

— Mais qui est donc, mon garçon, cette Iniia Diniia ?

— Qui elle est ? Mais c'est elle qui m'a fait élever et envoyer à l'école.

— Ah oui ? Eh bien maintenant, tu vas rester ici, nous ne te laissons plus partir.

— Pourquoi donc ?

— Parce que nous voulons voir nous-mêmes qui est cette Iniia Diniia. Qu'elle vienne te chercher.

— Comment viendrait-elle, si elle ignore ce qui m'arrive ?

— Elle viendra ; dans un an, dans deux, dans trois, peu importe. Mais tant qu'elle ne sera pas venue, c'est bien simple, tu ne partiras point. Qu'on le retienne captif.

Et voilà Destiné captif. Il n'était pas enfermé, il pouvait aller et venir à sa guise autour du palais. Mais il ne pouvait pas rentrer chez lui. Et il s'ennuyait, le pauvre, et il errait de côté et d'autre comme une âme en peine...

Sur ce, l'empereur voulut faire construire. On apporta beaucoup de bois, des ouvriers furent engagés et se mirent au travail. La cognée, l'herminette, le fil à plomb firent leur œuvre. Puis il fallut assembler les morceaux. Destiné, assis sur un tas de bois, regardait les ouvriers tout le jour. Une fois les morceaux assemblés, il fallut

mettre le palais sur pied, tout bien en place. Et Destiné montait là-haut, lui aussi, avec les ouvriers.

— Noble prince, lui dit un jour le contremaître, dis-moi, je te prie, pourquoi tu es si triste.

— Ne m'appelle donc pas prince, car je ne le suis point. Je ne suis pas d'ici, moi ! Je suis... ah ! d'où ? Il faudrait traverser bien plus que « neuf mers, neuf terres, neuf régions azurées » pour arriver à mon pays aimé !

— Ah ! mon petit, si je pouvais t'enlever de la main ta douleur, ce serait avec joie. Mais comment ?

— Sais-tu quoi, compagnon ?...

— Je le saurai si tu me le dis.

— Tu connais bien ton métier ?

— Si je le connais ? Qu'on me montre donc mon pareil !

— Pourrais-tu me faire un pipeau ?

— Ha, ha, j'étais curieux de voir ce que tu allais me demander ! Mais bien sûr que je t'en ferai un, et au plus vite.

— Et que m'en demanderas-tu ?

— Oh, pas cher ! De quoi acheter, tiens, une grande mesure d'eau-de-vie.

— Tu auras de quoi en acheter deux mesures, mais dépêche-toi.

Et l'autre de se mettre au travail. Il ne pouvait y travailler le jour, étant aux ordres de l'empereur. Mais il y travaillait le soir chez lui, à la lueur d'une bougie. Au bout de trois soirs le pipeau était prêt, et Destiné n'eut qu'à le porter à ses lèvres pour en faire résonner le palais tout entier.

Au matin il monta tout en haut des échafaudages, et souffla dans son pipeau si désespérément que le son en parvint, cette fois, jusqu'au monastère d'Iniia Diniia.

— Mes sœurs, dit-elle entendant cette plainte, ceci ne peut être

que l'enfant Destiné. On doit le retenir là-bas. Sans doute a-t-il parlé de moi, et maintenant on ne veut plus le laisser partir. Préparez-vous vite, mettez vos plus beaux atours, et allons voir ce qui se passe.

Elles obéirent, et les voilà devant le monastère soigneusement fermé : c'était merveille de les contempler, plus belles les unes que les autres.

— Maintenant, tenez-vous par la main...

Et telle était la puissance d'Iniia Diniia que toute la file s'éleva dans les airs et, en un clin d'œil, en redescendit devant le palais de l'empereur qui retenait Destiné captif.

L'empereur fut émerveillé de la beauté d'Iniia Diniia. Mais elle, de lui demander aussitôt :

— Et pourquoi avoir retenu cet enfant ?

— Mais pour t'obliger, justement, à venir le chercher, et me permettre ainsi de te voir...

— Eh bien, maintenant tu m'as vue. Mais où est le garçon ?

— Dans une de ces chambres.

Effectivement, Destiné en sortait tout juste.

— N'est-ce pas, dit Iniia Diniia, que tu n'as pas suivi mon conseil et que tu as parlé de moi ?

— Oui, répondit-il, baissant les yeux.

— Eh bien, mon ami, rentre à la maison, et fais-toi faire un bâton et des sandales d'acier. Quand ton bâton sera usé jusqu'à la poignée, et que de tes sandales il ne restera que les lanières, alors seulement tu me retrouveras. Je serai au monastère de Calu Gastru qui, appuyé à un brin de paille, est suspendu à un cheveu...

Destiné se prit à pleurer à gros sanglots, sentant qu'il allait rester seul au monde.

— Ne te tourmente pas tant, dit encore Iniia Diniia. Il *fallait* que

tu passes par cette épreuve, et je *dois* m'en aller si loin. Mais tu seras heureux plus tard, tellement heureux que ta seule crainte sera de n'avoir pas assez de jours à vivre...

Et, s'élevant dans les airs, Iniia Diniia et ses douze compagnes disparurent, tandis que Destiné prenait le chemin du retour.

Aussitôt arrivé, il se fit faire un bâton et des sandales d'acier et repartit, à la recherche du monastère de Calu Gastru. Il allait au hasard, par monts, par vaux et par bois. Une première fois il aperçut au loin des palais et s'en approcha, entrant d'abord chez de bons paysans, qui lui demandèrent aussitôt d'où il était et où il allait...

— Dieu seul le sait, dit-il. Mais ne me prenez-vous pas à votre service, en échange d'une bouchée de *mamaliga* ?

— Si fait. Saurais-tu lire et écrire ?

— Un peu.

On l'emmena, pour voir, à l'école impériale. Le maître qui le mit à l'épreuve demeura pétrifié d'étonnement :

— C'est tout juste, dit-il, s'il n'en sait pas plus long que moi.

Et on voulut l'employer à interroger les autres. Mais ceux-ci, jaloux de ce nouveau venu qui en savait plus qu'eux, se mirent d'accord pour le faire partir. Le plus grand et le plus fort chercha noise à Destiné et le battit...

Aussi, le lendemain matin, en vain le maître appela-t-il son aide : Destiné était reparti en pleine nuit, à la recherche du monastère de Calu Gastru.

Allant toujours droit devant lui, il parvint à une forêt, y passa la nuit, et le lendemain vers midi se retrouva en rase campagne, la forêt derrière lui et, devant lui, la plaine à perte de vue. Tout au loin se dessinaient deux silhouettes en lutte. Étaient-ce des hommes ? des chevaux ? Impossible de distinguer. De plus près,

Destiné vit que c'était une dragonne qui se battait avec une diablesse. Mais quelle lutte ! Seigneur ! C'étaient deux roues de feu dont, à chaque choc, des étincelles jaillissaient, emportant des morceaux entiers.

Apercevant Destiné, les deux adversaires le prièrent de décider entre elles. Elles se conformeraient à son jugement.

— Eh bien, pourquoi vous battez-vous ainsi ? demanda Destiné.

— C'est que, dit la diablesse, la dragonne a mis au monde l'enfant que voici, puis, trop paresseuse pour l'élever, l'a planté là, tout bonnement. Moi je l'ai recueilli, et j'ai pris la peine de l'élever jusqu'à aujourd'hui : il est déjà grand, comme tu vois. Et maintenant elle veut me le reprendre. Est-ce justice ?

— Dragonne, dit fermement Destiné après avoir réfléchi un instant, il te faut laisser le garçon à la diablesse, puisque tu as trouvé trop dur de prendre la peine de l'élever. Tu voudrais bien venir t'asseoir devant une table toute servie, hein ? Passe ton chemin, dragonne, et toi, diablesse, va de ton côté avec le garçon. Voilà mon avis.

— Ah ! bien merci du bien que tu me fais. Sois sûr que je ne serai pas longue à te le rendre, dit la diablesse.

— Casse-toi la tête et les os ! cria la dragonne en colère.

Destiné les laissa et reprit sa route. Bientôt la dragonne s'éloigna. La diablesse et son fils restaient à se consulter. Destiné était presque hors de vue quand, enfin, la diablesse dit à son fils :

— Destiné nous a fait du bien. Il faut lui en faire aussi. Rattrape-le et viens-lui en aide : tu sais, il a ces rivières à traverser, et ces mauvais passeurs...

— J'y vais, mère.

Et, en un clin d'œil, le fils de la diablesse eut rejoint Destiné, un peu effrayé tout d'abord de cette arrivée en tourbillon...

— Ne crains rien, dit l'autre, je ne viens pas te faire du mal mais, au contraire, t'aider. Car tu dois passer trois rivières, et les passeurs sont bien mauvais.

Ils firent donc route ensemble et furent bientôt devant une grande rivière.

— Passeur, approche ton bac, que je puisse traverser.

— Tu ne traverseras que si tu me laisses t'arracher un œil.

— Tu l'arracheras ! dit le fils de la diablesse.

À peine eurent-ils traversé que le passeur leur barra le chemin, réclamant sa dîme.

— Ah ! il te faut une dîme, dit le fils de la diablesse, il te faut un œil ! Eh bien, je vais t'en donner !

Et, se jetant sur le passeur, il le prit à bras-le-corps et le précipita, tête la première, en plein milieu du fleuve, tandis que des gens, accourus à grand bruit de toute part, reconnaissant le fils de la diablesse, devenaient muets comme poissons.

Les deux compagnons, continuant leur route, arrivèrent à la seconde rivière.

— Le bac, s'il te plaît. Il faut que je passe sur l'autre bord.

— Tu l'auras, mais il faudra me laisser te couper une main.

— Je te laisserai...

Mais ce mauvais passeur eut le même sort que le premier, et Destiné continua son chemin indemne, avec le fils de la diablesse.

À la troisième rivière :

— Tu n'auras le bac, dit le passeur, que si tu me laisses te couper un pied...

— Tu le couperas... dit le fils de la diablesse.

Et il noya ce troisième passeur comme les deux autres.

— Cette fois, dit-il à Destiné, continue ta route seul : je vais m'en retourner. Je t'accompagnerais bien jusqu'au monastère de

Calu Gastru, mais c'est encore très loin et tu n'as plus besoin de moi. Bon voyage, ami.

— Bon retour, répondit Destiné, et je te remercie de m'avoir amené sain et sauf jusqu'ici.

Marchant toujours, « jour d'été jusqu'à la nuitée », Destiné parvint à un grand torrent, qui alimentait un moulin où l'on ne moulait que fine farine. Le meunier lui demanda aussitôt d'où il venait, ce qu'il cherchait...

— Dieu seul le sait ! Je voudrais simplement trouver à gagner une bouchée de *mamalisa*.

— Eh bien ! alors reste ici, mon garçon, dit le meunier, frappé de sa bonne mine. Je suis quand même seul, et je manque d'aide.

Et Destiné resta au service du meunier.

Or, à ce moulin, venait toujours faire moudre un homme à cheval sur un gros tonneau de blé. Le moulin était à deux meules. On versait le blé dans les deux trémies. À une issue se tenait le vieux meunier, à l'autre Destiné, qui ne fut pas long à apprendre le métier et sut même, bientôt, faire mieux que son maître. Ce que voyant, le vieux lui laissa la charge du moulin, et s'en fut jusqu'au prochain marché.

Quand l'homme au tonneau déchargea sa farine, les cuisinières, et sa maîtresse elle-même, lui demandèrent qui avait bien pu la lui moudre si fin.

— Un jeune gars que le meunier vient de prendre à son service.

— Tiens, dit sa maîtresse, porte-lui cette pièce d'or, et recommande-lui de toujours faire aussi bien.

Or, mes amis, cette maîtresse n'était autre qu'Iniia Diniia. C'est à son four que l'homme au tonneau portait la farine. Et le monastère de Calu Gastru lui-même n'était pas bien loin, avec les cellules des douze compagnes d'Iniia Diniia.

La prochaine fois que l'homme au tonneau s'en vint au moulin, il donna la pièce d'or à Destiné, qui ne se doutait de rien, et lui fit la commission de sa maîtresse.

— Faire aussi bien ? dit joyeusement Destiné. Je vais faire trois fois mieux encore !

Mais la vieille meunière enrageait que son mari n'eût pas été là pour recevoir la pièce d'or...

— Tu ne sais garder que les routes, lui reprocha-t-elle à son retour. Voilà, l'homme au tonneau a donné un jaunet à ce garçon. Ne valait-il pas mieux qu'il te le donne à toi ? Nous ôter le pain de la bouche pour un vagabond !

Tant et si bien que le vieux, excédé, s'en fut dire à Destiné « qu'il s'en allât, à la grâce de Dieu, car lui ne pouvait plus le garder ».

— Je m'en irai donc, dit tristement Destiné, puisque c'est mon sort d'errer tout seul de par le monde et de n'être chez moi nulle part.

Mais voici qu'en route il rattrapa l'homme au tonneau...

— Bien le bonjour, brave homme.

— Bien le merci, mon garçon.

— Ne voudrais-tu pas m'emmener avec toi ?

— Si fait, mais pas jusqu'à la maison même : que dirait ma maîtresse, Inia Diniia...

Et c'est ainsi que Destiné apprit qu'il approchait du terme de son voyage.

Aux abords du monastère, il se transforma en ouvrier peintre et entra dans la cellule d'une des jeunes filles.

— N'y a-t-il point de travail pour moi, ici ? demanda-t-il, après les salutations d'usage.

— Si fait, ma cellule est à repeindre.

Et Destiné se mit au travail, et il fit de si jolies choses que la pauvre cellule en était toute transformée.

— Et que me demandes-tu pour ce beau travail ?

— Rien, ma foi. Que Dieu nous garde en santé et en belle humeur ! répondit Destiné.

— Ne veux-tu pas aussi repeindre ma cellule ? demanda une autre des jeunes filles. Car elles étaient toutes là, à regarder, émerveillées.

— Bien volontiers.

Et le travail qu'il fit là était dix fois plus beau et plus merveilleux encore. Le paradis sur terre, tout simplement ! C'est que c'était sa propre sœur.

— Qu'est-ce que je te dois ? demanda-t-elle aussi.

Comme Destiné allait répondre, Iniia Diniia elle-même survint, et ce qu'elle vit lui plut à son tour.

— Ne viendras-tu pas, dit-elle, repeindre aussi ma cellule ?

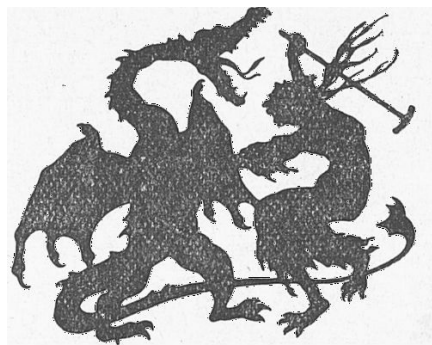
— Je pense bien, répondit Destiné, le cœur battant.

Mais, quand ils furent tous deux dans la cellule d'Iniia Diniia, ils se reconnurent enfin, et avec quel émoi ! Car Destiné était entre temps devenu un beau jeune homme, et Iniia Diniia avait eu le pouvoir de rester une jeune et jolie fille.

Et de se jeter dans les bras l'un de l'autre avec transport, et de s'embrasser...

Adieu le monastère !

Pour moi je les ai laissés à leur joie et suis venu, d'un trait, vous conter l'histoire d'Iniia Diniia et de l'enfant Destiné.



Ion-le-Soldat



Il était une fois... ce qu'on ne verra plus. Il était un soldat qui, après vingt-quatre ans de service, fut licencié avec six sous de solde et un pain, une fortune comme vous voyez !

Il reprit donc le chemin de son village, fredonnant tout du long pour faire passer son chagrin.

Or il rencontra, sur sa route, deux vieillards appuyés sur de grands bâtons. C'étaient le Bon Dieu et saint Pierre. Mais comment Ion les eût-il reconnus ?

— Donne-nous, mon brave, quelque chose à manger, lui demandèrent-ils. Nous ne possédons rien, rien, rien au monde.

L'autre qui avait bon cœur :

— Vieux père, dit-il, moi je ne possède, en tout, que six sols et un pain. Voilà deux sous pour l'un, et deux sous pour l'autre, un demi-pain à l'un, un demi-pain à l'autre.

— Grand merci, mon brave. Dieu te le rende, et bien davantage ! dirent les deux vieux.

Et ils passèrent leur chemin, tandis que le soldat continuait sa route, chantant à tue-tête comme s'il était maître du monde.

Au moment de traverser la montagne, voilà encore deux vieillards sur son chemin. C'étaient toujours le Bon Dieu et saint Pierre. Mais ils avaient changé d'aspect, et Ion-le-Soldat ne les reconnut pas davantage.

— Donne-nous quelque chose à manger, mon brave...

— De grand cœur, vieux père. Du pain, je n'en ai plus : j'ai déjà donné le mien à deux vieux tout à l'heure. Mais j'ai encore deux sous : tiens, un pour chacun.

Les deux vieux acceptèrent. Puis :

— Écoute, Pierre, dit le Bon Dieu, ce soldat n'a vraiment plus un sou vaillant. Donnons-lui quelque chose, qu'il ne meure pas de faim...

— Que ta volonté soit faite, Seigneur.

Et le Bon Dieu, rappelant Ion qui était déjà loin, lui dit :

— Tiens, prends cette musette : tu pourras y faire entrer ce que tu voudras. Tu n'auras qu'à dire : « Au nom de Dieu place nette, qu'un tel, ou telle chose, entre dans ma musette ! »

— Merci bien, dit Ion-le-Soldat, qui prit la musette sans faire de façons, et continua sa route.

Il parvint à une auberge. Il avait une faim, à croire que des souris lui nichaient dans le ventre. Mais manger, quand on n'a ni vivres ni argent... Des saucisses pendaient au plafond de la salle, et sur le rebord de la fenêtre des pains étaient posés... Alors, regardant son sac :

— Au nom de Dieu, cria-t-il, place nette ! Je veux deux pains et deux saucisses dans ma musette.

Et, à son grand étonnement, deux pains et deux saucisses sautèrent du coup dans son sac. Il n'eut qu'à s'asseoir auprès d'une

fontaine pour faire son repas. Et de dévorer à belles dents, comme si on allait lui arracher le pain de la bouche !

Puis il continua son chemin, plein d'un courage nouveau, répétant à qui voulait l'entendre :

— Moi je n'ai peur de personne, moi je n'ai peur de personne !

— Si tu n'as peur de personne, lui dirent les gros bonnets d'un village, l'entendant se vanter ainsi, attends : on va te conduire dans une maison superbe, où tu pourras vivre le restant de tes jours...

— Hé ! je ne demande pas mieux.

On l'y conduisit, pensant bien qu'il n'en reviendrait jamais : tous ceux qui avaient essayé de passer la nuit là avaient été trouvés morts le lendemain !

— Qu'on me donne aussi, dit Ion, un cruchon d'eau-de-vie : je la ferai bouillir sur place, et ce sera une compagnie.

Resté seul dans la maison, Ion mit son eau-de-vie sur le feu, chantant à tue-tête.

Mais n'entendit-il pas aussitôt, qui semblait venir du grenier, une voix toute rauque et fêlée (à vous glacer le sang dans les veines !) qui répétait :

— Hélas, je tombe ! Hélas, je tombe !

Ion ne s'émut pas.

— Et puis après, dit-il sans détour, la belle affaire ! Est-ce moi qui tombe ? C'est toi.

Et, du coup, une tête d'homme tomba par le tuyau de la cheminée et s'installa auprès de Ion qui tenait son cruchon d'eau-de-vie à la main.

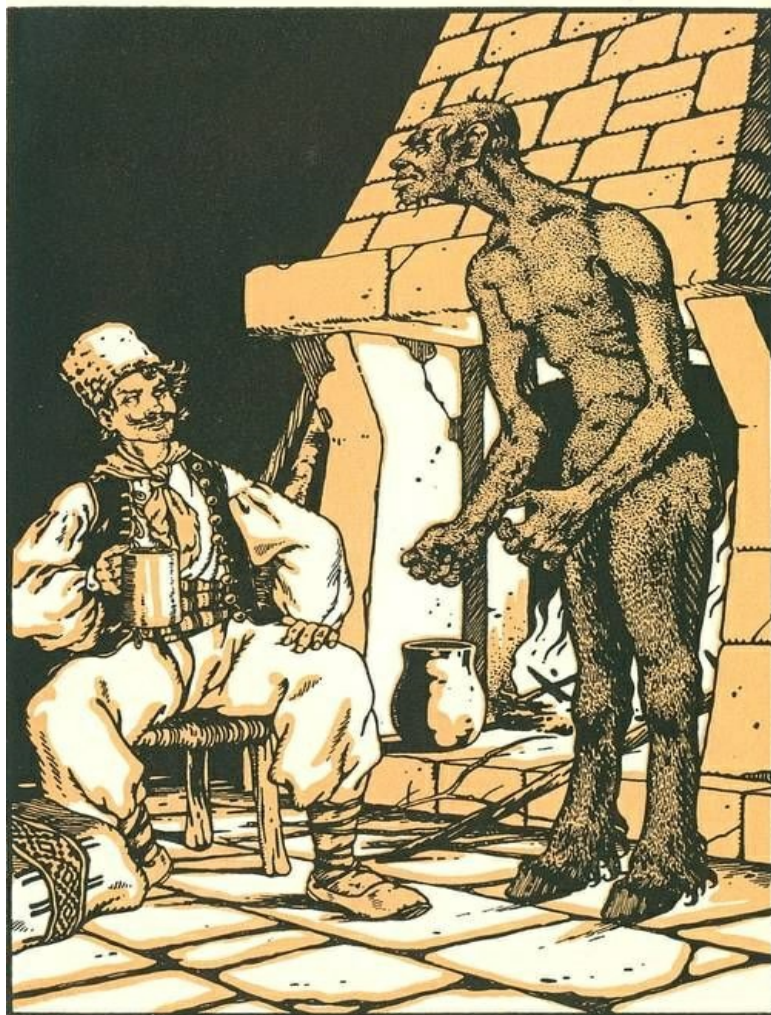
— Mets-toi un peu de côté, cria Ion. Tu veux me faire renverser mon eau-de-vie ?

Mais la tête d'homme ne broncha point. En même temps on entendait à nouveau :

— Hélas, je tombe ! Hélas, je tombe !

— Eh bien, vas-y, tombe ! Ça sera encore toi et pas moi, dit Ion, toujours occupé de son eau-de-vie.

Il n'avait pas fini de parler (signez-vous, mes amis, pour n'avoir pas de cauchemars !) qu'il vit dégringoler par la cheminée un tronc humain et une paire de jambes qui, s'en allant rejoindre la tête, finirent par former un homme à pieds de cheval, un véritable vampire, lequel se mit à battre le pauvre Ion comme plâtre.



Un homme à pieds de cheval, un véritable vampire...

Mais, un peu effrayé tout d'abord, Ion reprit vite ses esprits. Et de crier :

— Hé, là ! au nom de Dieu, place nette. Monstre, dans ma musette ! »

Aussitôt – le croiriez-vous ? – le vampire, bien contre son gré, s'engouffra dans la musette. Et Ion de me l'aplatir à tour de bras, avec une bonne verge !

— Pitié, Ion, grâce ! Je ne remettrai plus les pieds ici de toute mon existence.

— Pas de grâce.

— Grâce, mon brave, je te donnerai deux seaux pleins de pièces d'or...

— Où sont-ils ?

— Dans le hangar derrière la maison...

Sur quoi, le coq ayant chanté minuit, le vampire s'évanouit, et Ion resta maître de l'argent, et de la maison à jamais débarrassée de ses monstres.

Il y vécut quelque temps bien tranquille. Mais on parlait de son exploit au loin, autant que d'un pope à cheveux courts. Si bien que l'ordre lui vint, un beau jour, de regagner promptement son ancienne caserne, devenue un véritable repaire de démons.

— Mais comment partir ? disait Ion. Qui s'occupera de ma maison ?

— Sois sans crainte, lui dirent les gros bonnets du village. Nous en répondons sur notre tête.

Il s'en fut donc à la caserne, d'où les diables avaient fait fuir tous les soldats.

Ion s'installa tranquillement pour dormir, comme chez lui. Mais va trouver le sommeil ! Voilà-t-il pas une nuée de démons – il y en avait autant que de feuilles et de brins d'herbe dans les champs –

qui l'assaillent et se mettent à le rouer de coups : v'lan, et v'lan, « t'avais qu'à pas y venir ! »

Ion, pris tout d'abord par surprise, retrouva vite ses esprits :

— Ho, là ! au nom de Dieu, place nette. Tous pieds fourchus dans ma musette !

Et les y voilà, et Ion de les y piler et broyer si bien qu'enfin, par un serment des plus épouvantables, sires démons jurèrent qu'ils n'y reviendraient plus !

Alors Ion voulut bien les laisser sortir, et diables de filer comme traits se réfugier auprès de Belzébuth, tandis qu'Ion s'étendait pour trouver un peu de repos à son tour...

Ah bien oui ! Ne voilà-t-il pas après lui Belzébuth en personne, prince des démons :

— Qu'es-tu venu chercher ici, misérable ? Ne sais-tu pas que les bâtiments de cette caserne sont notre prébende ?

— Je n'en sais rien.

— Non ? Eh bien, tu vas le savoir.

Et Belzébuth de prendre Ion en entreprise, et de lui administrer une maîtresse volée. Mais l'autre, retrouvant vite son souffle, n'eut qu'à crier :

— Ho, là ! au nom de Dieu, place nette, et Belzébuth dans ma musette !

Et, du coup, voilà Belzébuth enfermé à son tour. Et Ion de le bourrer de coups de poings à l'aveuglette, lui passant en une fois tout ce qu'il avait pu recevoir lui-même dans toute sa carrière de soldat !

En fin de compte, très mal en point, Belzébuth supplia lui aussi :

— Grâce, Ion, je te laisserai la caserne avec tout ce qu'elle contient.

— Tu fais serment de n'y plus revenir ?

— J'en fais serment.

— Eh bien, va...

Et Belzébuth s'en retourna... au diable ! plus vite qu'il n'en était venu. Alors Ion ramena généraux et soldats, qui n'étaient pas encore bien rassurés ! Mais ils pouvaient dorénavant dormir en paix : jamais démon, si petit soit-il, ne se risqua dès lors à troubler leur sommeil. Et les bonnes gens n'oubliaient pas Ion dans leurs prières.

Ion, lui, après s'être fait assurer en bonne et due forme la possession de la maison aux vampires et d'une partie de la caserne voulut, au bout d'un certain temps, s'en retourner à sa propre maison, celle qu'il avait quittée jadis pour devenir soldat. Mais, en route, il rencontra l'un des vieillards qui lui avaient donné sa fameuse musette.

— Ion, prends garde à ce que je vais te dire...

— Qu'y a-t-il donc ?

— Dès que tu seras rentré chez toi, prépare ton âme et fais ton cercueil. Car bientôt la Mort viendra te prendre. Dame, ton heure est bien sonnée ! Puis, quand tu seras mort, tu viendras au ciel.

— Mais, dit Ion un peu rudement, qui es-tu donc pour me conter pareilles extravagances ?

— Qui je suis ? Eh bien, Ion, je suis le Seigneur. Et si je t'ai donné cette musette, c'est parce que tu as eu bon cœur.

— Vraiment ? Alors pardonne-moi, Seigneur, je ne savais pas à qui je parlais.

Et, tombant à genoux, Ion se mit en prière. Puis il dit encore, les larmes aux yeux :

— Du moins, Seigneur, envoie-moi la Mort pour me montrer à faire mon cercueil. Car moi, toujours en service commandé, contre diables et vampires, je ne sais plus... si même je l'ai jamais su !

— Accordé.

Et Ion s'en fut chez lui. Vint la Mort.

— Montre-moi, dame Mort, à faire mon cercueil...

— Quoi, imbécile, tu ne sais même pas faire ça ? Tiens, regarde.

Et la Mort de montrer à Ion les planches à choisir, et comment les assembler.

Ion fit ce qu'elle lui disait, puis :

— Entre-s'y donc la première, dame Mort, pour voir si c'est bien fait...

La Mort entra dans le cercueil :

— C'est bien, Ion.

— Pas le plus petit trou ? Pas la plus petite raie de lumière ?

— Rien.

À peine la Mort eut-elle prononcé ce mot que Ion se mit à clouer à grands coups de marteau le couvercle du cercueil, déclarant :

— Tu sortiras d'ici quand ressuscitera mon pauvre père, Dieu ait son âme ! Et quand moi je t'en ferai sortir.

Puis il mit le cercueil sur son dos et s'en fut le jeter à la rivière.

Et Ion-le-Soldat continua de vivre... il en oubliait lui-même depuis quand. Dame, il avait tué sa mort ! Et le mal allait se multipliant de par le monde, puisqu'il n'y avait plus de Mort pour y mettre fin. Les hommes, voyez-vous, en étaient arrivés à se manger les uns les autres.

Enfin, après bien longtemps, Ion fut las de son éternité et s'en fut au ciel, comme l'y avait jadis convié Dieu-le-Père. Mais, arrivé devant la porte du paradis, il la trouva fermée. Il voulut l'ouvrir : mais tous les anges furent sur lui pour l'en empêcher...

— Hé, là ! dit alors Ion, ne trouvant rien de mieux, au nom de Dieu, place nette. Tous les anges dans ma musette !

Et tous, des archanges au plus petit angelot, d'entrer pêle-mêle

dans la musette de Ion qui, la lançant sur son dos, s'en fut, ainsi chargé, se présenter devant Dieu-le-Père et lui conter tout au long son histoire.

— Et maintenant, Seigneur, acheva-t-il, j'ai voulu venir au ciel, comme tu me l'avais dit, et tous ces anges-là n'ont pas voulu me laisser entrer... Voilà pourquoi, à bout de ressource, je te les ai amenés dans ma musette...

— Vraiment, Ion ? Tu ne crois pas que tu es allé un peu loin ?...

Et Dieu-le-Père rendit leur liberté aux anges et à la Mort. Et les choses reprirent leur cours normal de par le monde, la Mort remplissant son office du mieux qu'elle pouvait... et commençant par mener en terre notre brave ami !

*Chante, coucou, sous la croix.
On enterre Ion-le-Soldat.*



Greuceanu-le-Vaillant



L'était une fois, etc.

Il était un empereur, qui s'appelait l'Empereur Rouge. Et il était fort affligé, car des dragons avaient, sous son règne, ravi du ciel la lune et le soleil.

Il envoya des messagers annoncer dans tous les pays, et fit publier de par les villes, qu'à celui qui saurait reprendre aux dragons la lune et le soleil il donnerait sa fille et la moitié de son empire. Mais quiconque tenterait l'entreprise sans y réussir aurait la tête coupée.

Nombre de vaillants se proposèrent, qui se vantaient gaillardement d'exécuter pareille prouesse. Mais une fois à l'œuvre ils ne savaient par quel bout s'y prendre, se débattaient de gauche et de droite en efforts désordonnés et infructueux. Toutes les mouches ne font pas de miel, voyez-vous ! Et l'empereur s'en tenait à sa parole.

Or il y avait, en ce temps-là, un vaillant du nom de Greuceanu, que toucha comme les autres la proclamation impériale. Il hésita

longtemps. Enfin, confiant en l'aide de Dieu et en sa propre vaillance, il s'en fut proposer ses services à l'empereur.

En route il rencontra deux hommes, que des gardes amenaient au palais pour y être exécutés : ils s'étaient enfuis d'une bataille que l'empereur venait de livrer à des monstres. Ces pauvres gens étaient bien tristes ; mais Greuceanu trouva, pour les consoler, de si bonnes paroles qu'ils reprirent quelque courage. Car il avait aussi une langue d'or, notre Greuceanu.

Lui-même mit dans cette rencontre tout son espoir :

« Je vais tenter ma chance, se dit-il. Si je réussis à obtenir de l'empereur la grâce de ces deux hommes, j'oserai aussi me lancer dans l'autre entreprise. Sinon, bien le bonjour : je m'en retournerai comme je suis venu. Ce sera là ma chance : point ne nuit d'essayer. »

Et, tout en tournant et retournant ces pensées dans sa tête, il finit par arriver à la cour impériale.

Il se présenta devant l'empereur et sut tant lui en conter, lui dire avec tant d'art de si bonnes et douces paroles, que l'empereur finit par être convaincu qu'il serait injuste de faire exécuter ces deux hommes, qu'il valait mieux pour lui avoir deux sujets de plus, et que de se montrer impitoyable ne ferait qu'accroître son renom.

Grande fut la joie des pauvres gens en apprenant que Greuceanu était parvenu à obtenir leur grâce. Ils le remercièrent de toute leur âme, lui promirent de prier leur vie durant pour qu'il allât de victoire en victoire, et tinrent d'ailleurs parole.

Greuceanu, jugeant ce premier succès de bon augure, s'en fut à nouveau trouver l'empereur, et lui tint à peu près ce suave langage :

— Puisses-tu régner ici, très haut seigneur, de longues et glorieuses années. Bien des vaillants se sont faits forts de reprendre pour toi aux dragons la lune et le soleil, et je sais qu'ils

sont morts de malemort pour n'avoir pu tenir leur promesse. À mon tour, très haut seigneur, je voudrais me mettre à la recherche de ces bandits et tenter ma chance : peut-être parviendrons-nous enfin, avec l'aide de Dieu, à punir ces dragons maudits de leur folle audace. Mais ne te montreras-tu pas, aussi, quelque peu pitoyable et secourable à mon égard ?

— Mon cher Greuceanu, répondit l'empereur, je ne saurais changer ma décision d'une ligne ni d'un iota. Et cela, purement et simplement parce que je tiens à être juste. Je veux que mes ordres soient les mêmes pour tout mon empire : il n'y a point de favoritisme chez moi.

Voyant cette décision inflexible et la justesse de ces propos :

— Soit, Majesté, dit vaillamment Greuceanu. Même si je sais que mort s'ensuive, je ne m'arrêterai point avant d'avoir mené à bonne fin la tâche que, de mon plein gré, j'assume ici.

Ainsi d'accord avec l'empereur, Greuceanu passa quelques jours à prendre toutes les mesures qu'il jugeait nécessaires pour sortir de l'entreprise à son honneur, puis il partit.

Emmenant son frère, ils allèrent longtemps, « jour d'été jusqu'à la nuitée », et finirent par arriver chez le Forgeron-de-la-Terre, ami de Greuceanu et qui, effectivement le plus habile forgeron de la terre, était en outre quelque peu sorcier. Ils y firent halte et, pendant trois jours et trois nuits, Greuceanu et le Forgeron s'enfermèrent et tinrent conseil. Puis les deux frères continuèrent leur route, tandis que le Forgeron-de-la-Terre se mettait au travail, façonnait une statue de Greuceanu tout en fer, et la plongeait dans un grand feu qu'il faisait entretenir nuit et jour sans arrêt.

Greuceanu et son frère, allant toujours de l'avant, finirent par arriver à une croisée de chemins, s'y arrêtrèrent, firent sur l'herbe une petite collation des vivres qui leur restaient, puis se séparèrent,

pleurant comme des enfants. Avant de se quitter, ils échangèrent des mouchoirs : « tant que les mouchoirs ne seraient déchirés que sur les bords, ils pourraient garder quelque espoir de se retrouver ; mais quand les mouchoirs seraient déchirés en leur milieu, c'est qu'un des deux frères aurait péri ». Ils enfoncèrent aussi un couteau dans la terre : « celui des deux qui, revenant le premier, trouverait le couteau rouillé, ne devrait plus attendre : l'autre serait mort ». Après quoi Greuceanu prit à droite, et son frère à gauche.

Le frère de Greuceanu, après avoir longtemps et vainement erré, revint à la croisée des chemins et, trouvant le couteau intact, attendit son frère avec d'autant plus de joie qu'il voyait la lune et le soleil de nouveau à leur place dans le ciel.

Greuceanu lui, ayant suivi longtemps un même sentier, finit par arriver à la demeure des dragons, sise au bout du monde, « où le diable sèvre ses enfants ». Là il fit trois fois la culbute, se changea en ramier – suivant les conseils du Forgeron-de-la-Terre – et alla se poser sur un arbre, juste devant la maison.

L'aînée des jeunes dragonnes sortit à ce moment, vit le ramier, et s'en fut aussitôt appeler sa mère et sa sœur pour admirer le bel oiseau.

— Ah ! petite mère, petite sœur, dit la cadette, ce gentil oiseau ne me semble pas de bon augure pour notre maison. Ses yeux ne me paraissent point ceux d'un oiseau, mais bien plutôt les yeux de Greuceanu-aux-cheveux-d'or(12). Et cela, c'est notre fin : que Dieu ait pitié, désormais, de nous et des nôtres.

Car les dragons n'étaient point sans connaître la vaillance de Greuceanu.

Les trois dragonnes rentrèrent, pour tenir conseil. Aussitôt Greuceanu de refaire trois fois la culbute, et le voilà devenu mouche, entré dans la pièce où se tenaient les dragonnes, niché au

plafond, dans la fente d'une poutre, et entendant tout. Ayant bien écouté il sortit, prit le chemin de la Forêt-Verte et, sous sa forme humaine, s'y cacha sous un pont.

C'est qu'il savait maintenant que les dragons étaient allés chasser dans la Forêt-Verte, et rentreraient l'un à la tombée du jour, l'autre à minuit, et le grand chef vers l'aube.

De sa cachette Greuceanu vit bientôt arriver, en effet, le plus jeune des dragons dont le cheval, sur le point de passer le pont, hennit et sauta de sept pas en arrière.

— Ah ! s'écria le dragon, furieux, que les loups dévorent ce cheval ! Moi, rien ne me fait peur en ce monde, si ce n'est Greuceanu-aux-cheveux-d'or. Et celui-là même, il me suffirait d'un coup pour l'abattre !

Ce qu'entendant, Greuceanu parut sur le pont et cria :

— Arrive, vaillant dragon ! Nous battons-nous au sabre, ou en corps à corps ?

— En corps à corps, c'est plus juste.

Et ils se prirent à bras-le-corps. Le dragon, soulevant Greuceanu, le ficha en terre jusqu'aux genoux. Mais Greuceanu, le soulevant à son tour, l'enfonça en terre jusqu'au cou et lui trancha la tête. Après quoi, jetant sous le pont les cadavres du dragon et de son cheval, il se mit au repos.

Au plus fort de la nuit ce fut l'autre dragon qui arriva, et cette fois son cheval sauta de dix-sept pas en arrière. Il le gourmanda comme le premier, Greuceanu lui répondit de même et, sortant de sa cachette, se prit de lutte avec lui.

Ce dragon-là, mes amis, soulevant notre Greuceanu, l'enfonça dans le sol jusqu'à la taille. Mais Greuceanu, se dégageant d'un bond rapide, souleva le dragon à son tour et, le fichant en terre jusqu'au cou, lui trancha la tête de son glaive. Puis il envoya les

deux cadavres rejoindre les deux autres sous le pont, et s'en fut se reposer à nouveau.

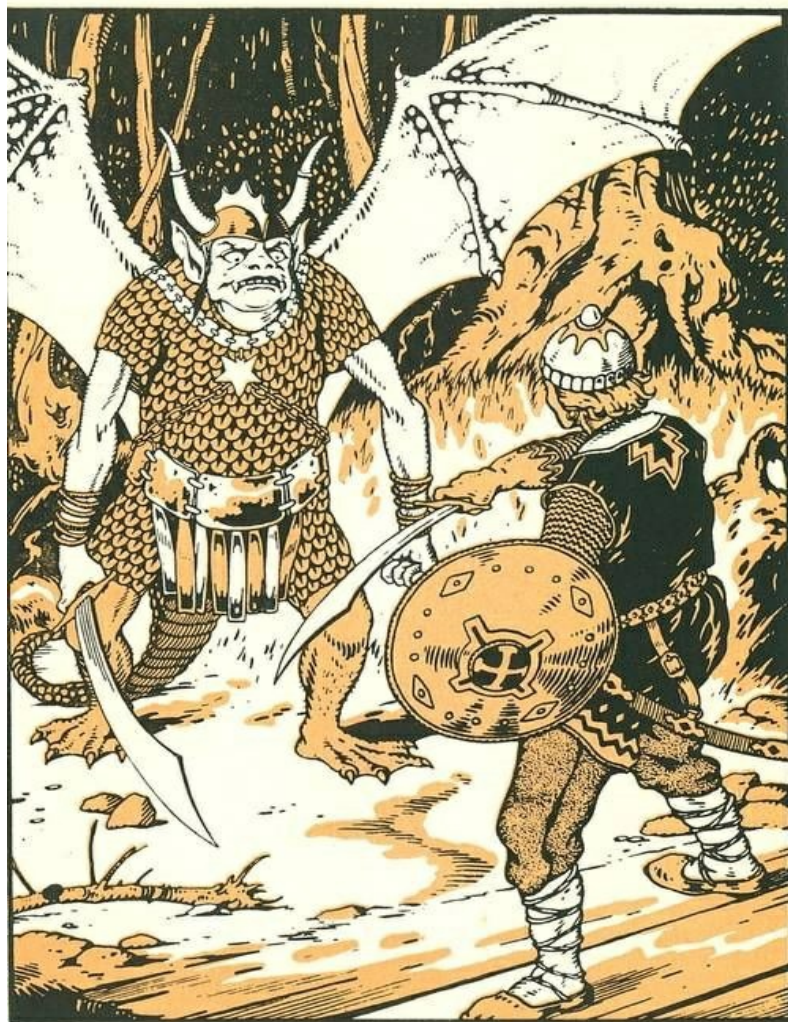
Vers l'aube il vit arriver, eh oui ! le père des dragons en personne, noir comme poix, un vrai démon, monté sur un cheval qui, à l'entrée du pont, sauta de soixante-dix-sept pas en arrière. Très fâché, comme si cet incident était de la plus haute importance :

— Ah ! rugit le dragon, que les loups dévorent ce cheval ! Moi, rien ne me fait peur en ce monde, si ce n'est Greuceanu-aux-cheveux-d'or. Et celui-là même il me suffirait de le viser pour l'abattre d'une flèche !

Alors Greuceanu, sortant de sa cachette :

— Eh bien, vaillant dragon, viens donc te battre ! Allons ! Au sabre, au glaive, ou en corps à corps ?

Le dragon arriva, et ils se prirent de lutte. Ils se battirent alors au glaive : les glaives finirent par se rompre. Alors commença le corps à corps. La terre tremblait sous leurs chocs. Mais Greuceanu sentant l'étreinte du dragon se resserrer, sut s'arc-bouter et résister de toutes ses forces, tandis que son étreinte, prenant le dragon par surprise, en fit craquer l'ossature entière.



Le dragon arriva et ils se prirent de lutte.

Jamais on ne vit lutte pareille. Il était midi qu'ils luttèrent encore, assoiffés, épuisés. Vint à passer, au-dessus d'eux, un corbeau qui planait, suivant la lutte. L'apercevant :

— Corbeau, corbeau, dit le dragon, apporte-moi, oiseau de deuil, une pleine becquée d'eau, et je te donnerai à manger un vaillant tout entier avec son cheval !

Alors :

— Corbeau, corbeau, dit à son tour Greuceanu, si tu m'apportes à moi cette becquée d'eau pure, c'est trois cadavres de dragons et trois de chevaux qui seront ta proie !

Ce qu'entendant, le corbeau apporta à Greuceanu une becquée d'eau pure, qui apaisa la soif de notre vaillant et lui rendit force et courage. D'un effort immense, Greuceanu souleva le dragon, puis l'enfonça en terre jusqu'au cou, lui mit le pied sur la tête pour l'y maintenir, et s'écria :

— Tu vas me dire, immonde dragon, où tu as caché la lune et le soleil, car tu ne saurais plus m'échapper maintenant.

Le dragon, cherchant à s'esquiver, en bégayait de toutes les couleurs. Mais :

— Que tu me le dises ou non, lui déclara encore Greuceanu, je les trouverai toujours. Et de plus tu auras la tête tranchée !

Alors le dragon espérant, s'il parlait, avoir peut-être la vie sauve, dit enfin :

— Dans la Forêt-Verte, il y a une caverne : c'est là que sont enfermés la lune et le soleil. La clé en est le petit doigt de ma main droite.

Aussitôt Greuceanu de lui trancher la tête, puis de lui couper soigneusement le petit doigt, qu'il emporta.

Après avoir donné au corbeau tous les cadavres qu'il lui avait promis, Greuceanu s'en fut donc à la caverne de la Forêt-Verte,

l'ouvrit avec le petit doigt du dragon, et y trouva la lune et le soleil. Il prit le soleil d'une main, la lune de l'autre, les lança dans le ciel et se réjouit grandement.

À leur tour, revoyant enfin la lune et le soleil, les hommes se réjouirent, remerciant Dieu d'avoir donné assez de force à Greuceanu pour venir à bout de ces diaboliques ennemis de l'humanité. Et Greuceanu prit joyeusement le chemin du retour.

Au lieu de ralliement il trouva son frère. Ils s'embrassèrent, achetèrent deux chevaux rapides comme des flèches, et leur firent prendre tout droit le chemin de l'empire.

Voilà que sur leur route ils virent un grand poirier, plein de poires dorées. Le frère de Greuceanu proposa de faire halte à l'ombre du poirier, à la fois pour laisser souffler les chevaux et tromper leur propre faim avec quelques poires. Greuceanu, qui connaissait les desseins des dragonnes, fut d'accord pour s'arrêter. Mais il ne laissa point son frère cueillir de poires, disant qu'il les cueillerait lui-même. Tirant son glaive, il en frappa le tronc du poirier, tout près du sol. L'on vit alors jaillir un sang affreux, empoisonné, et une voix sortit de l'arbre, qui disait :

— Tu n'as fait qu'une bouchée de moi, Greuceanu, tout comme de mon mari !

En un instant il ne resta plus du poirier que cendres et poussière, tandis que le frère de Greuceanu, stupéfait, ne comprenait rien à tout ce qu'il voyait.

Ils repartirent. Plus loin, beaucoup plus loin, ils passèrent auprès d'un merveilleux jardin, plein de fleurs et de papillons. Une eau fraîche et pure y coulait.

— Arrêtons-nous un peu ici, dit le frère de Greuceanu. Nos bons petits chevaux se reposeront, et nous pourrons nous-mêmes boire un peu de cette eau fraîche et cueillir quelques fleurs.

— Entendu, frère, répondit Greuceanu, pourvu que ces fleurs aient été plantées de main d'homme, et que cette source vienne de Dieu.

Et, tirant son glaive, il trancha la tige d'une des plus belles fleurs, qu'il coucha à terre ; puis il l'enfonça jusqu'au fond et sur les bords de la source. Mais, au lieu d'eau, ce fut un sang noir qui coula, comme de la tige, et emplit l'air d'une odeur nauséabonde. L'aînée des dragonnes à son tour ne fut plus que poussière (car c'était elle qui s'était faite jardin et source pour empoisonner Greuceanu et le tuer).

Ayant une fois de plus échappé au danger, les deux frères sautèrent en selle et partirent comme le vent. Quand, tout à coup, voilà l'horrible mère des dragonnes à leurs trousses, ouvrant une gueule du ciel jusqu'à la terre, de quoi avaler Greuceanu d'un coup, ni plus ni moins. Elle avait, certes, assez de causes de courroux et d'affliction, ayant perdu à la fois son mari, ses filles et ses gendres !

Greuceanu sentit que la vieille dragonne était à leur poursuite et dit à son frère :

— Regarde donc derrière toi, frère, et dis-moi ce que tu vois.

— Que veux-tu que je voie, frère ? Il y a un nuage qui vient derrière nous comme un tourbillon...

Ils cravachèrent leurs chevaux, qui redoublèrent leur course, rapide comme le vent, silencieuse comme la pensée. Mais Greuceanu demanda encore à son frère de regarder derrière eux, et celui-ci dit que le nuage approchait comme une masse de flammes... Une fois de plus ils poussèrent leurs montures, et furent enfin chez le Forgeron-de-la-Terre.

Sautant de selle, ils s'enfermèrent dans la forge. Il était temps : la vieille dragonne était sur eux. Les eût-elle atteints, il n'en serait

pas resté un os ! Mais maintenant elle ne pouvait plus rien.

Elle essaya encore d'une ruse, et pria Greuceanu de faire un trou dans le mur, pour qu'elle pût au moins le voir en face. Greuceanu fit semblant de céder. Mais derrière le mur se trouvait le Forgeron-de-la-Terre avec la statue de Greuceanu, la statue de fer qui sortait du feu, encore toute crépitante d'étincelles. Et, quand la dragonne appliqua sa gueule au trou pour avaler Greuceanu, le Forgeron y fourra la statue de fer rougie au feu et la lui enfonça dans la gorge. Elle l'avala d'un trait, et du coup en creva. Bientôt son cadavre ne fut plus qu'une montagne de fer. Nos amis étaient sauvés.

Alors le Forgeron-de-la-Terre ouvrit la porte de sa forge, tous sortirent, et se réjouirent trois jours et trois nuits de cette grande victoire. Le Forgeron surtout avait une joie folle de sa montagne de fer, et il fit construire à Greuceanu, par ses apprentis, un char tout en fer attelé de trois chevaux, en fer eux aussi, sur lesquels il n'eut plus qu'à souffler pour leur donner vie. Et Greuceanu, prenant congé de son bon ami le Forgeron, monta en voiture avec son frère, et partit chercher sa récompense au palais de Rouge-Empereur.

Ils allèrent ensemble jusqu'à une croisée de chemins, s'y arrêtrèrent, s'y reposèrent. Puis Greuceanu, détélant un des chevaux, le donna à son frère, qui prit les devants pour aller porter à l'empereur la nouvelle de ce glorieux retour. Lui-même resta un peu en arrière.

Tandis qu'il cheminait sans se presser, étendu sur son char, il vint à passer près d'un diable boiteux posté, pour leur faire des misères, sur la route des voyageurs. N'osant point affronter Greuceanu, ne voulant point non plus le laisser échapper sans dommage, le diable, enlevant le clou qui maintenait l'essieu arrière du char, le lança loin derrière lui. Puis :

— Hé l'ami, ton essieu arrière se détache.

Sautant à bas du char, Greuceanu y oublia son glaive. Satan aussitôt de le lui voler, puis, faisant trois fois la culbute, de n'être plus qu'un bloc de pierre sur le bord du chemin.

Greuceanu, retrouvant le clou, le fixa bien en place, monta en voiture, et continua sa route sans s'apercevoir qu'il n'avait plus de glaive.

Or un misérable, l'un des conseillers de Rouge-Empereur, avait promis son âme au diable si celui-ci lui faisait avoir pour femme la fille de l'empereur. Bien plus, il lui avait même volé par avance le fruit de cette union. Or le Malin savait que dans son glaive résidait toute la force de Greuceanu. Voilà pourquoi il lui avait volé ce glaive, qu'il donna à l'imbécile de conseiller. Lequel s'en fut trouver l'empereur, faisant siens les exploits de Greuceanu.

L'empereur ne put que le croire. Et l'on commençait les préparatifs de la noce, lorsque arriva le frère de Greuceanu, annonçant la victoire et la prochaine arrivée de Greuceanu lui-même.

Aussitôt le conseiller d'aller trouver l'empereur, et de lui dire qu'on avait affaire là à un charlatan, qu'il fallait mettre en prison. L'empereur y consentit. Mais quand l'autre s'efforça aussi de hâter la noce – se disant que, une fois consommé son mariage avec la fille de l'empereur, cent Greuceanu survenant n'y pourraient plus rien changer – cette hâte ne plut point à l'empereur qui, au contraire, fit traîner les choses.

Bientôt, en effet, Greuceanu fut là, et se présenta devant l'empereur, qui ne savait plus que croire ni qui choisir. Il croyait bien notre vaillant : mais alors comment le glaive de Greuceanu était-il entre les mains du conseiller ? C'est alors seulement que Greuceanu s'aperçut de la disparition de son glaive, et se souvint n'avoir remarqué certain bloc de pierre qu'au moment où il

revenait vers son char avec le clou de l'essieu. Sentant qu'il y avait là quelque chose de louche :

— Très illustre empereur, dit-il, ta justice est connue de par le monde. Veuille donc me faire justice à moi aussi. Tu as tant attendu, attends encore un peu, et tu verras de tes yeux où est la vérité.

L'empereur accepta. Et Greuceanu, remontant sur son char de fer, s'en fut tout d'une haleine jusqu'à l'endroit où se trouvait le bloc de pierre.

— Misérable créature, cria-t-il, fléau de l'humanité, rends-moi le glaive que tu m'as volé ! Sinon, moins que poussière restera-t-il de toi.

Mais la pierre demeura pierre, inébranlable. Alors Greuceanu à son tour fit trois fois la culbute, et le voilà massue, tout entière d'acier, et de frapper, m'ami, sur le bloc de pierre, que la terre en tremblait ! À chaque coup sautaient des éclats de roc. Et de frapper sans s'arrêter que le sommet du bloc ne fût en miettes. Alors le bloc de pierre se mit à trembler et à demander grâce. Mais la massue frappait toujours plus fort, et ne s'arrêta point qu'elle ne l'eût tout entier mis en poudre. Après quoi Greuceanu chercha dans la poussière de roc, et y trouva le glaive que lui avait volé Satan.

Il le prit et s'en fut à nouveau, tout d'une traite, se présenter devant l'empereur :

— Illustre empereur, dit-il, je suis prêt à montrer à quiconque ce que peut le bras de Greuceanu. Qu'il vienne donc, cet éhonté qui a voulu te tromper, et nous parlerons !

L'empereur fit venir le conseiller qui, à la vue du glaive, se mit à trembler de tous ses membres, demandant grâce, avouant tout.

À la prière de Greuceanu l'empereur lui accorda cette grâce, mais il lui ordonna de disparaître à jamais de l'empire.

Puis il fit sortir de prison le frère de Greuceanu, et ce furent

alors noces impériales et réjouissances qui tinrent trois semaines
durant...

*Et suis du coup monté en selle
Pour vous en conter la nouvelle.*



Turuzan Chien Blanc



ECI est l'histoire du pauvre Turuzan...

Il était un vieillard, et il n'avait qu'un fils.

— Mon garçon, il faut te marier, lui dit-il un jour.

Et en effet le jeune homme en avait l'âge.

— Si tu veux, père. Mais qui m'en irai-je demander ?

— Eh bien, on me dit que, dans tel village, il y a une jeune fille, fille unique, qui serait parfaite pour toi.

— Peut-être. Mais aller la trouver ainsi, de but en blanc...

— Ne te fais pas de souci, mon garçon, nous irons tous les deux.

Et ils s'en furent au dit village, entrèrent dans la maison, les parents se mirent d'accord, et bientôt la noce était faite et la bru installée dans la maison du vieillard. Mais, rien qu'à ses allures et à sa manière de parler, elle ne paraissait point une de ces épouses sages, auprès de qui il fait bon vivre.

Or le vieillard était très riche : beaucoup de bétail, beaucoup d'argent.

Un jour son fils remarqua, accroché à un clou au chevet de son père, un beau fouet de lanières. Ce fouet était là comme un ornement – toute chose utile en est un dans une maison – mais aussi comme une arme. Et ce n'était pas tout, vous allez le voir.

— Père, dit le jeune homme, je voudrais te demander : qu'est-ce que ce fouet ?

— Ça, mon garçon, c'est un fouet enchanté. Je ne t'en ai point parlé jusqu'ici... Mais je vais le faire maintenant, car ma fin ne saurait tarder. Et je t'apprendrai encore bien d'autres choses, mon enfant.

« Ce fouet, il suffit que tu le fasses claquer pour que tout ce que tu souhaites s'accomplisse. Veux-tu de l'argent, du bétail ? En voilà aussitôt devant toi, qui semble sortir de terre. Fais-tu claquer ton fouet sur un homme, avec l'idée qu'il devienne chien : le voilà chien. Veux-tu le faire redevenir homme ? Claque de ton fouet, la chose est faite. Et d'un, mon garçon.

« Maintenant, autre chose : ne raconte point à ta femme tout ce que tu sais. Si bonne qu'elle paraisse, elle est tout de même encline au mal, et tu ne te doutes pas du danger que tu pourrais courir...

« Enfin, ce coffre-ci est plein de jaunets : n'en donne pas la clé à ta femme. »

Peu de temps après, le vieillard ferma les yeux et rendit l'âme. Son fils et sa bru l'enterrèrent comme il convenait. Puis ils se trouvèrent seuls dans la maison.

L'homme vaquait à ses affaires avec une activité toujours en éveil : il était dans la forêt, il était au moulin, enfin il ne restait pas plus sur place qu'une eau courante. Sa femme, à la maison, travaillait, certes. Mais c'était quand même une sotte, qui n'avait que folies en tête. Elle trouvait, au fond, la vie qu'elle menait bien sévère, et que son mari aurait pu penser à lui offrir quelques

distractions.

Elle s'en plaignit un jour à un de leurs voisins qui – méchant homme et jaloux du bien d'autrui – au lieu de la calmer, s'employa à l'exciter davantage. À peine le mari avait-il le dos tourné que l'autre arrivait. Et ce n'étaient que plaintes et conciliabules...

Mais le brave homme, tout absorbé par son travail et plein de pensées honnêtes, ne s'apercevait pas que sa femme avait la tête tournée et ne s'occupait plus de lui et de la maison qu'à contre-cœur.

Un jour, l'homme parti aux champs, le voisin aperçut le fouet pendu à son clou...

— Qu'est-ce que c'est que ce fouet ? demanda-t-il à la femme.

— Eh, je n'en sais rien.

— Demande donc à ton mari, il le sait sûrement. Et, s'il ne veut pas te le dire, fais semblant d'être en colère et va-t'en chez ton père. Après, tu verras, tu pourras peut-être en tirer quelque chose.

Le mari, rentrant au coucher du soleil, trouva sa femme aux petits soins pour lui comme elle ne l'avait jamais été, et qui ne savait assez lui complaire. En fin de compte :

— Ecoute, mon chéri, dit-elle, je voudrais te demander : qu'est-ce que ce fouet pendu au clou ?

— Mon Dieu, un fouet comme un autre...

— Eh, pourquoi ne pas me dire ?

— Te dire quoi, femme ? C'est un fouet que je conserve là parce qu'il vient de mon père.

— Et tu ne veux pas me dire ?

— Te dire quoi ? Es-tu folle ?

La diablesse, voyant qu'elle n'arrivait point à ses fins, fit semblant de se mettre en colère et s'en fut chez son père. Trois jours, passés sans personne pour s'occuper de la cuisine ni du

ménage, firent changer d'avis au mari, qui s'en vint redemander sa femme, disant qu'il lui expliquerait tout.

Lorsqu'ils furent rentrés :

— Eh bien, dis-moi, mon homme.

— Eh bien, femme, voilà. Ce fouet a un secret : fais-le claquer, et ce que tu as dans l'esprit s'accomplira. Tiens, si tu veux que je devienne un chien, un claquement de fouet et me voilà chien. En outre, cette caisse-là est pleine de jaunets : voici la clé, prends ce qu'il te faut.

La femme n'en attendait pas plus. Son mari était bien loin de se douter de ses desseins.

À peine était-il parti à son travail, le lendemain matin, que le voisin était dans la cour :

— Eh bien, tu en as tiré quelque chose ?

— Bien sûr !

Et elle l'initia.

— Cette fois, dit-il, n'aie pas peur, nous en serons bientôt débarrassés.

Ils firent un essai sur un chien, qu'ils n'eurent pas de peine à transformer en homme, puis de nouveau en chien. Et le soir le mari, rentrant après avoir dételé ses bœufs et mis le char dans la remise, trouva son ennemi sur le pas de la porte qui, fouet en main, s'écria :

— De même que tu as été un être humain, de même tu seras désormais Turuzan Chien Blanc !

Un claquement de fouet, et le pauvre homme était un chien.

Il se mit à japper, le pauvre, se disant que du moins, sous cette forme, on ne le chasserait pas de chez lui. Ah bien oui ! L'autre s'y installa sans plus tarder, en maître et en époux, et ne savait qu'inventer pour lui rendre la vie dure.

Un jour, enfin, sa femme mit un chaudron d'eau à chauffer sur le feu et, tout soudain, ébouillanta le pauvre Turuzan qui était devant la maison et qui faillit bien être tué.

Alors la pauvre bête se leva et, se secouant et branlant de la tête comme font les chiens mouillés, s'en alla.

Mais où aller ? Turuzan suivit un champ, et s'en fut droit devant lui jusqu'à ce qu'il arrivât au sommet d'une colline, où était un pâturage seigneurial. Il allait depuis longtemps, et fatigué, affamé, pouvait à peine se traîner. Il n'osait approcher d'une maison, de crainte qu'on le battît, et pourtant il avait trop faim pour rester ainsi...

Alors il se mit à hurler. Et il hurlait à vous briser le cœur. Un berger, qui gardait non loin de là les agneaux du boyard, l'entendit et s'en émut :

— Pourquoi ce chien hurle-t-il de si bizarre façon ?

Il dirigea son troupeau de ce côté et fut bientôt en vue, quoique encore à une certaine distance, du chien.

— Hé ! chien blanc, cria-t-il, hé !

Au son d'une voix humaine le chien se rapprocha un peu, sans oser le faire tout à fait : pour un pas en avant c'en étaient cinq en arrière ! Le berger comprit et se mit à le flatter de la voix :

— Oh, le pauvre chien blanc, le pauvre blanc ! Allons, viens ici bon chien, viens...

Voyant qu'on ne lui voulait pas de mal, le chien se rapprocha tout à fait, mais encore en s'allongeant sur le sol et frétilant de la queue, comme les chiens qui craignent d'être battus. Alors le berger sortit de son capuchon un morceau de *mamaliga* et le lui jeta. Mais le morceau prit un peu de boue en tombant et Turuzan le flaira sans y toucher, avec un regard quasi parlant. Le berger, un brave homme, semble-t-il, comprit encore ce que voulait le chien,

réfléchit une seconde, puis étendit son capuchon par terre et mit dessus, côte à côte, un morceau de *mamaliga* et une boule de fromage blanc. Le pauvre chien, suivant sa nature humaine, se mit aussitôt à manger comme un homme : une bouchée de *mamaliga*, une bouchée de fromage, qu'il mâchait ensemble avant de les avaler. Alors le berger, coupant le fromage et la *mamaliga* en tranches, nourrit le chien à la main jusqu'à ce qu'il fût bien rassasié. Puis il le conduisit à une source où le chien but, non point en lapant à la manière des chiens, mais encore comme un homme...

Si bien que, le soir venu, le berger rentra à la bergerie, en plus de ses agneaux, un grand et beau chien blanc.

Or le boyard à qui appartenait cette bergerie était immensément riche, et ses troupeaux innombrables.

Mais, depuis quelque temps, des loups avaient pris l'habitude de s'y attaquer et chaque année, à l'époque où les brebis agnelaient, ils venaient de nuit manger les agneaux. Cela se répétait depuis plusieurs années. En vain les bergers faisaient-ils le guet avec leurs chiens, on ne pouvait plus garder d'agneaux à la bergerie.

Un soir ce fut au tour du berger qui avait trouvé Turuzan d'aller faire paître les agneaux de nuit. Il commença par faire cuire un plein chaudron de *mamaliga*, prit deux fromages blancs qui égouttaient sur la claie, emmena un compagnon, et les voilà partis. Arrivés au pâturage, il sortit ses provisions et en fit deux parts : il en mangea une avec son compagnon, l'autre fut pour le chien.

À peine le soleil couché, on entendit hurler au loin : c'étaient les loups qui sentaient les agneaux. Aussitôt le chien de laisser là son maître et le troupeau, et de s'en aller à la rencontre de l'ennemi.

Et chaque loup qui s'avavançait, mes amis, Turuzan le prenait à la gorge, le secouait une bonne fois ou deux, et le laissait mort. Jusqu'à ce qu'il en eût tué un plein millier !

Cependant les agneaux paissaient paisiblement, et les bergers s'étaient endormis. Se réveillant vers l'aube, ils s'aperçurent que le chien n'y était pas. Que lui était-il arrivé ?... Mais, Dieu merci, les agneaux étaient tous là : il n'en manquait pas un ! Et tandis que les deux bergers se consultaient, perplexes, le jour se leva, et ils virent arriver le berger en chef :

— Eh bien, où sont vos agneaux ? Le loup les a encore mangés, pas vrai ?

— Non point ! Regarde-les, ils sont tous là à se reposer et à ruminer. Mais je me fais du mauvais sang pour mon chien : il a disparu depuis hier soir, et je vois qu'il ne revient pas...

Sur ce, ils entendirent un hurlement au loin. Ayant bien écouté :

— Ça c'est mon chien, le pauvre, dit son maître.

Et les trois hommes s'en furent dans cette direction.

Que trouvèrent-ils ? Turuzan Chien Blanc avait fait des cadavres des loups un tas immense et, perché dessus, appelait son maître, dont la joie à sa vue ne saurait se décrire.

Les autres étaient bien contents, eux aussi, de voir qu'ils avaient désormais un aussi bon gardien pour leurs troupeaux, et l'on porta en triomphe le pauvre chien jusqu'à la bergerie. Son maître disait qu'il ne le donnerait pas pour tous les biens de la terre, et le fromager ajoutait que « ce chien-là, ce n'est pas de fromage, mais de crème qu'il faudrait le nourrir ! » Les braves gens le soignaient à qui mieux mieux.

Or, autour du boyard leur maître, planait un mystère. Chaque année sa femme mettait au monde, vers le minuit, un beau garçon. Mais, quand elle s'éveillait, au matin, pas plus d'enfant que sur ma main ! Son chagrin et celui du boyard étaient sans bornes.

Apprenant qu'il y avait à la bergerie un chien qui valait bien son pesant d'or, puisqu'il avait sauvé les agneaux de la gueule du loup,

ce que depuis tant d'années les bergers réunis n'arrivaient point à faire :

« Il n'y a que ce chien, se dirent-ils, qui puisse sauver notre enfant. »

Et, le terme approchant, le boyard fit dire au maître du chien qu'il lui donnerait mille jaunets pour avoir son chien une nuit, au moment propice. Le berger, d'abord, ne voulut même pas en entendre parler. Se séparer de son chien ? Jamais de la vie. Mais, devant les instances du boyard, et aussi des autres bergers, il se laissa fléchir et prêta son chien, après avoir bien recommandé qu'on ne l'attachât ni ne le battît, car il n'en sortirait rien de bon.

On le lui promit. Mais, à peine le boyard vit-il le chien dans sa cour, qu'il s'en fut l'attacher derrière la maison.

Vers minuit, la femme du boyard mit au monde un garçon. On donna à la mère et à l'enfant les soins qu'il fallait, et vers une heure tout le monde dormait dans la maison, à pouvoir couper du bois dessus sans les réveiller. Vint alors un religieux. Le chien le vit bien entrer dans la maison, puis en sortir avec l'enfant, et voulut se jeter sur lui. Mais, attaché comme il l'était, il ne put rien faire.

Au matin le boyard, se retrouvant sans fils, s'en fut prendre une gaule et battre dru le chien. Après quoi il délia et chassa la pauvre bête, qui était en si piteux état qu'il lui fallut plus de trois jours pour regagner, à moitié morte, la bergerie. La voyant ainsi mise à mal, son maître se mit à invectiver de toutes ses forces contre le boyard : voilà ce qu'il avait fait de ses recommandations ! Ah, il reverrait ce chien quand il verrait sa propre nuque !

Après quoi le berger pansa et soigna son chien du mieux qu'il put, jusqu'à ce qu'il l'eût enfin guéri.

Au bout d'une année, le boyard fit dire à nouveau qu'il donnerait deux mille jaunets, pourvu qu'on lui prêtât le chien.

— Je ne le prêterai, dit le berger, que si je peux l'accompagner. Je ne vais tout de même pas laisser estropier mon chien pour un morveux de nouveau-né !

Le boyard y consentit – le moyen de faire autrement ! – et, au soir qu'il fallut, le berger vint avec son chien, étendit sa peau de mouton sur le seuil et se coucha sans souci, le chien à ses pieds.

Vers les minuit l'enfant naquit. Bientôt après vint le religieux : il entra, se saisit du garçon, le mit sous son bras et voulut s'en aller. Mais le chien, qui l'avait laissé entrer, l'arrêta au moment où il franchissait le seuil pour sortir, lui mit ses pattes sur la poitrine et, le saisissant à la gorge, allait l'étouffer :

— Ah ! Turuzan Chien Blanc, parvint à dire le religieux, je vois que je suis en ton pouvoir, et tu peux me tuer. Mais, je t'en prie, laisse-moi la vie. Peut-être un jour pourrai-je te rendre service à mon tour. Car je sais, bien sûr, que tu n'es pas un chien. Laisse-moi m'en retourner d'où je suis venu.

Alors Turuzan lâcha le religieux. Lequel s'en fut, laissant le nouveau-né. Le boyard et sa femme, ne voyant point leur fils le lendemain au réveil, se remirent à crier et à pleurer. Mais, au moment de franchir le seuil de la maison, ils y trouvèrent, sur la peau de mouton, le berger qui dormait, et le chien, couché en rond, qui faisait un nid à l'enfant !

On imagine leur joie. Le berger reçut mille jaunets en plus des deux mille qu'on lui avait promis. Quant au chien on le garda, on perça d'autres pièces d'or, et on lui en mit une à chaque poil : c'est depuis lors qu'on les emploie en parure [!\(13\)](#) Après quoi on le laissa aller.

Alors :

« Je m'en vais m'en retourner chez moi, songea, tout fier, le pauvre Turuzan. Peut-être cette fois me laisseront-ils rester et au

moins, tout chien que je suis, contempler la maison et les biens qui me viennent de mon père. »

Aussitôt dit aussitôt fait. L'apercevant ainsi paré, et qui portait une fortune sur son dos, la femme et son second mari se mirent à l'appeler :

— Oh ! le pauvre Turuzan, le pauvre Turuzan...

Mais à peine l'eurent-ils fait entrer dans la maison que, prenant de grands ciseaux, ils le tondirent aussi ras qu'une brebis, lui enlevant jusqu'à sa dernière pièce d'or ! Allaient-ils au moins le laisser rester là, après l'avoir ainsi bafoué ? Ah bien oui ! Les méchantes gens, décrochant le fouet enchanté, le firent claquer sur Turuzan :

— Tiens ! de même que tu as été Turuzan Chien Blanc, tu seras une huppe désormais.

Et, aussitôt dit, Turuzan n'était plus un brave chien, mais l'un de ces oiseaux qui, aujourd'hui encore, aiment à picorer dans l'ordure !

Qu'allait-elle faire, la pauvre huppe ? Elle s'envola et parvint à un petit bois. Mais un orage l'y surprit, et une tempête à croire que c'était la fin du monde. Elle resta dans le bois aussi longtemps qu'elle put, jetée par le vent d'un arbre à l'autre. Puis, une fois à découvert, saisie dans la tourmente, culbutant sans cesse sur elle-même, elle s'en alla rouler dans un champ, près d'une petite maison. Aussitôt ranimée, elle trouva le verger et, dans le verger, une planchette qui portait des graines : affamée elle se jeta dessus et se mit à picorer...

Mais elle ne s'était point aperçue que cette planchette portait aussi des lacs. Et, quand elle voulut s'envoler, vole si tu peux !... Elle était prise au piège, et se débattit en vain.

Bientôt, de la maison, sortirent quatre garçons qui se

précipitèrent sur la huppe. L'un disait qu'il fallait lui tordre le cou, l'autre la flamber, l'autre la tuer... enfin ils n'avaient que le mal en tête.

Ils la portèrent dans la maison, la fourrèrent dans une auge pour bien la mouiller, puis la firent passer dans l'âtre et lui arrachèrent ses plumes. Mais, comme le temps passait et qu'ils commençaient à avoir faim, ils lui attachèrent les pattes, la laissèrent là sur une poutre et se mirent à table.

Tandis qu'ils se régalaient, en petits effrontés qu'ils étaient, entra le religieux, celui qui enlevait les enfants du boyard. Et tous, aussitôt, de sauter à sa rencontre :

— Regarde, père, ce que nous avons trouvé.

Et de lui montrer la huppe.

— Nous l'avons passée à l'eau, puis à la cendre chaude. Après avoir mangé nous la passerons encore une fois à la cendre et puis nous la tuerons, père.

— Eh, mes garçons, ce que vous avez fait est fait. Mais maintenant tenez-vous tranquilles !

Car un seul coup d'œil à la huppe, toute dégouttante d'eau et de cendres, avait suffi au religieux pour la reconnaître.

— Pauvre Turuzan Chien Blanc, dit-il, on ne peut savoir, tu vois bien, ce qu'amène le sort. Où la méchanceté de ta mégère ne t'a-t-elle point conduit ! Mais tu m'as épargné une nuit : sache que tu n'as pas épargné un ingrat. Hé, les garçons, prenez-moi cette huppe et me la lavez à l'eau claire, car ce n'est point une huppe comme les autres.

Et les garçons de bien laver la huppe et de la percher, pour qu'elle séchât, sur un crochet au mur, où elle ne put que se pelotonner, la pauvre, toute transie et grelottante. Quand elle fut un peu remise, le religieux émietta du pain sur une planchette, et le lui

donna à picorer pour lui faire reprendre des forces. Puis, resté seul avec elle – les garçons, en garçons qu'ils étaient, étaient sortis jouer – il lui expliqua le mystère des enfants qu'il enlevait. Car, tout oiseau qu'elle fût, la huppe avait gardé l'entendement humain.

— Vois-tu, Turuzan, dit le religieux, les garçons qu'a mis au monde la femme de ce boyard devaient tous être les plus méchants hommes de la terre. Et ne crois pas que le cinquième, que tu as conservé à ses parents, soit meilleur : ce sera un méchant lui aussi. Tandis que les quatre autres, que tu viens de voir ici, finiront par être de braves gens, et c'est bien pourquoi je les ai enlevés.

Puis :

— Mais, dis-moi, tu dois avoir grande envie de te retrouver chez toi ?

La huppe, qui ne savait comment répondre, fit de la tête signe que oui.

Alors le religieux, appelant les garçons, leur donna des vivres pour quelque temps et leur recommanda d'être sages, car lui allait s'absenter assez longuement. Puis il prépara sa besace, y mit des livres de prière, prit la huppe sur son épaule et en route !

Il alla si longtemps qu'il arriva, enfin, au village de Turuzan. S'arrêtant auprès d'un porche.

— C'est bien ça, ta maison ? demanda-t-il.

La huppe fit, de la tête, signe que oui.

Le coucher du soleil était proche. Le religieux mit la huppe dans sa besace, et entra dans la cour de la maison :

— Voulez-vous me donner l'hospitalité pour cette nuit, bonnes gens ?

— Bien sûr, mon père, c'est nous qui sommes trop heureux.

Et ils le firent entrer dans la maison.

L'homme et la femme, vaquant à leurs affaires, sortirent un

moment l'un et l'autre. Le religieux voulut les suivre afin, simula-t-il, de ne pas rester seul dans leur maison.

— Non, non, mon père, dit l'homme, il faut rester. Nous revenons tout de suite.

La femme était allée chercher de l'eau, et l'homme coupait du bois. Le religieux sortit en hâte la huppe de sa besace, saisit le fouet accroché au clou, le posa sur la huppe et dit :

— Assez avoir été chien et huppe : redeviens homme à nouveau !

Et, à peine avait-il fini de parler, que l'oiseau avait repris sa forme humaine. Le religieux lui mit le fouet en main et l'homme, le remerciant de tout son cœur, attendit le retour de ses « amis »...

Le mari entra d'abord.

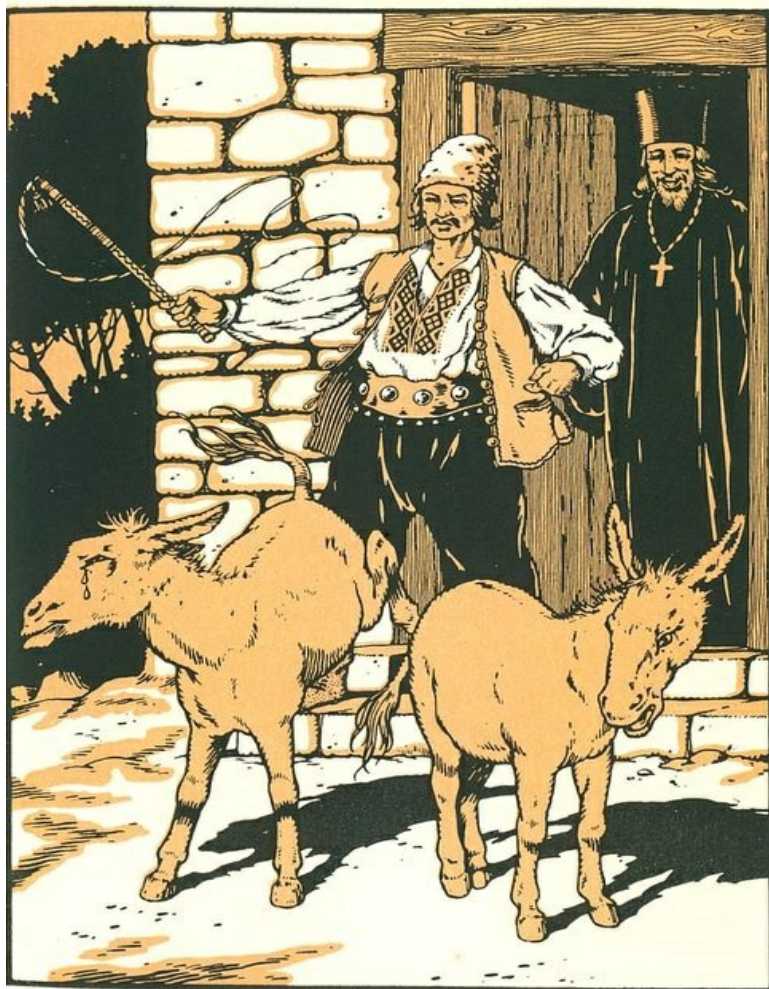
— Eh bien, que fais-tu de bon ? lui demanda le véritable maître de la maison.

— Mon Dieu, dit l'autre, embarrassé, je m'occupe, je fais ce qu'il faut...

— Eh bien, de même que tu as été un être humain, sois donc un âne désormais !

Un claquement de fouet, et l'autre était un âne.

TURUZAN CHIEN BLANC



Un claquement de fouet, et l'autre était un âne.

Turuzan n'avait pas fini de parler, que sa femme rentra à son tour. Il la condamna à devenir ânesse, elle aussi. Et, pendant trois ans, tous deux ne devaient battre, en guise de blé, que des buissons épineux de prunellier et d'églantier, et ne pas manger autre chose.

Ceci fait, le religieux s'en retourna chez lui. Et Turuzan, après avoir un peu joui de sa maison, prit bientôt ses ânes par la bride et s'en alla avec eux très loin, sur une montagne voisine de la maison du religieux, où il se mit à leur faire battre des buissons de prunellier et d'églantier, comme il les y avait condamnés.

Or en ce temps-là vivait aussi, par ailleurs, un homme du nom de Crupintz, qui avait pour particularité d'être un très heureux chasseur. Où qu'il allât, quoi qu'il fit, il devait trouver quelque chose à tuer : une chevrette, un lièvre, n'importe quelle autre bête. Sortait-il seulement de la maison, il rapportait forcément du gibier.

Mais ce n'était pas tout. Depuis qu'il était au monde, cet homme ne s'était jamais lavé, pas plus les mains que le visage. Dieu l'en garde ! Il ne savait ce que c'était.

Un jour il eut envie d'aller chez son frère, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Chemin faisant il traversa un petit bois, où il rencontra aussitôt une chevrette, qu'il abattit ; et à l'issue du bois il devait franchir un ruisseau. Mais y jetant les yeux, et voyant l'eau si limpide :

— Mon Dieu, se dit-il, depuis que je suis né je ne me suis jamais lavé, je n'ai jamais fait mes ablutions comme les autres... Si j'essayais maintenant ? »

Et, ce disant, il posa sa chasse par terre, son fusil contre un arbre, se pencha sur le ruisseau et s'y lava. Après quoi il voulut remettre la chevrette sur son dos et continuer sa route. Mais la chevrette, bien vivante, ruminait, tranquillement couchée.

— En voilà un miracle ! s'écria-t-il.

Et, saisissant son fusil, il voulut la tuer à nouveau. Mais elle de répondre, comme un être humain :

— Tu ne me tueras plus, mon brave ! Et tu ne tueras plus aucune bête désormais, sache-le. Tu avais bien besoin de te laver ! Qu'est-ce qui t'a pris de te mettre de l'eau sur le visage et sur les mains ? Le Bon Dieu t'avait destiné à ne jamais te laver de ta vie.

— À vrai dire, quand j'ai vu cette eau claire et limpide, j'ai agi presque sans le savoir...

— Eh bien, mon brave, tu as eu tort ! Sache que tu ne seras pardonné, et ne pourras chasser à nouveau, que lorsque tu auras su trouver Turuzan Chien Blanc et t'en faire un ami.

Sur quoi la chevrette s'enfonça dans le bois, et Crupintz prit devant lui, à travers champs.

Il alla longtemps, se demandant où il pourrait trouver ce Turuzan. Il désespérait d'y arriver jamais, lorsque soudain il aperçut au loin, sur une colline, quelque chose qui bougeait. Et, se rapprochant, il vit un homme, armé d'un fouet, qui faisait battre à deux ânes harassés des buissons de prunellier et d'églantier...

— Bien le bonjour, brave homme, dit Crupintz.

— Bien le merci, répondit l'autre. Mais quel vent t'amène ?

— Je vais te le dire.

Et il lui conta son histoire.

— Eh bien, *mon ami*, si c'est cela, assieds-toi, et je vais te raconter comment j'en suis arrivé à faire battre des buissons d'épines à ces bêtes-ci...

Et arrêtant ses ânes, et posant devant eux une brassée d'épines, le pauvre Turuzan, car c'était bien lui, conta aussi à Crupintz toute l'histoire de sa vie, lui disant qu'il était à la fois bien vengé et bien las.

À peine avait-il achevé que le religieux, surgissant à son tour,

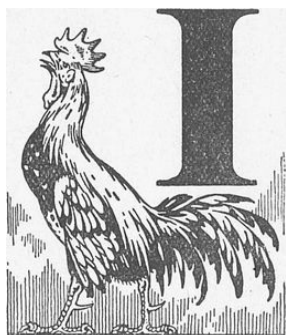
leur donna l'onction. Et tous, Crupintz et Turuzan et les deux ânes, ne furent bientôt plus qu'un tas d'ossements à terre...

Dieu avait enfin rappelé leurs âmes à lui.

Mais c'est depuis lors, dit-on, que l'homme ne peut plus se passer du chien pour chasser, et que les ânes se nourrissent de chardons.



Le coq du vieux



L était, dit-on, un vieux et une vieille. Le vieux avait un coq et la vieille une poule, laquelle poule pondait un œuf tous les jours.

— Hé, la mère, disait le vieux, donne-moi voir un œuf, que je me graisse aussi une fois le gosier. Toujours de la *mamaliga* sèche, que diable !...

— Hé, ton envie, pends-la au mur, mon brave, et passe-toi d'œufs : ça te donnerait mal au cœur ! Ou alors, si tu en veux à tout prix, tu n'as qu'à battre ton coq pour qu'il ponde, lui aussi.

Et le vieux de suivre le conseil de la vieille, de prendre un bâton, et v'lan ! sur le coq :

— Tiens, fainéant, et tiens ! Je ne te lâche plus, que tu n'aies pondu.

Rossé un jour, rossé le lendemain, rossé le jour suivant sans pitié, le pauvre coq, tout penaud, prit un matin la clé des champs, bien décidé à ne rentrer au logis que s'il pouvait rapporter de l'argent à son vieux pour s'acheter des œufs. Quant à pondre,

dame... Plutôt que de revenir bredouille il n'aurait pas de peine, bon coq, à trouver un autre maître.

Il allait donc, les yeux à terre, tout anxieux de trouver quelque chose à rapporter. Car il aimait son vieux maître, qui lui donnait déjà pitance du temps où, petit coquelet, il était encore dépourvu de ces belles plumes vertes, son orgueil aujourd'hui.

Il s'aperçut tout à coup qu'il passait devant le palais de l'empereur.

— Nous y voilà ! se dit notre coq.

Et de sauter sur le mur d'enceinte, et de lancer à gorge déployée :

— Cocorico-coco, lève-toi, Majesté ! Mon maître me bat, donne-moi quelque chose à lui rapporter !

L'empereur, d'un bond, fut sur ses jambes, réveillé en plein doux sommeil du matin :

— Ah ! ça, qui est-ce qui ose troubler mon sommeil ? cria-t-il, furieux.

Et, apercevant le coq, il donna ordre à un serviteur de l'attraper et d'aller le noyer.

Le malin serviteur s'en fut sur la route pour effrayer le coq et lui faire prendre sa course dans la cour du palais où, aidé des autres domestiques, il n'eut pas de peine à l'attraper. Il l'empoigna aussitôt et prit le chemin de la rivière, qui était assez loin. Mais en route, passant auprès d'un lac :

— Si je le jetais ici ? se dit-il. Il ne parviendra tout de même pas à en sortir !

Et il l'y jeta.

Quand notre coq se vit à l'eau, que devenir ? Il ne savait pas nager. Mais il ne fit ni une ni deux et avala – parfaitement ! – toute l'eau du lac. Après quoi, gonflé comme une outre, il s'en fut d'un

trait au palais, grimpa sur le mur d'enceinte, et reprit de plus belle :

— Cocorico-coco, lève-toi, Majesté ! Mon maître me bat, donne-moi quelque chose à lui rapporter !

L'empereur venait tout juste de s'assoupir. Se voyant à nouveau réveillé, sa colère ne connut plus de bornes :

— Qu'on fasse chauffer un four à blanc et qu'on y jette ce coq ! Et qu'on me fourre au cachot le domestique qui ne l'a pas noyé comme je lui en avais donné l'ordre.

Pouvait-il seulement imaginer que le coq eût desséché le lac ?

Les serviteurs firent chauffer le four à blanc, y jetèrent le coq et fermèrent d'une plaque de tôle, pour plus de précaution, la bouche du four.

Notre coq s'en souciait bien ! Empli d'eau comme il l'était, il lui suffit d'un hoquet pour ouvrir les écluses et en déverser, en déverser tant et si bien que non seulement il éteignit le four, mais que l'eau s'en fut même inonder la cuisine impériale !

Ce qu'apprenant, l'empereur voulut voir de ses yeux ce diable de maître coq, et donna l'ordre de l'amener devant lui.

À peine notre coq fut-il devant l'empereur que, battant des ailes, tête haute, il lança, à gorge déployée :

— Cocorico-coco, très haute Majesté ! Mon maître me bat, donne-moi quelque chose à lui rapporter !

L'empereur fut pris d'un rire, mes amis, mais un rire à ne plus pouvoir se remettre la bouche en place. Puis d'un hoquet monstre : toute la cour en sursautait ! Mais il ne voulut quand même rien donner au coq, d'abord parce qu'il lui en voulait de l'avoir réveillé, ensuite parce qu'il songeait à le faire coq en sa basse-cour, se délectant à l'idée des poussins qu'engendrerait ce coq sorcier.

Mais le coq du vieux ne tenait nullement aux honneurs de la basse-cour impériale, encore qu'il y eût là quelques jolies poules bien appétissantes : il n'avait en tête que son idée de rapporter de l'argent à son maître. Aussi à peine fut-il dans la basse-cour que, happant de-ci, happant de-là, il avala poules, poussins, chapons, coqs et le reste ! Et le voilà de nouveau sur le mur, réclamant à cor et à cri, de l'empereur, quelque chose pour son maître.

Voyant qu'il n'en échapperait pas autrement, l'empereur fit jeter le coq dans la cave au trésor, pleine de jaunets resplendissants, pour qu'il en prît tout son saoul, et s'en retournât au diable, d'où il était venu !

Voilà-t-il pas que notre, fou de coq mit tant de cœur à sa besogne qu'il avala, m'ami, un à un, tous les jaunets du trésor ! L'empereur en demeura bouche bée : toute sa fortune y avait passé.

— Vous allez me le découdre, ordonna-t-il, fort mécontent, à ses serviteurs, et me le vider de jaunets.

Mais le malin coq se doutait bien du danger. Il se laissa sortir de la cave au trésor, car elle était profonde et il n'en serait jamais sorti tout seul. Mais à peine se vit-il dehors que, d'un bon coup de bec à droite et d'un autre à gauche, il transperça les mains de celui qui le tenait et qui, de douleur, lâcha prise. Et aussitôt de prendre ses pattes à son cou, en une fuite éperdue qui le mena, d'un bond, sur le mur d'enceinte. Là notre coq reprit haleine, se retourna vers le palais et, battant des ailes, cria :

— Cocorico-coco, au revoir, Majesté. Et que l'on se retrouve en parfaite santé !

Après quoi il sauta sur la route et disparut ; disparut pour de bon, car jamais l'empereur ne put retrouver sa trace.

Il s'en était retourné, tout courant, chez son maître, et criait fièrement, dès la porte :

— Cocorico-coco, vieux, es-tu fin prêt ? Étends-moi des bâches, pour que j’y déverse poules et jaunets.

Le vieux étendit des bâches, mais il faillit presque avoir un coup de sang à la vue de toutes les richesses que lui rapportait son brave coq.

Il ramassa les jaunets, se disant que les poules allaient se sauver. Ah bien oui ! À la vue de ce beau coq, dont les plumes éclatantes les éblouissaient, ce fut le coup de foudre en masse, et elles se mirent à picorer de par la cour du vieux, et y demeurèrent : on eût dit qu’elles n’avaient jamais appartenu ailleurs !

Ce que voyant, la vieille en eut comme un fer rouge au cœur.

— Hé là, mon petit vieux, dit-elle, en voilà un bonheur qui t’est tombé du ciel ! Donne-moi aussi quelques jaunets.

— Hé ! tu n’as qu’à battre ta poule pour qu’elle t’en apporte, répondit le vieux, qui n’avait pas oublié la pingrerie de la vieille quand il lui avait demandé un œuf.

La vieille, se piquant au jeu, s’en fut battre sa poule – et v’lan ! et v’lan ! – pour qu’elle allât, elle aussi, lui quérir des richesses comme le coq du vieux.

La pauvre poule prit la route et, rencontrant des tas d’ordures, se mit à picorer et finit par découvrir un liard, égaré là. Aussitôt de l’avalier, de prendre sa course vers le logis et de se mettre à caqueter.

À sa vue la vieille, saisie d’une joie folle, se prit à sauter par la maison comme si vingt tziganes lui avaient fait une musique endiablée. Et d’étendre tout ce qu’elle avait de bâches et de couvertures.

La poule s’agita deux ou trois fois sur place, fit un gros effort, un autre encore, et... ouf ! pondit son liard.

Du coup la vieille ne se connut plus de rage et, prenant un

gourdin, le lança après sa poule, dont elle cassa bel et bien la queue. Témoin tant de poules sans queue aujourd'hui !

La poule, fuyant épouvantée, se vit tout à coup dans le poulailler du vieux et y resta. Alors le vieux appela la vieille et, après lui avoir fait reproche de son avarice et de sa méchanceté, lui donna à elle aussi des jaunets en suffisance. Ils se firent construire des maisons dignes d'officiers turcs et y vécurent longtemps, sans souci désormais du froid ni de la faim. Le coq, malgré toutes les bonnes choses qu'on lui donnait à manger, garda toujours son habitude de fourrager dans les ordures. Seule la pauvre poule de la vieille cessa de pondre après avoir perdu sa queue, tant le gourdin de sa maîtresse l'avait bien estropiée !



Berger-Gentil et la fille de l'empereur



Il était une fois un empereur, puissant et renommé. Et il avait une fille belle... mais belle... plus belle et plus éclatante qu'une fleur. Elle était tout juste en âge de se marier, et les prétendants accouraient en foule de tous les points du monde. Mais, à peine l'un de ceux que l'amour avait amenés là voulait-il s'en ouvrir à l'empereur, que Sa Majesté prononçait :

— Mon garçon, tu vois ce pommier dans la cour ?

— Je le vois, disait le jeune homme. Et ce qu'il apercevait d'un coup d'œil le remplissait d'épouvante : au milieu de la cour un pommier, gros comme une futaille, et dont le sommet semblait atteindre le ciel.

— Eh bien, écoute : ce pommier porte à son sommet, si haut soit-il, trois pommes d'or. Quiconque me demande ma fille n'a qu'à m'apporter ces trois pommes, et il l'aura.

Or, à peine le jeune homme avait-il commencé son ascension que l'empereur lui criait brusquement :

— Ah ! c'est facile de grimper comme cela, mon garçon, n'est-ce pas ? Mais, pour avoir vraiment accompli l'exploit que je te demande, monte donc ce verre à la main. Tu le vois ? Il est plein de vin. Que le Mauvais ne t'inspire pas d'en verser une goutte en montant : c'en serait fait de toi ! Songe à ta tête. Tu as compris ?

— J'ai compris, Majesté.

Et le fils de prince ou d'empereur prenait le verre en main et commençait à monter. Mais, à peine s'était-il élevé de deux ou trois toises, que le verre se renversait et le vin commençait à couler : flac... flac... flac...

— Descends, maladroit, veux-tu descendre ! criait rudement l'empereur. Et, en un clin d'œil, une tête tombait.

Si bien, mes amis, que des centaines et des centaines de beaux jeunes gens avaient perdu la vie pour une seule jolie fille. C'était pitié de voir la cour au fameux pommier tout enclose d'une palissade de pieux, portant chacun la tête d'un vaillant.

De ceux qui étaient venus là pour se marier, presque tous étaient morts... Et la pauvre princesse, menacée de voir bientôt ses tresses blanchir au palais de son père, se tenait près de la fenêtre et chantait, toute songeuse...

À quoi songeait-elle ? Vous pouvez me tuer ou me pendre, mais je ne saurais vous le dire, et je ne suis point allé le lui demander.

La grande tristesse du palais impérial avait fini par être connue au loin, jusque dans les vallées et les campagnes les plus reculées. Enfants et vieillards, garçons et filles, pauvres et riches, grands et bergers, tous en parlaient sans cesse. Dame, si moins que rien met un village en émoi, pensez donc quand il s'agit des événements d'une grande cour impériale !

Et à force d'en parler, voyez-vous, la nouvelle parvint jusqu'à une bergerie que tenaient deux frères, garçons tous les deux. À leur

tour ils en parlèrent entre eux, tant et si bien que l'aîné entendit un jour son cadet, un beau jeune gars, lui dire :

— Dis-donc, frère, j'ai envie d'essayer ma chance, moi aussi.

— Quoi, es-tu fou ? Quand tant d'autres, plus vaillants, n'ont fait qu'y laisser leur tête, à quoi peux-tu aboutir ?

— On verra bien. Moi j'y vais. Occupe-toi, grand frère, de mes brebiettes : si je vis, je te revaudrai cela ; si je meurs, elles seront à toi.

Et de se préparer aussitôt au départ. L'aîné essaya bien encore de le détourner, de l'effrayer, le rudoya, le prit par la douceur... Ah bien oui ! autant en emporte le vent. L'autre s'en fut vite, d'abord, prendre congé de ses parents. Puis, tout d'une traite, il se rendit à la cour impériale.

— Majesté, pour l'amour de la princesse je voudrais, moi aussi, grimper au pommier.

— Eh bien, monte. Mais tu vois ces pieux ?...

— Je les vois.

Comme il se préparait, voilà-t-il pas, miracle ! la fille de l'empereur qui l'appelle à l'écart, lui donne une épingle à cheveux, et lui dit tout bas :

— Bonne chance, vaillant, bonne chance ! Mets cette épingle dans le verre : le vin se figera, ne pourra plus couler, et tout ira bien.

Pourquoi la princesse faisait-elle cela, alors qu'à tant d'autres, plus beaux et plus puissants, elle n'avait pas donné l'épingle ? Je me le demande. Sans doute le gentil berger lui était-il allé au cœur.

Et le jeune homme de monter, plus haut, plus haut, toujours plus haut. Ceux d'en bas le voyaient bondir comme un écureuil... Ah ! que le ciel doit être loin... Le vent lui fouettait la figure, et de grosses larmes lui tombaient des yeux et faisaient, sur le sol, flac...

flac... flac...

— Faites-le descendre, et qu'on lui coupe la tête ! criait l'empereur. Ne voyez-vous pas le vin couler ?

— Ce sont des larmes, père, pas du vin, se hâtait de répondre la princesse. Goûte, et tu verras.

L'empereur à chaque fois s'irritait, goûtait, s'inclinait. Et le berger continuait à monter. Bientôt ceux d'en bas le perdirent de vue. Il arriva enfin aux branches du pommier et suivit la plus grosse.

Très haut sur cette branche, il trouva une chaumière qu'habitait une vieille, bien vieille, puisqu'elle avait deux cents hivers derrière elle. C'était sainte Vendredi.

— Mère sainte Vendredi, appelle notre berger, aie pitié de moi, et dis-moi par où je dois prendre pour arriver au sommet de ce pommier.

— Attends un peu, mon garçon, je suis en prière.

Le berger attendit. La sainte, achevant enfin ses oraisons, lui dit :

— Va, mon garçon, trouver plus haut ma sœur, sainte Samedi. Elle est mon aînée d'un jour, et te renseignera.

Et notre berger de reprendre son ascension.

Sainte Samedi était, elle aussi, en prière :

— Je te dirai cela tout à l'heure, mon garçon. Jusque-là, prends ces clés. Tu peux pénétrer dans toutes les pièces, sauf dans celle du fond.

— Bien, petite mère.

Mais naturellement, à peine seul, Gentil-Berger ne trouva rien de mieux que de s'en aller ouvrir la porte de la dite pièce. Et qu'y vit-il, Seigneur ! De quoi donner le cauchemar : un dragon chargé de trois chaînes.

— Aie pitié de moi, jeune homme, se lamenta le dragon, et

donne-moi un verre d'eau. Je te ferai grâce une fois.

L'autre lui donne à boire et aussitôt, miracle ! une chaîne de sauter.

— Encore un verre, sois bon, je te ferai grâce une fois de plus.

L'autre se laisse fléchir, une seconde chaîne craque. Il n'en reste plus qu'une pour tenir le monstre.

— Encore un verre, jeune homme, je te ferai grâce trois fois.

À peine ce troisième verre avalé, craque la troisième chaîne et le dragon, libéré, se précipite sur la fille de sainte Samedi – car j'oubliais de vous dire que la sainte avait une fille – la prend sous son bras comme un léger fardeau, et s'enfuit vers son lointain repaire.

Que faire, cette fois ? Malheur au pauvre imprudent ! La sainte survenant, feu et flamme, de colère précipita notre berger tout droit sur terre.

Mais c'est que la terre était loin. Et avant qu'il n'y arrivât, la sainte – en sainte qu'elle était – le prit en pitié et envoya après lui une plume, pour qu'il descendît sur terre aussi doucement que plume au vent.

D'ailleurs Dieu ne l'abandonnait point, et le fit tomber tout juste devant le palais du dragon ravisseur. Le monstre, aussitôt, de se précipiter sur lui pour l'anéantir...

— N'as-tu pas dit, dragon, que tu me ferais grâce une fois ? Est-ce ainsi que tu tiens parole ?

— C'est vrai. Eh bien, je te fais grâce. Mais n'y reviens pas.

Gentil-Berger fit semblant de s'éloigner, mais le lendemain, aussitôt le dragon à la chasse, il enleva la fille de sainte Samedi. Et les voilà fuyant...

Mais alors le cheval du monstre se prit à hennir.

— Ho ! ho ! cheval de dragon, cheval-lion, n'as-tu point à boire

et à manger ?

— Si fait, j'ai à boire et à manger. Mais ta femme est partie, le berger l'a enlevée.

— Ai-je le temps, moi-même, de boire et de manger ?

— Bien sûr ! Tout le temps que tu voudras, mon maître.

Et le dragon de boire, de manger, puis d'enfourcher son cheval à la poursuite des fugitifs. Il n'eut pas de peine à les rattraper. Mais au moment où, l'ayant saisi aux cheveux, le dragon allait le réduire en poussière, le berger lui rappela encore :

— Tu as dit, dragon, que tu me ferais grâce deux fois. Tiens ta promesse.

— C'est vrai. Eh bien, je te fais grâce encore. Mais que je ne t'y reprenne plus !

Bientôt nouvelle fuite, nouvelle poursuite, troisième pardon.

— Hélas ! vaillant, que faire ? se lamentait la fille de sainte Samedi. Je n'échapperai plus jamais d'ici, n'est-ce pas ?

— Nous nous enfuirons encore, et on verra bien.

— Nous nous enfuirons, oui. Mais pas comme les autres fois. Écoute. J'ai entendu dire qu'il est, dans les marécages de la mer, une vieille, affreuse et méchante à faire peur. Mais elle a une jument, et quiconque la lui garde trois ans reçoit un poulain en échange, un poulain vif comme la flamme et rapide comme l'éclair, qui laisserait loin derrière lui le cheval du dragon. N'iras-tu point, Berger-Gentil, garder la jument ? Ce ne serait pas long, l'année de la vieille n'est que d'une nuit...

Et notre berger de s'en aller trouver la vieille :

— Bien le bonjour, bonne tante.

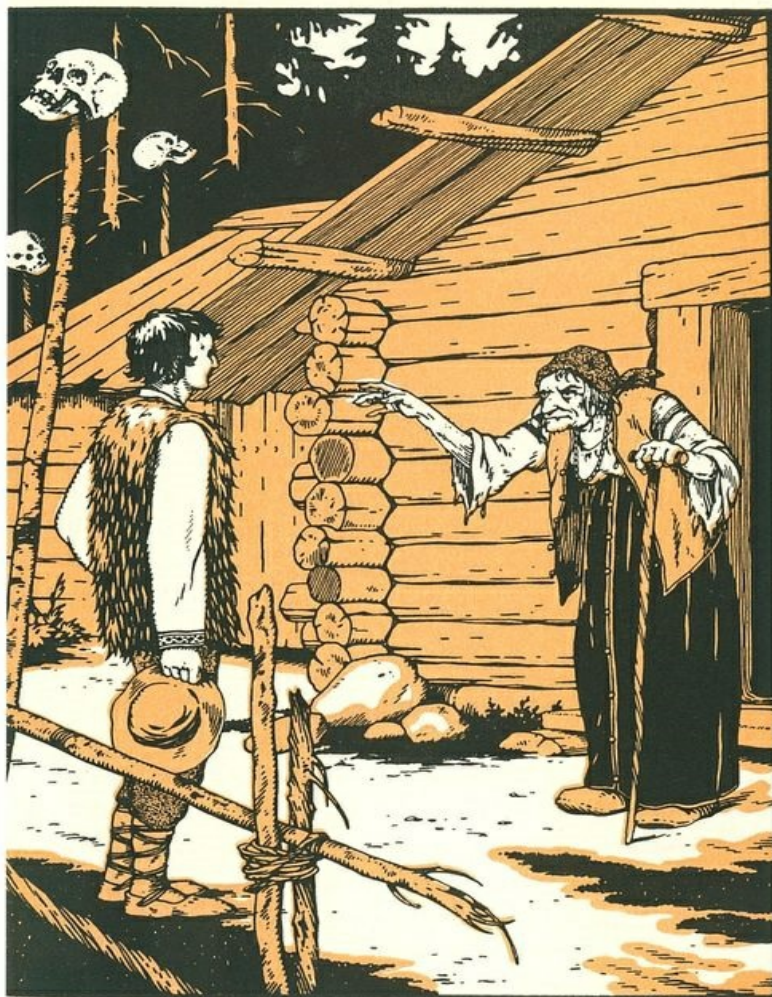
— Bien le merci, jeune homme. Mais quel vent t'amène ?

— Eh bien, je suis venu me mettre à ton service. Me veux-tu ?

— Bien sûr, dit la vieille horreur. Mais n'est-ce point pitié que

ta tête finisse sur un pieu ? Regarde autour de toi...

BERGER-GENTIL ET LA FILLE DE L'EMPEREUR



Regarde autour de toi...

Et ce que vit Gentil-Berger avait de quoi le remplir d'horreur. Comme le pommier de l'empereur, l'écurie de la jument était entourée de pieux, portant chacun une tête d'homme. Un seul se balançait à vide, réclamant à cor et à cri : « Une tête... une tête... une tête !... »

— À la grâce de Dieu, ma petite vieille. Moi j'entre à ton service.

La vieille l'accepte et lui donne à manger. Tandis qu'il mange, elle s'en va dans l'enclos, battre sa jument comme plâtre :

— Que le diable n'aille pas t'inspirer, affreuse haridelle, de te faire ramener par ce garçon. Gare à ta peau !

— Non, non, sois tranquille. Je me glisserai en pleines broussailles, personne ne pourra m'y atteindre.

Notre berger, menant paître la jument sur une colline, rencontra d'abord un loup.

— Je m'en vais le tuer, se dit-il. Ce ne sera pas dommage, et je sauverai ainsi bien des brebis.

— Ne me tue pas, vaillant, cria la bête. Je te rendrai service à mon tour.

Tout étonné, il laissa le loup aller...

Plus loin gisait un aigle, l'aile cassée :

— Ne me tue pas, supplia-t-il. Bande-moi l'aile plutôt, je te ferai du bien, moi aussi.

Et notre berger banda l'aile de l'aigle...

Plus loin encore, tout près du pâturage, au bord d'une belle eau, un énorme poisson se débattait sur le sol.

— Ah ! celui-ci, se dit le berger, je vais le tuer. J'ai trop faim.

— Ne me tue pas, vaillant, supplia le poisson. Prends plutôt une perche et me jette à l'eau, tu ne t'en repentiras pas.

Et, malgré sa faim, il jeta le poisson à l'eau.

Sur ce la jument se mit à paître, et le jeune homme, sur son dos, se tenait à quatre pour ne pas s'endormir. Mais il s'assoupit malgré tout, et se réveilla, au petit jour, à cheval sur un buisson d'épines. De jument, point !

— Hélas ! me voilà mort !

Et de pleurer, de se lamenter... Mais qui pouvait l'entendre ? Les pierres et les bois.

Il songea soudain au loup qu'il avait épargné, et du coup la bête fut devant lui :

— Qu'est-il arrivé, vaillant ?

— J'ai perdu la jument de la vieille, et j'en répondais sur ma tête.

— N'est-ce que cela ? Calme-toi, elle est dans un taillis de ronces, et je vais l'en faire sortir sans peine, en hurlant après elle avec mes camarades.

Bientôt, en effet, Gentil-Berger vit détalier à toutes jambes la jument qui, pendant la nuit, avait pouliné trois fois. Il lui cria, selon le conseil du loup :

— Viens, viens, viens, jument de la vieille à trois poulains !

Elle approcha aussitôt. Il n'eut qu'à l'enfourcher et la mener à l'écurie. La vieille, cachant son dépit, lui donna à manger et l'envoya coucher. Mais ensuite elle s'en fut à l'écurie, et assomma presque sa jument sous les coups :

— Cette nuit il faudra mieux te cacher, ou je te tue, vieille carcasse !

Le lendemain, nouvelle expédition. Et, tandis que notre berger combinait un plan pour ne pas s'endormir, voilà le sommeil qui se pose à nouveau sur ses paupières... et de s'éveiller au matin sans jument, à cheval sur un arbuste !

Ah ! cette fois, qui pourrait dire sa douleur et son accablement.

Voilà, le pieu attend sa tête, et c'est en vain que la fille de l'empereur lui a donné l'épingle. Elle pourra toujours l'attendre, la pauvre petite ! Et il songeait passionnément à sa belle, pour qui il avait quitté ses brebis, son frère, ses parents... N'a-t-on pas de cœur pour être berger ? Et alors, comme dit la chanson :

*Vienne le désir de ma mie
Mon cœur n'est qu'un tison brûlant.
Vienne le désir de ma mie
Mon cœur n'est qu'une nichée de larmes.
Vienne le désir de ma mie
Et, cloué sur place, je pleure.*

Or, tout en pleurant, notre berger eut une pensée pour l'aigle de la veille. Aussitôt, il l'entendit crier au-dessus de sa tête :

— Qu'est-il donc arrivé, vaillant ?

Le jeune homme expliqua.

— Sois sans crainte. Ne vois-tu pas, là-haut, ces nuages et cette brume ?

— Si fait, je les vois.

— Eh bien, c'est là qu'est la jument de la vieille, avec trois poulains de plus. Nous, les aigles, nous allons tout de suite l'en faire sortir à coups de bec, et te l'envoyer.

Et, à peine les aigles eurent-ils commencé à battre des ailes et à disperser les « nuages » de leurs cris, que notre berger n'eut qu'à appeler : « Viens, viens, viens, jument de la vieille à six poulains ! » pour voir aussitôt arriver la jument et sa suite.

Il l'enfourche, la ramène, la met à l'écurie, s'en va manger et se coucher. Tandis que la vieille harpie, en fureur, s'arrache les cheveux de désespoir, puis se précipite à l'écurie, où elle éreinte

de coups sa jument et lui crie, folle de rage :

— Si, cette nuit encore, tu reviens avec lui, c'est toi que je tuerai à sa place.

La nuit suivante, même histoire. Notre berger s'endort malgré lui et se réveille, au matin, la vieille carcasse disparue et lui-même accroupi sur une fourmilière !

Cette fois, sans se désespérer, il songea au poisson, et tout de suite le vit devant lui, qui disait :

— Écoute, vaillant, écoute : la jument de la vieille s'est fourrée dans une tige d'algue, au fond de la mer. Sois sans crainte, je vais te l'amener.

Et, tandis que les flots se soulevaient, bouillonnants, notre berger d'appeler : « Viens, viens, viens, jument de la vieille à neuf poulains ! » Car elle en avait encore trois de plus.

Et la jument vint, et il l'enfourcha. Mais voilà-t-il pas qu'en route Gentil-Berger entendit la jument qui parlait ! Sans doute sentait-elle sa fin proche.

— Vaillant, vaillant, disait-elle, tu auras été ma perte, mais moi je te veux du bien malgré tout. Écoute mon conseil, il te sera utile.

— Quel conseil ?

— Voici. La vieille va enlever leur cœur à huit de mes poulains, pour les mettre tous dans le neuvième, qu'elle jettera au fumier. Les huit poulains sans cœur seront beaux et fringants, celui aux neuf cœurs sera petit et maigriot. Ne prends que celui-là, tu t'en trouveras bien.

Le berger remercia chaudement son ancienne ennemie, et les voilà rentrés.

À leur vue la vieille ne se connaît plus, crie, blasphème, s'arrache les cheveux, se frappe la tête contre les murs. Puis, se calmant, s'en va à l'écurie, décapite sa jument, enlève le cœur à

huit des poulains et les bouchonne bien... en tous points comme l'avait prédit la pauvre jument. Enfin, rentrant dans la chaumière :

— Allons, mon garçon, dit-elle, que je te donne ce qui te revient, puisque tu m'as loyalement servie.

Et, le menant à l'écurie, elle lui montra les huit poulains :

— Choisis celui que tu veux.

— Mais, dit le berger, moi je sais que la jument a pouliné neuf fois. Où est le neuvième poulain ?

— Au fumier, mon petit, il ne pourrait te servir à rien.

— Je voudrais le voir, quand même.

— À quoi bon ? Prends-en plutôt un beau, qui te serve à quelque chose.

— Vraiment ? dit le berger d'un air vexé. Eh bien alors, je partirai d'ici les mains vides. Mais compte sur moi pour raconter partout quelle vieille canaille tu es.

Et il fit mine de s'en aller.

La vieille lui courut après :

— Eh bien, prends celui que tu veux, mon petit. Pourvu que tu ne regrettes pas ton choix...

Elle faisait bonne figure, mais crevait de rage, comme bien vous pensez !

Joie du berger. Il alla sortir du fumier son petit cheval, le nettoya, le caressa et, lui passant sa ceinture autour du cou, l'emmena. Tout à coup, ne voilà-t-il pas le poulain qui regarde son maître droit dans les yeux et lui dit :

— Qu'est-ce que tu as à me traîner ainsi derrière toi, mon maître, comme un tas de broussailles ? Suis-je donc un chien, pour me mettre en laisse ? Tu me fais honte. Monte-moi donc plutôt, et tiens-toi bien.

— Mais tu es tout petit.

— Petit ? J'ai beau être petit, tu vas voir ce que je peux.

Le berger l'enfourcha, et le poulain d'un élan, rapide comme le vent et comme la pensée, fut au palais du dragon. Le dragon était de nouveau à la chasse. Gentil-Berger ne fit que prendre en croupe la fille de sainte Samedi, et repartit au plus vite.

Alors le cheval du dragon se prit à hennir de toutes ses forces.

— Ho ! ho ! cheval de dragon, cheval-lion, n'as-tu point à boire et à manger ?

— Si fait, j'ai à boire et à manger. Mais ma maîtresse s'est enfuie avec le berger.

— Ai-je, moi-même, le temps de boire et de manger ?

— Pas même celui de m'enfourcher ?

Alors le dragon se jeta en toute hâte sur son cheval et partit, comme un tourbillon, à la poursuite des fuyards qui allaient comme l'éclair. Ils étaient déjà loin, quand le berger sentit tout à coup dans son dos l'haleine enflammée du cheval du monstre. Il cravacha son poulain pour le presser, mais :

— Ne me bats point, mon maître, lui cria le poulain. Je vais parler à mon frère, pour qu'il nous laisse échapper.

Et le petit poulain cria au cheval du dragon :

— Frère, mon petit frère, secoue-toi donc une fois comme font les nuages...

Alors le cheval, entendant hennir son petit frère, jeta bas le dragon avec une telle violence qu'il n'en resta plus que poussière !

Les fuyards s'arrêtèrent. Ils avaient deux chevaux maintenant pour eux deux, et ils étaient sauvés.

Oui, mais le berger songeait toujours à sa princesse. Et comment se présenter devant l'empereur sans les trois pommes d'or, et avec cette jeune fille ?

Sans doute le cheval du dragon devina-t-il cette pensée car, tout

à coup, il hennit fortement et dit :

— N'aie point souci, mon maître, je vais te conduire, moi, chez sainte Samedi. J'y ai, hélas, déjà été ! Mais tenez-vous bien, pour n'avoir pas le vertige.

Et, en un clin d'œil les deux chevaux, cheminant par les airs, étaient à la chaumière de sainte Samedi.

— Vois, bonne mère, dit le berger, je t'ai ramené ta fille. Peut-être me pardonnes-tu maintenant, et voudras-tu me diriger vers le sommet du pommier ?

— Prends par là, mon petit, dit sainte Samedi, pleurant de joie. Monte toujours tout droit, et tu finiras par arriver à la demeure de saint Démètre, qui est mon aîné d'un jour. Peut-être pourra-t-il te renseigner. Mais quand tu redescendras sur terre, Gentil-Berger, viens aussi chercher ma fille, car le pommier ne pourra plus la garder longtemps.

Et notre berger de monter encore.

— Saint Démètre ! s'écria-t-il, apercevant enfin un vieillard à la barbe presque blanche, aie pitié de moi, et montre-moi où peut bien être le sommet de ce pommier, sur lequel je grimpe et grimpe depuis si longtemps.

— Par ici, mon garçon, lui dit doucement le saint. Continue à monter, et dans trois jours tu arriveras au sommet du pommier, qui est dans la demeure du Saint Archange. Là il faudra être bien habile, te faire, comme dit le dicton, « barque et pont à la fois », pour prendre les pommes sans qu'on te voie, car... ne sais-tu pas ce qu'est le Saint Archange ?... Vois-tu, c'est d'ici qu'il s'élance sur terre pour supprimer tant de vies humaines. Et même, en ce moment, il est là-bas au loin, « par-delà neuf terres et neuf mers », pour ôter la vie à un grand empereur lequel, gaiement assis à table, ne se doute pas de ce qui l'attend. Va donc vite, en l'absence du

saint, et prends garde.

Et notre berger de monter toujours...

Juste comme le pommier semblait être à sa fin, le jeune homme se trouva dans une sorte de palais, tout en cristal :

— Voilà sans doute la demeure du Saint Archange, se dit-il. Mais oui, voilà aussi les pommes d'or !

Aussitôt dit elles étaient cueillies. Et Gentil-Berger, les mettant dans sa ceinture, reprenait d'un bond sa course, cette fois vers le bas.

Mais alors un frémissement parcourut le pommier jusqu'à sa base, la terre trembla avec lui, et un grondement formidable parvint aux oreilles du Saint Archange, qui se préparait justement au retour et du coup vola, plus vite que la pensée, jusqu'au sommet de l'arbre, puis à la poursuite du voleur.

Le jeune homme approchait de la chaumière de saint Démètre, lorsqu'il aperçut le Saint Archange tout juste derrière lui. Il se prit à trembler mais, sans lâcher les pommes :

— Pardonne-moi, bon saint, supplia-t-il, et laisse-moi emporter ces pommes... Avec quelle impatience l'empereur ne doit-il pas m'attendre... et surtout sa jolie fille !

— Prends-les donc, mon garçon, puisque tu m'en pries si bien ! Je te les donne, et qu'elles te portent bonheur.

Même le saint, voyez-vous, et un saint pourtant qui ne pardonne jamais, n'avait pu résister aux prières du gentil berger.

Et il continua de descendre, tandis que le Saint Archange, remontant à sa demeure de cristal, s'y reposait un moment, avant d'aller reprendre ailleurs son œuvre de mort.

Gentil-Berger, passant chez saint Démètre, prit congé de lui et le remercia, les larmes aux yeux. S'en fut ensuite chez sainte Samedi, y reprit ses deux chevaux et emmena la jeune fille. Repassa ensuite

chez sainte Vendredi et, descendant toujours, se rapprocha enfin du palais de l'empereur. Alors, avant d'être en vue de terre, il fit sauter la fille de sainte Samedi, avec son cheval, dans un taillis un peu à l'écart où elle devait l'attendre, et lui-même, toujours à cheval, continua le long du tronc, Dieu sait comme, et enfin toucha le sol.

— Voilà, empereur, ton verre intact. Voilà aussi les pommes d'or.

— Quel miracle ! prononça l'empereur, regardant avec amour les pommes, et même le berger, qu'il ne considérait plus maintenant comme un berger, mais comme un être surnaturel.

Et de s'émerveiller de l'exploit, l'empereur et la princesse, l'impératrice et toute la cour, qui croyaient notre héros mort depuis bien longtemps. Mais la plus contente, vous la devinez sans peine !

— Et maintenant, empereur, tiens parole et donne-moi ta fille.

On la lui donna. Qu'aurait-on attendu encore ?

Aussitôt Gentil-Berger de prendre la princesse en croupe et de voler avec elle, comme le vent, jusqu'au taillis où avait sauté la fille de sainte Samedi avec son cheval. Et tous ensemble s'en furent chez le frère du berger, lequel depuis trois ans faisait dire des messes pour l'âme de son jeune frère, « qui avait trouvé la mort à la cour impériale ! »

L'autre se frotta d'abord les yeux, croyant rêver. Puis il se mit à pleurer de joie, le pauvre. Lui qui croyait la tête de son frère depuis longtemps au bout d'un pieu !

— Où as-tu été ? Qu'as-tu fait tout ce temps ? demandait-il.

Il fallut tout lui raconter.

— Trêve de paroles, grand frère, finit par dire le cadet. Tu as pris soin de mes brebis ? Eh bien, moi, je t'ai ramené une femme !

Et il poussa vers lui la fille de sainte Samedi, qui ne demandait pas mieux.

Alors tous, dans la joie, revinrent au palais. Et il y eut, mes amis,
deux noces vraiment impériales, dont on parla au loin.

*Et j'y fus moi aussi, malgré mon bien jeune âge,
Et j'y mangeai et bus plus que tout un village !*



Moitié-d'Homme



N berger avait, dit-on, trois fils, trois troupeaux de brebis et trois cognées. À sa mort il laissa, bien sûr, une cognée et un troupeau à chacun de ses fils. Lesquels, lui ayant rendu les derniers devoirs, s'en furent vers la montagne avec leurs brebis.

La nuit les prit, une fois, loin de tout village, sans feu, sans rien pour battre le briquet. Comment chauffer leur repas ?...

— Attendez, frères, dit l'aîné, je vais monter dans ce chêne-vert, voir si je n'aperçois, quelque part, une trace de feu.

Il y monta, et vit très loin, vers l'est, la lueur d'un foyer. Il partit dans cette direction et marcha, marcha un bon moment. Arrivé près du feu il vit... quoi ? Signez-vous, mes amis : une moitié d'homme, qui en rôissait un entier à la broche, et demanda :

— Que veux-tu, mon garçon ?

— Un peu de feu pour allumer le nôtre.

— Dis une vérité ou un mensonge ! cria le monstre. Sinon, tu vois mon cheval ? Je t'attache auprès de lui.

Le pauvre garçon regarda, et voyant cette épouvantable bête, une moitié elle aussi, sentit son sang se glacer dans ses veines. Allez dire un mot en pareil état ! Il resta muet. Et l'autre l'attacha, sans plus, auprès de son cheval.

Ses frères attendirent quelque temps. Puis, ne le voyant toujours pas revenir, le second grimpa à l'arbre à son tour. Il aperçut la même lueur, vit le sentier qu'avait pris son frère, se hâta de le suivre et parvint au même feu.

— Dis une vérité ou un mensonge ! lui cria, aussi brusquement, l'immonde créature.

De terreur le pauvre garçon resta muet lui aussi, et Moitié-d'Homme l'attacha auprès de son cheval.

Au bout d'un certain temps, le monstre auprès du feu, les deux frères auprès du cheval, virent arriver le cadet qui, après avoir vainement attendu, était parti à leur recherche, laissant les brebis à la grâce de Dieu.

— Allons, dis une vérité ou un mensonge ! cria le sauvage, avec une frénésie à faire rentrer l'autre sous terre.

— Une vérité ou un mensonge ? Eh bien, écoute, immonde individu : mon père était potier, il faisait des pots de terre cuite et te les lançait à la tête.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il te les cassait sur la tête.

— Tu mens !

— Je mens ? Mais ne m'as-tu pas demandé de dire un mensonge ?

Et, se précipitant sur ses frères :

— Allez, allez, à nos troupeaux ! Êtes-vous donc des femmes pour vous laisser attacher ainsi par ce misérable ?

Il les délivra en hâte, prit du feu, et tous trois s'en furent. Ils

retrouvèrent leurs troupeaux bien sages. C'est tout juste si les pauvres brebis n'avaient pas préparé la *mamaliga* ! Et, après avoir mangé, ils dormirent d'une traite jusqu'au matin.

Mais la nuit suivante Moitié-d'Homme, flairant leur trace, parvint jusqu'à leur campement. Il se cacha parmi des sureaux et se mit à crier de toutes ses forces :

— Hou, hou ! Qui entend et ne répond pas ? Hou, hou ! qui entend sans répondre ?

Les deux aînés, en vrais nigauds, allaient répondre. Le cadet, plus malin, voulut les en empêcher :

— Chut, frères, ne répondez pas si vous tenez à votre tête !...

Ils se turent. Mais le monstre reprit de plus belle :

— Hou, hou ! Qui entend sans répondre ?

Alors l'aîné n'y tint plus et s'avança à découvert, criant :

— Eh bien quoi, qu'y a-t-il ?

Aussitôt il se vit attaché.

Le second répondit malgré tout à un nouvel appel, et eut le même sort. Quant au troisième, le monstre eut beau crier à faire trembler tous les alentours, il se tint coi auprès de ses brebis...

Grondant de rage, le démon s'approcha de ses deux prisonniers :

— Dites, les garçons, si je vous délie, me livrez-vous votre cadet ?

— Oui, oui, délie-nous seulement.

Il les détacha, et les misérables, garrottant ferme à eux deux leur cadet, le livrèrent à Moitié-d'Homme qui, fou de joie, le traîna derrière lui jusqu'au fond des solitudes, à un superbe palais.

Arrivé là, déliant sa victime dont il pensait n'avoir plus rien à craindre :

— Tiens, dit le sauvage, vois-tu ces noix ? Sers-t'en comme de clés pour ouvrir toutes ces portes.

Et le gars vit, en effet, neuf noix dans un tamis, et neuf portes à ouvrir.

Il y parvint, au grand étonnement de Moitié-d'Homme, qui songeait néanmoins :

— Va toujours, mon garçon, tu ne m'échapperas pas ! Ah, le bon rôti que tu vas être !

Et il s'en léchait par avance les babines. Puis :

— Mon garçon, dit-il, moi je vais faire un somme, car je suis fatigué. Entre temps, fais-moi frire ces brèmes... Tu vois la poêle ?

— Je la vois.

Et, se saisissant de cette poêle où on aurait pu faire rôtir un homme et qui lui était destinée, le gars y jeta les poissons et s'en fut auprès du feu. Il s'y affaira jusqu'au moment où, entendant ronfler le sauvage, d'un brusque tour de main, hop ! il fit sauter le poisson brûlant sur l'unique œil du monstre, qu'il aveugla du coup.

— Hélas, hélas ! criait l'aveugle, c'en est fait de moi ! Que ne sais-je, au moins, d'où me vient la mort, et qui va hériter ainsi de tous mes biens !

Il se tut un instant, puis fit semblant de mourir, mais non sans avoir laissé tomber un anneau de son doigt, soupirant encore :

— Anneau, ah ! mon pauvre petit anneau, si je pouvais ne pas te perdre...

Et notre gars, tout malin qu'il fût, ne trouva rien de mieux que de mettre l'anneau à son doigt... Puis il chargea sur neuf chars tous les biens de Moitié-d'Homme et reprit le chemin de sa bergerie.

Mais – comment fit-il, on n'en sait rien – il se perdit en route, et se trouva soudain en des lieux bourbeux et sombres à n'y point trouver ses propres yeux. Il essaya vainement d'en sortir, et pleurait presque de désespoir, lorsqu'il entrevit devant lui une tête d'homme sur le chemin et, l'entendant parler, se signa.

— Pourquoi pleurer ? Disait-elle.



Il entrevit devant lui une tête d'homme sur le chemin.

Il lui expliqua.

— Ne te désespère point, dit la tête qui était sans doute envoyée par Moitié-d’Homme, je vais te faire retrouver ta route. Mais il faudra m’obéir, et me suivre quand je t’appellerai. Entendu ?

— Entendu.

— Alors, prends par là.

L’ayant ainsi remis sur son chemin, elle disparut. Mais bientôt le gars entendit l’anneau à son doigt qui criait :

— Par ici, l’aveugle, par ici.

Et, se retournant, il fut épouvanté : Moitié-d’Homme n’était point mort, mais venait à ses trousses, guidé par les cris de l’anneau !

Le gars prit son courage à deux mains et tenta de s’échapper, mais à gauche, à droite, où qu’il allât, l’anneau criait toujours et, où qu’il se cachât, l’aveugle le découvrait aussitôt. Ils arrivèrent enfin devant une eau profonde. Le gars voulut arracher l’anneau de son doigt : impossible ! Ne sachant plus de quel côté se tourner, car Moitié-d’Homme était derrière lui, qui ouvrait une gueule immense, il tira son couteau de sa ceinture, se coupa le doigt et le jeta à l’eau avec la bague...

— Par ici, l’aveugle, par ici, continuait-elle à crier.

Et Moitié-d’Homme, suivant le cri, tomba à l’eau, patatras ! et s’y noya.

Notre gars, enfin sauf, rentra chez lui, et partagea ses biens avec ses frères auxquels, brave cœur, il avait pardonné.

Six mois plus tard, les aînés se mariaient. Vint le tour du cadet :

— Moi aussi je veux me marier, frères.

— Hé, marie-toi ! Qui t’en empêche ?

Il trouve une fille à son goût ; et nous voilà au jour de la noce, une belle noce ma foi ! Mais comme le marié arrivait chez la mariée, et qu’on faisait asseoir à table les garçons d’honneur, les

sœurs du marié et les parrains, juste au moment de chanter l'épithalame, tout près de midi, hop ! voilà la tête d'homme dans la cour :

— Viens ici, le marié ! ordonnait-elle.

Le gars voulut y aller. Mais, du coup, le gâteau et le pain sautèrent à bas de la table :

— Reste-là, mon maître, c'est un beau jour pour toi. Nous allons répondre à ta place.

Et le pain s'en fut sur le seuil.

— Hé, hé, Tête-de-Mort, que le diable emporte ! tu ne peux pas patienter un peu ?

— Je ne peux pas.

— Mais moi, comment le puis-je ? reprit brusquement le pain. Car on me sème, me bine, me fait nouer, me bat, me vanne, me moud, me pétrit, me cuit... et pourtant je patiente ! Et toi, tu ne peux pas patienter ?

— Je ne peux pas.

Alors le vin parla à son tour :

— Tête-de-Mort, que le diable emporte ! et moi, comment est-ce que je patiente ? Car on me greffe, me bêche, me bine, m'enterre, m'attache, me vendange, me foule, me fait fermenter... et j'en passe ! Pourtant, tu vois, je ne dis rien. Et toi, Tête-de-Mort que le diable emporte, tu ne peux pas attendre, il faut que tu viennes juste le jour de la noce ?

Comme le vin achevait de parler, on entendit tout à coup : « Poc » !

C'est que, voyez-vous, midi avait sonné et, n'y pouvant plus tenir, Tête-de-Mort avait claqué de rage – qu'ainsi périsse tous les méchants !

Alors la noce reprit, plus joyeuse que jamais.

*Et notre gars put désormais
Se marier et vivre en paix.*



L'Arapusca(14)



L était une fois... ce qu'on ne verra plus. Voulez-vous savoir ce que c'est, écoutez mon histoire jusqu'au bout. Je la commence.

Il était un empereur, si vaillant que là où il portait la guerre il exterminait l'ennemi, et qu'il n'y avait près de ses frontières si petit seigneur, si puissant empereur qu'il n'eût vaincu. Il avait trois fils, aussi beaux et vaillants l'un que l'autre et, sentant sa fin proche car il était bien vieux, il leur disait toujours de continuer après sa mort à guerroyer et à soumettre tous leurs voisins, afin d'agrandir leur territoire. Mais de ne jamais entrer dans l'empire de l'*Arapusca*, qui touchait au leur à l'ouest, car ils y laisseraient leurs os : personne n'y avait jamais pénétré qui en fût revenu.

Vint le moment où l'âme de l'empereur s'envola. Et ses fils devinrent empereurs à sa place, tous trois ensemble, car ils s'aimaient et ne voulaient point se séparer. Mais, à peine sur le trône, ils décidèrent de pénétrer dans l'empire de l'*Arapusca*, se disant que leur père avait dû s'épouvanter à tort, puisqu'on ne

voyait, dans cet empire de l'ouest, que des plaines désertes à perte de vue : de villes, de villages, d'habitants, point. Et ils furent d'accord pour que l'aîné partît le premier avec une puissante armée. S'il lui arrivait quelque chose, et qu'au bout d'un an il ne fût pas revenu, le second partirait à sa suite. Enfin si, au bout d'un an, lui non plus n'était pas revenu, le troisième partirait à son tour.

Aussitôt dit aussitôt fait. Ayant réuni une armée, nombreuse comme le sable de la mer, l'aîné en prit la tête et s'enfonça peu à peu, chaque jour davantage, dans l'empire de l'*Arapusca*.

Ils allèrent ainsi longtemps, sans rien voir que le ciel et la plaine déserte, où les malheureux soldats assoiffés ne trouvaient même pas une goutte d'eau. Mais un jour, vers les midi, ils aperçurent un palais, resplendissant comme soleil. Aussitôt l'empereur de disposer son armée en bataille, et de faire cerner le palais. Mais on n'y trouva personne, aucune trace de pas humain, rien que le palais même, d'ailleurs une merveille : superbes dallages, pièces immenses éclairées de milliers de lumières plus brillantes que le jour, portes et fenêtres en chêne sculpté, portail tout orné de pierreries d'un éclat aveuglant... On y voyait en outre une immense table, couverte de toute sorte de mets plus appétissants les uns que les autres, à ne savoir lequel choisir. Et il y avait une cave, longue à y marcher trois jours durant, et à s'y perdre parmi les tonneaux emplis d'un vin vieux comme le père Noé, et bon à vous faire danser au bout d'un seul petit verre.

Ce qu'ayant découvert, les soldats aussitôt de se précipiter à la cave – et vive le boire, le manger c'est pour la montre ! – et de s'en donner à cœur joie, ne s'arrêtant point que, leurs oreilles tintantes et bredouillant des mots sans suite, ils ne s'endormissent comme souches. Jusqu'à leurs chefs qui s'endormirent, et l'empereur lui-même.

Alors, pendant la nuit, vint à tire-d'aile une jeune fille, belle à vous faire perdre le sens. Elle fit du bruit pour réveiller les soldats mais, d'un seul geste du glaive qu'elle tenait de sa main droite, les cloua sur place, en massacra quelques-uns et, piquant les autres un à un à la pointe de son glaive, les lança derrière le palais sur d'autres tas de cadavres. Puis elle lava le sang répandu, ferma les robinets des tonneaux qui étaient restés ouverts inondant la cave de ruisseaux de vin, remit le couvert, mangea elle-même et, à l'aube, reprit son vol. Le palais ne gardait aucune trace de ce qui s'était passé.



D'un seul geste du glaive qu'elle tenait de sa main droite...

Les autres frères, ne voyant pas revenir leur aîné, attendirent un an. Au bout de l'année le second partit à son tour, avec ce qu'il avait pu ramasser de soldats, et finit par arriver lui aussi au même palais, où il eut le même sort que son frère. Alors, au bout d'une année encore, le cadet se mit en route. C'était le plus malin des trois.

Aussi parvint-il bien au palais, où son armée fit comme les autres. Mais lui-même, au lieu de boire et de s'enivrer, s'esquiva et s'en fut se cacher près du palais, dans les branches d'un arbre, si touffu qu'on y était parfaitement invisible quoique l'on pût tout voir.

Il y resta tout le jour. La nuit venue il entendit comme un grand coup de vent, et vit l'*Arapusca* qui arrivait à tire-d'aile, la vit entrer dans le palais, la vit, tout bouillonnant de colère et de pitié, jeter les cadavres de ses soldats. Que pouvait-il faire, hélas !

Bientôt il la vit aussi reprendre son vol, glaive en main. Mais il lui trouva tant de grâce et d'attraits que, ne songeant plus au danger, il descendit de son arbre, sauta sur un cheval qui lui parut avoir été à l'un de ses soldats, et se jeta à sa poursuite. Heureusement l'*Arapusca* ne pouvait se retourner ; car, si elle l'avait vu, c'en était fait de lui.

Et en avant, empereur ! Au galop, par monts et par vaux, par plaines et par forêts ! Enfin, son cheval fourbu, lui-même à bout de souffle, il parvint à l'empire des chardonnerets. C'était une forêt, au sommet d'une montagne. Là, il perdit l'*Arapusca* de vue. Que faire ? Il se mit à interroger les chardonnerets : ne connaissaient-ils point sa demeure ?

— Non pas, répondirent-ils d'une seule voix. Mais nous pouvons, si tu veux, te montrer le chemin qu'elle prend, car elle passe sans cesse par ici, quoiqu'elle ne s'y arrête jamais.

Ainsi firent les gentils chardonnerets et, l'ayant conduit à leurs frontières, l'y laissèrent à la grâce de Dieu. Resté seul, le jeune homme continua tout droit sa route, et parvint à l'empire des corbeaux, des aigles et des grues, qui firent pour lui comme les chardonnerets, ne sachant pas davantage où demeurait l'*Arapusca* qu'ils avaient seulement vue passer.

Il alla donc encore plus loin, et parvint à l'empire des alouettes, des loriots et des grives, dont les empereurs firent rassembler tous leurs sujets pour leur demander s'ils savaient où demeurait l'*Arapusca*. Mais aucun ne put répondre.

L'on vit arriver enfin, toute clopinante, une alouette boiteuse :

— Moi, messeigneurs, je sais où est l'empire de l'*Arapusca*.

— Tu le sais ?

— Je suis, hélas, payée pour le savoir : c'est de là que me vint mon infirmité !

— Et qui est cette *Arapusca* ?

— C'est une jeune fille, messeigneurs, dont un glaive fait toute la force. Sans lui, c'est une femme comme les autres. Mais, son glaive en main, elle peut détruire le monde si elle veut.

— Ne saurais-tu point aussi, par hasard, ce qu'il faudrait que je fasse pour arriver à elle ? demanda le jeune empereur.

— Si fait, mais c'est difficile.

— Peu m'importe.

— Alors, que Dieu t'aide à vaincre ! déclara l'alouette. Et, le touchant au visage du bout de son aile, elle dit au jeune homme de faire trois fois la culbute.

Il obéit, et le voilà devenu mouche : une mouche ordinaire, mais qui parlait et comprenait tout.

— Maintenant, dit l'alouette, monte sur mon dos.

Et, après que le jeune homme eut bien remercié ses hôtes-

oiseaux, elle s'éleva d'un trait jusqu'au vent furieux, puis redescendit.

— Eh bien, on peut dire que tu as le vol rapide ! s'écria le jeune empereur, qui avait eu toutes les peines du monde à ne pas tomber.

— Hé ! s'il fallait aller d'un pas humain on en aurait pour trois ans, dit l'alouette. C'est bien pour cela que je t'ai transformé en mouche.

Et, en quelques coups d'ailes encore, ils furent arrivés. Alors l'alouette dit au jeune homme de faire trois fois la culbute à nouveau, et il reprit sa forme humaine. Puis elle lui enseigna qu'il trouverait le palais de l'*Arapusca* au haut d'une certaine colline.

— Fais-en le tour, et tu trouveras par-derrrière une porte, tout en or, qui mène dans la pièce où l'*Arapusca* s'en va dormir au retour de ses voyages. Attends qu'elle soit couchée, puis tâche d'entrer sans qu'elle s'en aperçoive, empare-toi du glaive et cache-le : sous terre, n'importe où, pourvu qu'elle ne le trouve jamais. Si tu y parviens tu pourras, je te l'ai dit, faire d'elle ce qu'il te plaira.

Le jeune homme ne savait comment remercier de ses bontés la pauvre alouette. Mais elle, qui n'aimait point tant de façons, prit son vol, lui souhaitant bonne réussite, et disparut dans les airs.

Le jeune empereur suivit en tout point les conseils de l'alouette, parvint à s'emparer du glaive et le cacha soigneusement. Puis il revint auprès de l'*Arapusca* et, ne trouvant pas de meilleur moyen pour la réveiller, se mit à l'embrasser. Ah, Dieu me pardonne ! c'est qu'elle lui plaisait tant qu'il aurait bien donné sa vie pour elle...

L'*Arapusca*, s'éveillant dans les bras du jeune empereur, fronça le sourcil, chercha son glaive des yeux, et se souleva pour le prendre. Mais, ne le voyant point, elle comprit qu'elle était à la merci du beau garçon qui était auprès d'elle et, comme il ne lui

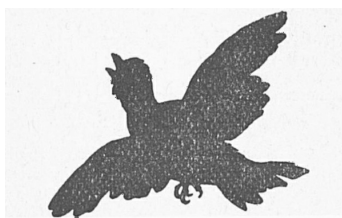
déplaisait pas, elle se prit à l'embrasser à son tour.

Elle essaya bien de lui faire avouer où il avait caché son glaive. Mais quant à le lui dire... l'autre se trouvait beaucoup trop heureux comme il était !

Après bien des baisers et des caresses, ce furent les noces. Et quelles noces, Seigneur ! Et quel festin ! (j'y fus aussi et goûtai de tout, sans m'asseoir, bien sûr, n'étant point invité.)

Puis ils se mirent en route vers l'empire du jeune homme. Mais de toute part, cette fois, ce n'étaient que maisons, habitants, belles villes... C'est que l'*Arapusca*, qui avait la haine des humains, avait tout détruit de son glaive. Mais, celui-ci perdu, tout ce qu'elle avait détruit se retrouvait en vie, y compris les deux frères de son époux et leurs armées.

*Pour moi, monté en selle,
Je vous ai conté la nouvelle.
N'y voyez pas de mensonge :
Je ne suis point de ce temps-là,
Mais bien du temps des songes.*



1 C'est-à-dire du 1^{er} janvier (la Saint-Basile orthodoxe) au jour des Rois (*Boboteaza*, 6 janvier) où le clergé vient en grande pompe bénir les eaux et, souvent en cassant la glace, y jeter une croix que des hommes se lancent à l'eau pour chercher, contre bonne récompense.

2 Danse paysanne, sorte de ronde où se retrouvent le dimanche, au village, garçons et filles.

3 Le Prince Charmant des contes roumains.

4 La légendaire Belle-aux-cheveux-d'or des contes roumains.

5 Ce bain est censé être un bain de jouvence.

6 C'est-à-dire Laurier et Myrtille.

7 C'est-à-dire, autrefois, trois cents francs-or. Les gages s'entendent pour l'année.

8 Les papes, ou prêtres orthodoxes, ont le droit de se marier comme les pasteurs protestants.

9 Épaisse bouillie de maïs, qui remplace presque le pain dans les campagnes roumaines.

10 Vieille locution qui date du temps où les principautés roumaines étaient pressurées sous la domination turque.

11 Les papes (prêtres orthodoxes) de campagne portent, aujourd'hui encore, les cheveux longs. Ceux des villes les ont coupés depuis peu.

12 Épithète générique des héros, dans les contes roumains.

13 Les colliers et bracelets en pièces d'or sont, en effet, la parure par excellence des paysannes roumaines.

14 Nom de fantaisie, dérivé sans doute du mot *aripa* : aile.

Table des Matières

AVANT-PROPOS	4
L'oiseau mage	6
Le diable et le loup	22
Ileana Simziana et la Vaillante des Vaillants	31
Le trou du vent	58
L'homme de pierre	63
Les deux compères	75
La jeune fille qui portait malheur	84
Stan-le-Roc	94
L'empereur des poissons	103
Iniia Diniia et l'enfant Destiné	114
Ion-le-Soldat	127
Greuceanu-le-Vaillant	139
Turuzan Chien Blanc	154
Le coq du vieux	172
Berger-Gentil et la fille de l'empereur	179
Moitié-d'Homme	198
L'Arapusca(14)	208

